



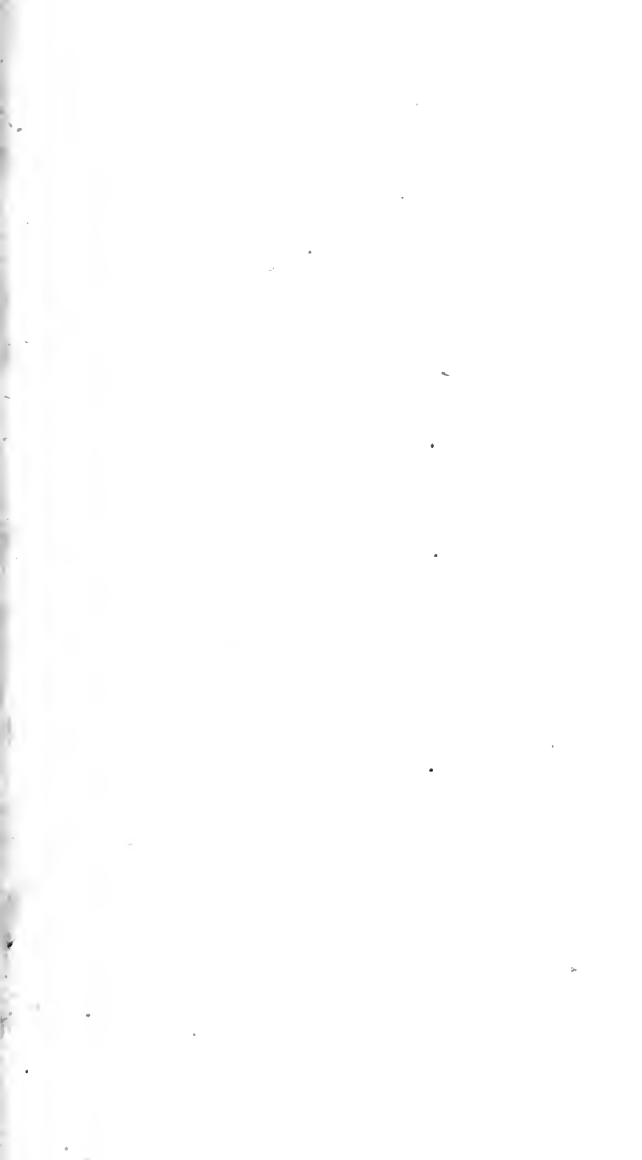
3 1761 03987 8061

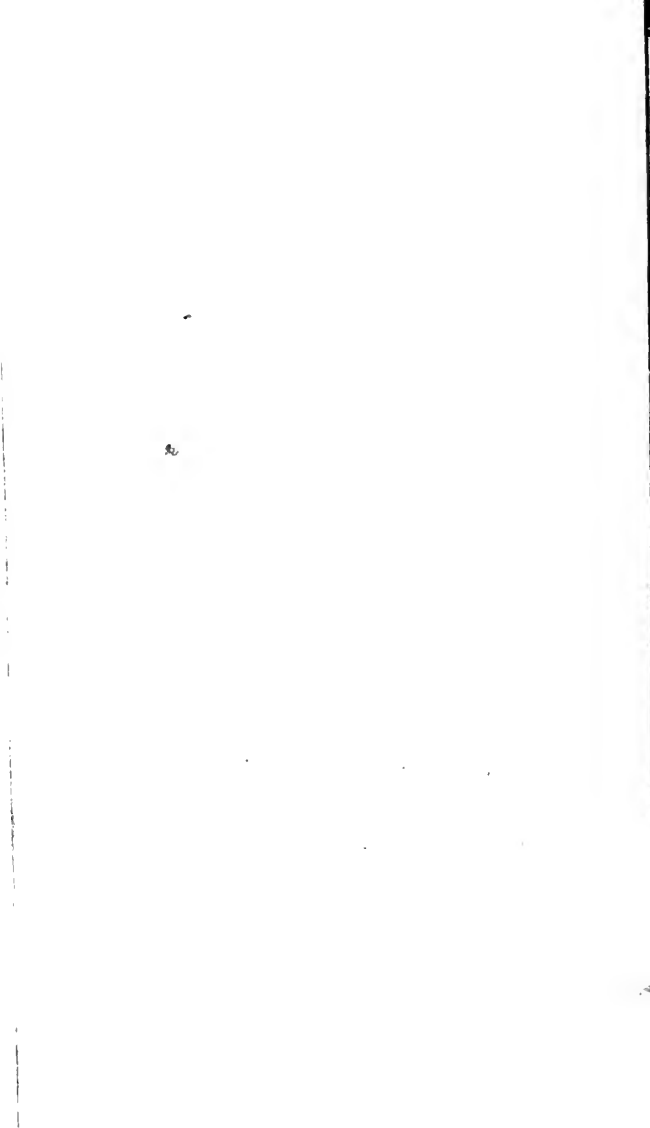
1817  
L3  
1725  
t.2











RECUEIL

GALANTES,

EN PROSE ET EN VERS,

DE

MADAME LA COMTESSE

ET DE

augmenté de plusieurs Pièces nouvelles de divers  
Auteurs.

NOUVELLE EDITION.



350136  
5. 38.  
5.

E L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

PQ

1817

L3

1725

t.2



ERGASIS ET ÉDONE,  
O U  
L E T R A V A I L,  
E T L A V O L U P T É.

+++++

D I A L O G U E.

---

E R G A S I S.

**D**'Où vient que vous me fuyez avec tant de soin ? Il me semble que vous en devriez user d'une autre manière ; & qu'au moins par raison vous devriez être plus souvent avec moi, si vous ne le pouvez par inclination.

E D O N E.

Mon humeur & la vôtre ont si peu de rapport ensemble, qu'il ne faut pas s'étonner si je ne vous recherche guères ; & vous me traitez d'une façon si peu obligeante, que je ne sçaurois me résoudre d'avoir pour vous toute la complaisance que vous exigez de moi.

E R G A S I S.

Comme vous êtes d'un sexe dont la douceur & la retenue fait le principal ornement, il me semble que vous devriez prendre un peu plus de peine à cacher vos emportemens, & que la nécessité où vous êtes de vivre avec moi, si vous voulez être dans le monde avec

*Tome II.*

A honneur,

honneur, est un motif assez puissant pour vous obliger à sauver du moins les apparences.

## E D O N E.

Je sçai bien qu'il ne me seroit pas trop aisé de me séparer de vous, & qu'une fille jeune & assez bien faite ne peut pas honnêtement quitter son pere, quand elle ne veut ni se mettre en retraite, ni se marier; & que ma destinée ne permettant pas que je m'attache à une seule personne, & mon humeur étant fort éloignée de fuir le monde, je voi bien qu'il faut que je demeure toujours avec vous. Cependant il me semble que vous en tirez un peu trop d'avantage : vous souhaiteriez que que je fusse toujours à vos côtes, que je vous accompagnasse dans toutes vos grandes & pénibles occupations, que je me levasse matin, que je me couchasse tard, que je ne reçusse des visites que de ceux qui vous font la cour, & que je ne prisse des divertissemens que ceux qui sont de votre goût.

## E R G A S I S.

Je suis bien aisé que vous soyez aujourd'hui d'humeur à raisonner : car vous êtes d'ordinaire si brusque, & vous avez si peur de passer un quart d'heure sans plaisir, que vous ne voulez jamais écouter que des choses qui vous flattent : mais puisque vous me donnez un peu d'audience, je tacherai de vous détromper, & de vous faire voir qu'il n'y a rien de plus honnête que mon procédé avec vous, & que si je ne donne pas dans tous vos sentimens, c'est principalement pour votre bien. Il est  
vrai

vrai que je serois bien aise que vous fûssiez souvent avec moi , & j'avouë qu'en cela je me regarde un peu. Votre présence a quelque chose de si charmant pour tout le monde , qu'il ne faut pas s'étonner si je souhaite de vous posséder quelquefois : mais vous m'avouërez aussi que ma compagnie ne vous devroit pas être à charge , puisque j'ai la complaisance de vous préparer tous vos divertissemens , & d'essuyer toute la fatigue qu'il y a à les disposer : & d'ailleurs quand vous avez été long-tems avec moi , vous en devenez plus précieuse aux gens qui vous recherchent , parce qu'ils ne vous possèdent pas avec tant de facilité.

## E D O N E.

Je ne doute pas que ce que vous venez de dire , ne paroisse fort raisonnable à tout autre qu'à moi : mais vous sçavez que je ne suis née que pour la joye ; & que je suis même d'un temperament si délicat , que ie ne puis vous tenir compagnie dans toutes vos entreprises.

## E R G A S I S.

Il est vrai que vous êtes née pour la joye , & que vous faites même celle de tous les lieux où vous êtes : mais je vous prie de considérer que lorsque vous m'accompagnez , toute la peine est pour moi , & que vous demeurez toujours vous-même , que vous dissipez mon chagrin sans en prendre , & que je donne si bon ordre à toutes choses , que vous ne souffrez point avec moi. Je sçai bien que ce n'est

A ij pas

pas assez pour vous de ne pas souffrir, qu'il faut quelque chose qui vous divertisse: aussi je ne trouve pas mauvais que vous soyez quelquefois dans les honnêtes divertissemens, & je suis même bien aise de vous accompagner: mais je ne puis souffrir que vous y passiez toute votre vie, & que vous n'ayez aucune inclination pour les choses serieuses. En verité, c'est sçavoir bien peu à quoi vous êtes destinée, & abuser étrangement des avantages que la Nature vous a donnez. Tous les hommes vous suivent, & au lieu de les conduire où leur devoir les appelle, vous les amusez à des bagatelles.

## E D O N E.

C'est une chose assez plaisante, de me vouloir rendre responsable de tous les desordres qui paroissent dans le monde. Pourquoi les gens qui ont des affaires serieuses, ne les font-ils pas? & de quoi s'avisent-ils, de me venir chercher, quand ils ont des occupations importantes, puisqu'ils devoient bien sçavoir, s'ils ont quelque esprit, que les affaires & moi n'avons aucun rapport ensemble?

## E R G A S I S.

Il y a bien de l'injustice dans ce que vous dites: car enfin, vous sçavez bien que l'on ne sçauroit vivre long-tems sans vous, que l'on vous cherche par tout, & que vous êtes même bien plus obligée de vous communiquer à ceux qui sont dans les grandes occupations de la vie, qu'à ceux qui ne sont que dans les divertissemens; puisque ces premiers agissent  
&

& travaillent pour tous les hommes, auxquels il semble que vous ayez été donnée pour adoucir leurs déplaisirs.

## E D O N E.

Il ne tient pas à vous que je ne passe pour une personne fort importante; cependant vous aurez bien de la peine à me persuader que je quitte ma façon de vivre ordinaire, & dont je me suis fort bien trouvée jusques à présent. En effet, quelle apparence que j'abandonne un grand nombre d'honnêtes gens, qui témoignent avoir un fort grand empressement pour moi, & qui ne me proposent que des choses agréables; & cela pour tenir compagnie à quelque mélancolique, qui passe les journées entières dans son cabinet, ou dans le tumulte des affaires, sous prétexte qu'il travaille pour le public?

## E R G A S I S.

Croyez-vous que l'approbation générale de toute la terre ne mérite pas bien que vous contraigniez un peu votre humeur? Et d'autre part, est-il possible que vous ne vous souveniez plus que vous avez autrefois aimé tout ce que vous haïssez à présent, que vous m'avez accompagné sans aucune répugnance dans des voyages que j'ai faits sur mer & sur terre; que vous vous êtes trouvée sans aucun chagrin dans les Assemblées où l'on traitoit des affaires les plus importantes, & que vous avez même quelquefois pris un assez grand divertissement à vous entretenir avec des simples Artisans? Avoiez que ce n'est que depuis quelques an-

nées que vous avez changé d'humeur , & que vous ne donnez plus que dans les divertissemens d'éclat. L'on impute dans le monde tout ce désordre à de certaines gens , lesquels ayant trouvé le moyen de faire une grande fortune en très peu de temps , & se trouvant incapables des satisfactions raisonnables que l'esprit & la joye de bien faire son devoir peuvent donner, se sont jettés dans une licence effrénée , & vous ont mise de toutes leurs parties , où vous avez couru un grand risque de perdre votre réputation. C'est ce qui vous a fait passer pour une coquette qui n'a aucun égard au mérite des gens , & qui ne considère que ceux qui la mettent de beaucoup de Fêtes & de Cadeaux. Si vous aviez eu tant de soin de votre réputation que vous y étiez obligée , vous auriez remis ces gens dans le bon chemin , vous auriez réglé leur dépense & leurs divertissemens , & vous n'auriez pas souffert qu'un homme d'un mérite très-rare , dont le nom est assez connu , se perdît pour avoir eu trop d'empressement pour vous , & pour vous en avoir donné des marques trop éclatantes. Ce malheur m'oblige de veiller de plus près sur votre conduite ; & si je ne puis la régler , du moins je ferai tout mon possible pour empêcher mes amis d'avoir trop de complaisance pour vous.

## E D O N E.

Sans me défendre de tout ce que vous m'imputez , & où je ne crois néanmoins avoir aucune part , je vous dirai seulement que vous avez un ami , & dont vous faites  
une

une estime particuliere, que j'aurois la plus grande joye du monde de mettre de mon parti. Je vous avouë que je ne le souhaite pas seulement par un sentiment d'ambition, & parce qu'il est dans un poste fort éminent, mais qu'il y a un peu d'inclination mêlée; car bien qu'il ne m'ait pas rendu des frequentes visites, je l'ai trouvé autrefois tellement disposé à être de mes amis, qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vous le dérober.

## E R G A S I S.

En verité cette conquête vous seroit bien glorieuse: mais si vous ne devenez pas plus raisonnable, je doute fort que vous la puissiez jamais faire. Celui dont je voi bien que vous me voulez parler, a le cœur tendre & l'ame passionnée; & cela suffit pour qu'il ne vous haïsse pas: mais comme il a beaucoup de vertu, il souhaiteroit que vos sentimens & vos actions fussent un peu mieux réglées; & je m'assûre que s'il voyoit un changement avantageux dans votre conduite, les grandes occupations qu'il a, & dont tout autre seroit accablé, n'empêcheroient pas qu'il ne fût bien aise de vous posseder quelquefois.

## E D O N E.

Le procédé de votre ami avec moi est tout à fait particulier: au lieu que tout le monde me cherche, il faut que je l'aille trouver, ce qui n'est pas une petite mortification pour moi; & encore que je prenne son tems, il est si fier, qu'il ne me veut voir que lorsqu'il n'a plus rien à faire. J'ai beau me presenter à lui, il

ne me donne audience que lorsqu'il n'y a plus personne qui le demande. Enfin il est impossible que je jouisse de lui un moment en particulier , & le peu de tems qu'il me donne , je suis obligée de le partager avec toute sa famille. Je ne me rebute pas néanmoins , & je ne desespere point qu'il ne m'aime quelque jour un peu plus qu'il ne fait à present.

## E R G A S I S.

Je vous ai déjà dit qu'il n'a aucune aversion pour vous , & qu'il auroit plus de commerce avec vous , si vous deveniez capable d'aimer les choses serieuses & solides , comme les belles Lettres & les beaux Arts , pour lesquels vous voyez qu'il fait toutes choses. De plus , s'il est vrai que vous le consideriez autant que vous le témoignez , & que vous ayez un veritable dessein de toucher son cœur , que n'êtes-vous de toutes nos parties ? Vous sçavez que je ne le quitte guères , ainsi vous pourriez en être avec bien - séance , & puis vous vous êtes mis dans le monde sur un certain pied , que l'on ne trouve point mauvais que vous soyez avec des hommes , pourvu qu'ils soient connus pour avoir de la vertu. Vous sçavez qu'il fait bien de petits voyages pour le service de son Prince & de l'Etat : ne pourriez-vous pas quelquefois le divertir par le chemin ? En verité , vous ne seriez pas inutile à conserver une santé aussi precieuse que la sienne ; & vous sçavez combien de gens vous en auroient obligation.

EDONE.



## E D O N E.

Quoique je vous aye dit que je considère beaucoup votre ami, je ne suis pas néanmoins résoluë de faire toutes ses avances, & il me semble que je suis assez considérable dans le monde pour être un peu recherchée, même du plus grand de tous les hommes; & quand je n'aurois d'autre avantage que d'être assez bien avec le Maître de celui dont vous me parlez, il me semble qu'il devoit m'estimer davantage qu'il ne fait.

## E R G A S I S.

Ne vous enorgueillissez pas de ce que le grand Prince dont vous parlez, vous rend quelques visites; & sçachez que ce n'est que pour se délasser des grandes fatigues qu'il est obligé de souffrir, en gouvernant tout seul, & d'une manière qui le fait admirer par toute la terre: il est dans un âge où il ne lui est pas permis de vous fuir; mais après tout, sçachez, puisque cela vient à propos, qu'il ne trouve point du tout bon que vous inspiriez à ses Sujets des sentimens si éloignés de ceux qu'ils doivent avoir. Il est résolu d'y apporter du remède: vous sçavez qu'il vous a déjà retrenché la bizarre satisfaction que vous preniez de voir les plus honnêtes gens de son État s'égorger pour le moindre petit démêlé; que la joye que vous donnez par une agréable médisance, n'est plus à la mode, depuis que ce Prince a témoigné qu'il ne vouloit pas que la raillerie passât jusques à la satyre; que l'on a même banni du Théâtre certaines libertez qui

étoient de mauvais exemple, & qui scandalisoient tous les honnêtes gens : mais il n'en veut pas demeurer là, car il ne veut plus que vous serviez de prétexte de mal faire à ses Sujets, & que l'on s'excuse en disant que l'on n'a rien fait que pour vous. Il faut, si vous souhaitez qu'il vous considère toujours & qu'il vous conserve dans ses Etats l'autorité que vous y aviez acquise, que vous preniez autant de peine à détromper ses Sujets, qu'il semble que vous avez pris de contentement à les aveugler ; que vous leur fassiez connoître que le seul moyen de vous avoir est d'être bien reglez dans toute leur conduite ; & pour se dégager des mauvaises habitudes qu'ils ont contractées dans un tems de licence, les obliger à me considérer plus qu'ils n'ont jamais fait : il veut même que ses sujets ne reçoivent aucune grace de vous que par mon entremise, & que vous ne fassiez bon visage qu'à ceux qui auront suivi mes ordres. Dans ces derniers tems, vous avez été reduite à de certaines sociétés qui ont fait grand bruit dans le monde, composées de gens qui n'étoient point du tout de mes amis, & l'on ne vous voyoit jamais autre part. Le Prince entend que vous soyez par tout, que vous fassiez la joye de tout le monde : il prétend que vous assistiez dans les Académies, que vous montiez à cheval pour vous trouver aux Revûes qu'il fait de ses Troupes pour les maintenir dans la discipline Militaire ; & il n'entend pas que l'honneur qu'il vous a fait de vous donner une place dans les Conseils, vous dispense de vous trouver quelquefois dans les bouti-  
ques

DE PIÈCES GALANTES. II  
ques des Artisans & dans les cabanes des Ber-  
gers.

E D O N E.

Je trouve beaucoup de raison à tout ce que vous dites , mais je desespere de pouvoir faire tant de choses ; car enfin , je ne puis pas être par tout. Vous sçavez que je dois donner quelques heures à ce grand Prince ; je ne sçau-rais me refuser à la Cour ; tout le reste du monde me souhaite ; comment pourrai je ne mécontenter personne ? Car je n'entens autre chose dans le monde que des plaintes de ce que l'on ne me possède pas.

E R G A S I S.

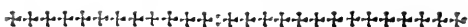
Pour ce qui est du Prince , il ne s'appercevra jamais de votre absence , pourvû qu'il sçache que vous êtes avec ses Sujets , & que par votre moyen ils s'occupent à faire leur devoir : quand il sçaura que vous faites supporter avec joye le fardeau des grandes affaires à ceux qui en ont la direction ; que vous faites que les gens qui sont obligez de travailler sans relâche pour la subsistance de leurs familles , le font sans chagrin : & ne croyez pas que ces choses soient fort difficiles. N'est-il pas vrai que vous avez fait passer des années toutes entieres à des gens , & assez agréablement , dans l'esperance de vous posséder un moment ? Vous n'avez seulement qu'à vous montrer pour contenter bien du monde. Si vous apprehendez de faire des mécontents , ne promettez jamais que ce que vous pourrez accorder ; faites voir que vous êtes à ceux

qui ont plus de merite , faites en sorte que l'on se persuade que vous n'accordez point de faveurs qui ne soient fort considerables , puisqu'elles n'ont d'autre prix que celui que leur donne celui qui les reçoit : de sorte que vous pourriez être toute entiere à une personne , qu'elle n'en seroit pas plus heureuse , si par bizarrerie elle s'alloit imaginer qu'elle ne le seroit pas. Ne vous laissez pas trop infatuer de la Cour ; si ceux qui la composent ont du merite , comme il faut demeurer d'accord que la plûpart en ont , & qu'ils veulent imiter leur Prince , ils n'exigeront rien de vous qui ne soit dans l'ordre : ils demeureront d'accord que vous n'êtes pas seulement pour eux ; & si vous sçavez conserver l'autorité qu'ils vous ont donnée , ils se verront obligez de vous suivre partout : de sorte que vous pourrez faire des Courtisans accomplis , en leur faisant aimer pour vous tout ce qu'il y a de louable. Vous ferez encore reflexion , que pour vous rendre agréable , vous devez vous faire souhaiter long-tems ; que vous devez vous arrêter peu en un même lieu , de peur qu'en vous examinant de trop près , l'on ne remarque en vous quelques défauts dont l'on ne s'apperçoit pas d'abord ; que vous devez traiter les gens selon leur portée ; & pour cela sçavoir autant que vous pourrez , celle de tout le monde , afin de vous accommoder à leur maniere d'agir ; que votre abord ne doit pas être trop riant , de peur que l'on ne vous engage à augmenter vos faveurs , ce qui vous seroit impossible ; & enfin , que bien que vous ne soyez plus guères sensible aux gens qui ont  
accoû-

accoutumé de vous posséder, ils s'aperçoivent bien néanmoins quand ils vous perdent: c'est pourquoi lorsque vous serez obligée de vous éloigner d'eux, vous le devez faire tout doucement, & dans ce même tems vous leur devez inspirer l'envie de me connoître & de me pratiquer, car c'est le meilleur remède qu'ils puissent avoir pour supporter votre absence avec moins de déplaisir.

## E D O N E.

Il est impossible de ne se pas rendre à de si fortes raisons, & quand vous me proposez de plaire au plus grand Prince du monde, d'acquiescer l'estime de votre illustre ami, de faire mon devoir, & de vous contenter, je ne dois rien trouver d'impossible; c'est pourquoi je suis résoluë de ne vous plus abandonner, d'être la compagne de tous vos travaux, d'être l'amie de tous vos amis, & l'ennemie déclarée de tous vos ennemis, de n'avoir point de plus grande passion que de plaire à notre Prince, & contribuer autant qu'il me sera possible, à rendre ses Sujets heureux, d'être toujours de belle humeur auprès de votre ami, & afin de vivre d'une manière si avantageuse pour ma réputation, que ceux qui ont médité de moi s'en repentent, & qu'ils soient obligés d'avouer que j'ai le fond bon, & que sans un peu de légèreté & d'inconstance, qui fait que je m'emporte facilement, je serois une amie fort à souhaiter.



# GENEALOGIE

## DU TRAVAIL

## ET DE LA VOLUPTE.

**L**E Ciel après sa séparation de corps & de biens d'avec sa femme *Cibelle*, épousa la *Nécessité* fille du *Destin* & de la *Fortune*. Son pere le *Destin* l'avoit fait élever avec les Muses, & en la compagnie des Poètes & des Philosophes. Elle étoit d'un esprit vif & agissant, facile en inventions ; toujours occupée à chercher quelques nouveaux moyens pour venir à bout de ce qu'elle entreprenoit : mais comme elle n'avoit ni beauté ni bonne grace, & encore moins de bien, elle ne plaisoit à personne, & ne pouvoit trouver de parti pour se marier. Cependant elle étoit beaucoup à charge aux Muses, qui ne pouvant plus supporter la dépense de son entretien, prièrent le *Destin* son pere de les en délivrer par quelque moyen que ce fût ; ce qui lui fit naître l'envie de la faire épouser à son ancien ami le Ciel, auquel il persuada qu'à l'âge qu'il avoit, & séparé comme il étoit d'avec sa femme, sans apparence de se rejoindre jamais, il ne pouvoit mieux faire que de se marier à quelque honnête personne qui eût soin de lui, prenant de là occasion de lui offrir

sa

filles , & l'assûrant qu'elle étoit disposée à faire toutes choses pour meriter son affection ; comme en effet , *la Nécessité* suivant le conseil *du Destin* son pere , fit si bien par ses soumissions & par ses assiduez , qu'elle sçût gagner ce bon vieillard ; mais la plus forte considération qui le fit résoudre davantage à cette affaire , ce fut qu'il considéra que tout le mauvais ménage d'avec lui & *Cibèle* , avoit été causé par les trop grandes richesses qu'elle possédoit de son propre , qui l'avoient renduë assez presomptueuse pour le mépriser , pour croire qu'elle pouvoit se passer de lui , & même avoir des commerces secrets avec Pluton , qui lui déplaisoient extrêmement. Ainsi il fut persuadé qu'il feroit fort bien d'épouser une personne de naissance , qui n'ayant aucun bien , lui seroit obligée de toute sa fortune , & ne connoitroit d'autres richesses que celles dont il lui feroit part , qui seroient plus que suffisantes pour la rendre éternellement heureuse. Ce mariage fut conclu de cette sorte , & *le Ciel* épousa *la Nécessité* avec ses droits , qui n'étoient autres que son esprit vigilant , son assiduité & sa soumission.

De ce mariage est venuë *la Vertu* , qui dès sa plus tendre jeunesse donna des esperances d'une merveilleuse beauté : aussi quand elle fut grande , elle se fit admirer de tout le monde. Tous les Dieux de l'Olimpe vouloient la connoître : néanmoins comme elle étoit d'une humeur altiere , se donnant une grande liberté de reprocher aux gens tous leurs défauts , elle n'étoit pas trop bien venue dans les lieux où elle alloit : d'ailleurs sa mere *la Nécessité*

*Neceſſité* avec qui elle étoit preſque toujours , étoit de ſon naturel fort honteuſe & peu accoutumée à hanter chez les Grands , toujours fort ſimplement vêtues & à la vieille mode , ce qui faiſoit qu'elles n'oſoient hanter les Dieux de qualité. Cette ſorte de vie leur étant devenuë ennuyeuſe , elles alloient aſſez ſouvent voir les Muſes , les Poëtes & les Philoſophes leurs anciens amis , de qui elles recevoient un meilleur accueil. Cela les fit penſer à retourner demeurer avec eux pour toujours. Ce que *la Neceſſité* fit trouver bon au Ciel ſon mari , qui lui permit cette retraite d'autant plus volontiers , qu'il jugea que les bonnes qualitez de ſa fille *la Vertu* pourroient ſervir de quelque choſe pour corriger les hommes de leurs défauts. Etant ainſi retournées ſur le Parnasſe , les Muſes leur y firent donner un logement , où *la Vertu* s'étant fait connoître , elle s'y fit des admirateurs de tous ceux qui la pûrent voir. Les Muſes faiſoient tout ce qu'elles pouvoient pour exalter le merite de leur nouvelle Hôteſſe , afin de lui donner de la réputation , & engager quelqu'un dans ſa recherche ; mais perſonne n'y vouloit entendre : on vouloit bien la voir & l'admirer , avoïer même qu'elle avoit toute la raiſon du monde dans les reprimandes qu'elle faiſoit : mais pas un ne s'en vouloit charger , ni s'allier pour toujours avec une perſonne dont la maniere de vivre étoit auſſi extraordinaire que la ſienne. Elle demeura de cette ſorte long-tems à pourvoir , juſques à ce que *le Sçavoir* , homme ſage & un peu âgé , à qui cette humeur ſevere & veritable ne déplaiſoit pas , la rechercha , & du  
conſen-



consentement de ses pere & mere , l'épousa au grand contentement de tout le Parnasse.

Ils n'eurent qu'un fils nommé *le Travail*, qui leur fit assez de peine à élever dans sa jeunesse. Quand il fut grand , il devint d'une humeur agissante & laborieuse , n'étant jamais sans faire quelque chose. Un jour qu'il étoit occupé à un ouvrage de conséquence , que sa mere *la Vertu* lui avoit commandé , il vit *la Recompense* fille du *Merite* & de *la Raison*, dont il devint éperdûment amoureux. C'étoit une jeune personne , d'une beauté singuliere , & d'une humeur tout à fait charmante : toutes ses actions étoient si naturelles , & son air si engageant , qu'il n'y avoit personne qui ne l'aimât & ne la voulût posséder. *Le Travail* qui fut touché de tant d'aimables qualitez , se resolut de faire toutes choses pour l'avoir en mariage : & comme elle ne manquoit pas d'amans , il jugea qu'il auroit beaucoup de traverses à surmonter dans la recherche qu'il vouloit entreprendre : mais la Belle lui ayant donné quelque assurance qu'il ne lui déplaisoit pas , il se resolut d'essuyer toutes sortes de difficultez : & de fait , après une infinité de peines , après beaucoup d'allées & de venuës , l'affaire fut conclüe avec *le Merite* & *la Raison*, pere & mere de *la Recompense* , lesquels après y avoir bien pensé , & avoir examiné les qualitez de leur fille & de son amant , l'amour reciproque qu'ils se portoient , les fatigues que *le Travail* avoit souffertes avec tant d'assiduité , de patience & de perseverance , *la Vertu* s'en étant aussi mêlée , y donnerent volontiers leur consentement. Ils eurent même avis  
que

que cette affaire avoit été refoluë par *le Ciel*, grand-pere de l'époux. En effet, *le Travail* & *la Recompense* étoient tellement bien assortis, que l'on pouvoit dire qu'ils étoient nez l'un pour l'autre : aussi leur mariage fut parfaitement heureux, par la bonne intelligence où ils vécurent; car *le Travail* conservant pour sa femme le même amour qu'il lui avoit toujours porté, avoit de continuels empressemens pour être en sa compagnie, & n'avoit point de plus grand déplaisir que de ne la voir pas assez souvent, encore ne la croyoit-il pas où il la voyoit. Sa femme n'en faisoit pas moins de son côté, gardant une conduite si réglée & si judicieuse, qu'elle ne lui donna jamais aucune occasion de chagrin, & ne voulut jamais se trouver en aucun lieu, que son mari n'y fût aussi.

Ce mariage fut encore heureux par sa fécondité, car il en sortit trois enfans, deux filles & un fils. Le fils qui étoit le cadet, s'appelloit *le Repos* : il étoit bien fait de sa personne, agréable, insinuant, bien venu par tout où il alloit : sa noblesse & ses belles qualitez le faisoient considerer, estimer & desirer de tout le monde, & principalement des gens riches. Il n'avoit pas l'humeur si altiere & si genereuse que ses sœurs ; il ne hantoit que des personnes pacifiques & peu entreprenant contre lui. Son pere en étoit fâché, & faisoit tout son possible pour le rendre plus agissant qu'il n'étoit : mais il fuyoit sa presence, parce qu'il le sollicitoit sans cesse de faire quelque chose, & ne lui donnoit aucun relâche : ce qui devint tellement insupportable

au *Repos*, & son humeur ne pouvant souffrir davantage celle de son pere, qui lui étoit si fort opposée, il en conçût un tel dépit, que s'étant joint avec *la Paresse*, avec laquelle il avoit noué une étroite amitié, ils firent dessein ensemble de lui ôter la vie. *Le Travail* son pere, vigilant comme il étoit, ne fut pas longtemps sans découvrir cette conjuration; de quoi n'étant que trop assuré, il chassa ce fils dénaturé d'auprès de lui, sans vouloir jamais le revoir: & *le Repos* touché de repentir, ou poussé par quelque autre motif, se retira chez des personnes dévouées au service des Dieux, où il a toujours demeuré.

Les deux filles du *Travail* étoient *la Gloire* & *la Volupté*, toutes deux fort belles personnes, ressemblant entièrement à leur mere *la Recompense*, & de telle sorte, que souvent l'on les prenoit pour elle, ce qui faisoit qu'elle les aimoit beaucoup. *Le Travail* aussi les aimoit uniquement, tant pour leur propre mérite, que pour cette ressemblance qui le faisoit ressouvenir de ses premières amours. Les filles de leur côté, répondoient parfaitement à cette amitié, & ne quittoient presque jamais leur pere & mere, en quelque lieu qu'ils pussent aller, soit chez les particuliers, soit chez les Princes & Monarques, où ils se plaisoient davantage de faire leur demeure, & où ils étoient fort bien venus, se trouvant avec eux indifferemment aux affaires de la Guerre & de la Paix, dans les Batailles & dans les Conseils. Il est vrai que *la Volupté* n'avoit pas le cœur si fier que *la Gloire* sa sœur; car au lieu que *la Gloire* ne songeoit qu'à des choses élevées,

élevées , & ne vouloit frequenter que les Grands , ou des gens de grand esprit , ayant beaucoup de mépris pour toute autre chose , *la Volupté* au contraire se plaisoit à tout , aimant autant les affaires de néant , que celles d'importance , les gens d'esprit mediocre , que ceux qui en ont beaucoup , les petits que les grands , caressant également un chacun ; ce qui lui gagnoit le cœur de tout le monde : & comme de son naturel elle étoit fort curieuse , elle se plaisoit à faire de petits voyages en son particulier chez des gens qui étoient bien aises de l'avoir en leur compagnie , pourvû qu'elle ne fût point avec son pere & sa sœur , dont l'austerité leur donnoit trop de contrainte. Ces petites parties donnerent une grande atteinte à sa réputation , n'étant pas possible de voir une fille bien faite hanter si familièrement avec tant de monde , sans en parler : mais ce qui pensa la ruiner entierement , ce fut qu'en ce même tems une fille débauchée qui avoit quelque air du visage de *la Volupté* , mais beaucoup d'affecterie , se mit en l'esprit de prendre le même nom , pour donner une plus facile entrée en toutes sortes de lieux. Elle étoit fille *du Loisir* & de *la Débauche* , gens du néant & du dernier mépris ; & comme elle n'avoit ni naissance ni honneur , elle se mêla indifferemment avec toute sorte de monde , menant une vie infâme & si déréglée , qu'elle passe pour une perdue. Cette ressemblance de noms fit qu'on attribuoit à la veritable *Volupté* tous les désordres de la fausse ; ce qui l'obligea d'avoir de grands éclaircissmens avec son pere *le Travail* , qui se trom-

trompoit comme tout le reste du monde à cette ressemblance : mais son innocence pour toutes les choses dont on l'accusoit , lui donnoit une grande assurance pour se justifier. Elle fit connoître à son pere que la plûpart de ceux qu'elle hantoit le plus , étoient de ses meilleurs amis & de ses Ancêtres , *la Vertu & le Sçavoir* , & qu'elle étoit chérie de toute une Secte de Philosophes ; & qu'enfin elle ne voyoit que des gens dont les mœurs étoient louables & dans l'ordre.

+++++

## PREMIERE ELEGIE.

**T** Irfis, c'est malgré moi que mon ame est  
faïsie

Du furieux transport qui suit la jalousie ;  
Que mon cœur infecté de ce mortel poison  
Consulte son dépit plutôt que la raison.

Je ne puis plus long-tems vous celer mon  
martyre ,

Je souffre nuit & jour , sans cesse je soupire.

Je ne sçaurois guerir des douleurs que je sens,  
Tous mes efforts sont vains , & mes maux  
trop pressans :

Dans ce funeste état j'ai perdu l'esperance  
De voir si-tôt finir leur dure violence.

Ma jalouse fureur redouble mon tourment ,  
Et remplit mon esprit d'un chagrin vehement :

Mon

Mon cœur croit ce qu'il craint , à tous momens il tremble

Quand je sçai que Tirsis & Philis vont ensemble.

Par mes pleurs redoublez je plains mon triste sort :

Enfin je suis jalouse , & jusques à la mort.

Les dépités , les soupçons qui déchirent mon ame ,

Augmentent ma douleur sans éteindre ma flamme :

Et pour dernier malheur , peut-être en ce moment ,

Ma rivale en secret se rit de mon tourment ,  
Et Tirsis sans songer à guerir mes foiblesses ,  
Goûte mille douceurs dans ses tendres caresses :

Il pâme de plaisir quand mes vives douleurs  
Font pâlir mon visage & font couler mes pleurs ;

Et ce perfide enfin , cet ingrat , ce volage ,  
Lui promet de son cœur un éternel hommage,  
Et mes soins empressez & ma tendre amitié  
Ne produisent en lui qu'une foible pitié.

Mon amour outragé d'une telle rencontre ,  
Sollicite ma haine & veut qu'elle se montre ,  
En faisant éclater en ce moment fatal ,  
Un remede qui soit aussi grand que mon mal ;

Mais

Mais toute ma fureur , quoiqu'elle soit extrême ,

Ne me sçaurois venger sans me punir moi-même.

Puisque je l'aime encor, tout volage qu'il est,

Et qu'en dépit de moi ce perfide me plaît ,

Malgré l'oubli cruel & l'inconstante flâme

Qui ternit si souvent la gloire de son âme ,

L'amour qui suit de près son infidélité ,

Triomphe de mon cœur & de ma liberté.

Je combattois en vain, Tirsis a trop de charmes ;

Mon cœur pour résister , a d'inutiles armes.

Helas ! je me trahis quand j'agis autrement :

Je ne sçaurois l'aimer sans l'aimer ardemment ;

Mais le cœur d'un volage aisément se renflâme ,

Un soupir amoureux peut rengager une âme :

Il est bien mal-aisé qu'il ne paye à son tour

Une constante ardeur par un constant amour.

Tâchons de le gagner , rappelions l'espérance ,

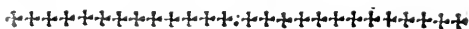
Amour, seconde-moi , montre ici ta puissance ,

Et nous rangeant tous deux sous une même

loi ,

Triomphe de Tirsis aussi-bien que de moi.

POUR



# POUR LA REINE

## DE SUEDE.

---

### O D E I.

**B** Elle lumiere vagabonde,  
 Mobile source de clarté,  
 Flambeau d'éternelle beauté,  
 Œil du jour qui voit tout le monde,  
 Soleil qui dans un char si pur  
 Te promenes dessus l'azur  
 Avec un appareil si superbe & si grave,  
 Vois-tu rien de si beau de ton thrône orgueil-  
 leux,

Que la fille du grand Gustave ?  
 Et le Ciel a-t'il rien qui soit si merveilleux ?

Ne craindras-tu point qu'à ta honte,  
 Cet Astre qui se leve au Nord,  
 Fatal au bonheur de ton sort,  
 En lumiere ne te surmonte ?  
 Déjà son matin plus brillant,  
 Que ton midi chaud & brûlant,  
 Semble te menacer d'une triste aventure :  
 Tout le monde étonné de tes divins appas,

Dit



Dit que l'honneur de la Nature  
 N'est plus au Firmament & qu'il est ici bas.  
 Tu cours en vain la terre & l'onde  
 Pour en être estimé le Roi ;  
 Puisque la nuit avecque toi  
 Partage l'Empire du monde :  
 Mais cet autre Soleil plus beau,  
 Par un miracle tout nouveau  
 Eclaire en même tems la terre universelle,  
 Ses rayons en tous lieux s'épandent avec bruit,  
 Et de leur lumière immortelle ,  
 L'éclat ne souffre point d'éclipse ni de nuit.

Que cette Reine qu'on admire  
 Est digne fille de ce Roi ,  
 Qui portant en tous lieux l'effroi,  
 Soumettoit tout à son Empire !  
 Mais des palmes que ce Heros  
 S'acquit au mépris du repos ,  
 Le nombre glorieux fut fatal à sa vie ;  
 Il ne pouvoit perir , cet honneur des Guer-  
 riers,

Malgré les efforts de l'envie ,  
 Qu'abatu sous le faix de ses propres lauriers.

L'Univers qui pleura la perte  
 De ce Prince qu'il réveroit ,  
 Ne crût pas quand il la pleuroit ,  
 Qu'elle pût être recouverte :

Mais lors un miracle naissant,  
Qui de ce Monarque puissant  
Pouvoit seul occuper la place par ses charmes,  
Heritant de son nom comme de sa vertu,  
En reprenant ses mêmes armes,  
Sous leur puissant effort avoit l'Aigle abbatu.  
Cette Princesse toute illustre,  
La gloire de cet Univers,  
Par mille avantages divers  
Des plus grands Rois ternit le lustre;  
Et ses vertus & ses beaux yeux  
Dans le cœur de nos demi-Dieux,  
Ont si bien sçu porter le respect & la crainte,  
Que pendant que l'Europe endure sous le faix  
Des malheurs dont elle est atteinte,  
Seule dans ses Etats elle garde la paix.

Apresent quel Prince barbare,  
Poussé d'un esprit inhumain,  
Entreprendroit d'armer sa main  
Contre une merveille si rare ?  
Qui pourroit ne respecter pas  
Les miracles & les appas  
Dont le Ciel enrichit ce chef-d'œuvre des  
Reines ?  
Si l'envie entreprend de troubler son bonheur,  
Ses entreprises seront vaines,  
Et sa temerité fera son deshonneur.

Chez

Chez cette Reine sans seconde  
 Qui sur les autres a le prix ,  
 Est l'azile des beaux esprits ,  
 Et l'élite de tout le monde :  
 Les plaisirs d'honneur revêtus ,  
 Les Sciences & les Vertus  
 Ont fait de son Palais le Temple de la Gloire.  
 Les neuf Sçavantes Sœurs du bel auteur du  
 jour ,

Ces dignes filles de memoire  
 Composent sa superbe & magnifique Cour.  
 Dans son rare esprit sont encloses  
 Toutes les hautes qualitez ,  
 Il est la source des beautez ,  
 Et le thrésor des belles choses :  
 Mais si dans son illustre cœur  
 Avec tant d'éclat & d'honneur  
 Les plus grandes vertus ont leur paisible em-  
 pire ,  
 Si c'est là qu'elles ont leur thrône glorieux ,  
 Sans les offenser on peut dire ,  
 Qu'aussi le Dieu d'amour a le sien dans ses  
 yeux.

Par un rapport assez fidèle  
 La renommée avec sa voix  
 Nous a dit plus de mille fois  
 Combien cette Princesse est belle :  
 Sa divine ame & son beau corps

Font un mélange de trésors ,  
Qui de la main de Dieu sont les plus beaux  
ouvrages.  
Enfin parmi les fleurs dont brille son printems ,  
Elle a les plus grands avantages  
Que l'esprit peut tirer de l'usage & du tems.

On dit que sans faire une injure  
A ses adorables attraits ,  
On ne peut faire des portraits  
De ce miracle de Nature :  
Mais le tableau qu'on nous en fait ,  
Encore qu'il soit moins parfait ,  
Efface tout l'éclat des choses animées ,  
Et quoique d'assez loin nous viennent ses  
rayons ,

Nos ames en sont plus charmées ,  
Que ne le sont nos yeux de ce que nous voyons.  
Terre heureusement asservie  
A Cet Astre de qui l'éclat  
Embellit tant votre climat ,  
Ah ! qu'on vous doit porter envie !  
Et vous ses peuples si vantez ,  
Qui voyez de près ses beautés ,  
Que vous êtes heureux au prix de tout le  
monde !  
Que vous êtes chéris & protégez des Cieux ,  
Par une grace sans seconde ,  
Qui fait regner sur vous le chef-d'œuvre des  
Dieux !

Ce

Ce n'est pas que son doux Empire  
 Ne s'étende en des lieux divers ,  
 Et qu'avec vous tout l'Univers  
 Ne la respecte & ne l'admire ;  
 Cet honneur est commun à tous ;  
 Vous ne pouvez avoir sur nous  
 Que la gloire de voir de plus près sa lumière ;  
 Si le sort ne soumet à ses attraits vainqueurs  
 L'Empire de la terre entière ,  
 Son mérite la rend Reine de tous les cœurs.

Que de son bonheur on doit croire  
 Son sexe vain & satisfait ,  
 Depuis qu'un Sujet si parfait  
 En relève par tout la gloire !  
 L'autre ne doit plus l'emporter ,  
 Puisqu'il ne sçauroit se vanter  
 Que le Ciel l'ait béni d'une grace pareille :  
 Mais c'est trop , mes desirs , je n'ai pas le  
 pouvoir

D'exprimer bien une merveille  
 Que jamais mon esprit ne sçauroit concevoir.  
 Je crains de lui faire une offense :  
 Pour en parler plus dignement ,  
 Ce travail est dû seulement  
 Au Dieu même de l'Eloquence :  
 C'est lui qui doit dire en tous lieux ,  
 Que depuis que roulent les Cieux ,  
 Il n'a rien vû de tel sur le plus fameux Thrône ,

Et qu'il doit publier par ses écrits divers,  
 Que cette sçavante Amazone  
 Est l'exemple & l'amour de tout cet Univers.

+++++

## METAMORPHOSE DES *Teux de Philis en Astres.*

**B**Eaux ennemis du jour, dont les feüillages  
 sombres  
 Conservent le repos, le silence & les ombres,  
 Confidens immortels des âges & des tems;  
 Vieux enfans de la Terre, agréables Tirans,  
 Qui jusques dans le Ciel, sans crainte du  
 Tonnerre,  
 Allez faire au Soleil une innocente guerre,  
 Chênes, Palais facrez de nos premiers Ayeux,  
 Conseillers des humains, Interpretes des  
 Dieux,  
 Je ne suis point venu dans cette nuit obscure  
 Rechercher les secrets de la race future,  
 Et sans rendre presens les siecles à venir,  
 Je ne veux consulter que votre souvenir:  
 L'unique ambition qui flate ma pensée,  
 Est d'apprendre de vous une chose passée,  
 De sçavoir de Daphnis le trépas malheureux,  
 De sçavoir de Philis les regrets amoureux,

Com-

Comme elle eut pour un mort une flamme vivante ,

Et fut changée enfin pour être plus constante :

Favorables témoins de leurs chastes desirs ,

Qui vîtes leurs douleurs , qui vîtes leurs plaisirs ,

Si d'un semblable trait votre ame fut touchée,

Découvrez - moi l'ardeur que vous avez cachée ,

Et n'apprehendez pas en l'exposant au jour ,

D'introduire un profane aux mystères d'amour.

Sous des Astres benins , & de qui l'influence,

Garde encore aujourd'hui sa première innocence ,

Des arbres consacrez au Monarque des Dieux,

Se vont offrir à lui jusques dedans les Cieux.

Loin d'eux-mêmes cherchant des routes inconnuës ,

De leurs bras orgueilleux ils embrassent les nuës :

Leurs troncs vastes & grands des peuples respectez ,

Sont de cent demi-Dieux les vivantes Citez ,

Et leurs rameaux épais sous leurs feuilles tremblantes ,

Cachent de mille oyseaux les familles errantes :

Dans ce riant séjour ces hôtes sans souci ,  
Celebrent ces beautez qu'ils augmentent aussi :  
Les nymphes pour ouïr leurs charmantes mer-  
veilles  
Entr'ouvrent leur écorce , & prêtent leurs  
oreilles :  
Puis leur pied retraçant leurs sçavantes le-  
çons ,  
Marque en ses pas divers leurs diverses chan-  
sons ,  
Et sous un tendre émail de mousse & de fou-  
gere  
Imprime de leur son une image legere.  
Au milieu de ce bois un liquide crystal ,  
En tombant d'un rocher forme un large canal,  
Qui comme un beau miroir dans sa glace in-  
constante ,  
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante ;  
Les secrets de son sein sont ouverts à chacun ,  
Plus il se montre pur , plus il se rend com-  
mun ;  
En découvrant son lit aux plus foibles œil-  
lades ,  
Il trahit la pudeur de ces chastes Naïades :  
C'est là par un chaos agréable & nouveau ,  
Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans  
l'eau :  
C'est-là que l'œil souffrant de douces impos-  
sures ,

Con-



Confond tous les objets avecque leurs figures,  
C'est-là que sur un arbre il croit voir les poissons,

Qu'il trouve des oyseaux auprès des hameçons ,

Et que le sens charmé d'une trompeuse idole ,  
Doute si l'oyseau nage , ou si le poisson vole ,

C'est-là qu'une Bergere étalant ses attraits ,  
Fait en se regardant de plus nobles portraits ,  
Quand le genouil courbé sur les fleurs du rivage ,

Elle vient arroser celles de son visage.

Qui remplissant les eaux de feux & de clartez ,  
Pour un peu d'ornement, leur rend mille beautez :

Par tout où d'un regard elle échauffe les ondes ,

En de nouveaux appas elle les rend fécondes ,

Elle n'est plus unique , & les flots embellis ,

Aussi-bien que la terre , ont une autre Philis ,

Infortuné témoin d'une si haute gloire ,

Daphnis qui scûs trop bien la peindre en ta  
memoire ,

Que le Ciel t'eût cheri , si ce portrait fatal !

S'y fût évanoui comme dans ce crystal !

Ah ! que l'heur de tes yeux coûta cher à ton  
ame !

Ton mal te plût d'abord , & ta naissante flâ-  
me :

Fut comme un feu de joye allumé dans ton  
cœur

Dont le Vaincu voulut honorer le Vainqueur :  
Mais enfin son ardeur devora tes entrailles ,  
Et ce feu n'éclaira que pour ces funeraillles.

Daphnis , en qui les Dieux assemblant leurs  
trésors ,

Firent une belle ame hôtesse d'un beau corps ,  
Suivoit un ravisseur , dont la gueule sanglante  
Emportoit dans le bois une brebis mourante :  
Déjà son juste fer lui mesurant le flanc ,  
Cherchoit à se noyer dans les flots de son sang,  
Quand Philis d'un regard qui peut tout met-  
tre en cendre

Reduisit l'assaillant au point de se défendre ,  
Et d'un coup innocent lui donnant le trépas ,  
Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas.

Comme si les rayons des yeux de la Bergere ,  
Avoient purifié le feu de sa colere ,

Une fureur plus noble est maîtresse à son tour ,  
Et son cœur n'a plus rien que des flâmes d'a-  
mour.

Une agréable nuit qu'un trop grand jour en-  
voye ,

Dérobe à ses regards le larron & la proie ,  
Et lui-même devient par un autre destin ,  
D'un autre ravisseur la proie & le butin.

Cependant cette Belle , également atteinte

Des

Des mouvemens divers de pudeur & de  
crainte ,

A ces deux passions se laisse partager ,

Et ne sçait qui fuir , du Loup ou du Berger ;

L'Amant & l'ennemi font des effets sembla-  
bles ,

Tous deux lui sont nouveaux & tous deux re-  
doutables ,

Et la peur qui l'appelle en des lieux differens ,

Rend son corps immobile , & ses desirs errans.

Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fi-  
dèles ,

Eût vû de nouveaux lys , & des roses nou-  
velles :

Son tein étoit le champ de ces diverses fleurs ,

Et chaque passion y peignoit ses couleurs.

La crainte, qui du cœur montoit sur le visage ,

A la seule blancheur donnoit tout l'avantage ;

Puis la honte au secours amenant la rougeur ,

Venoit rendre à Philis les larcins de la peur :

Si bien que reprenant sa naïve peinture ,

Deux effets violens reparant la nature ,

Et laissant dans leur guerre une image de  
paix ,

Rendoient une beauté plus belle que jamais.

Toutefois je vous plains , ô Bergere adorable !

Mais je plains plus que vous ce Berger misé-  
rable ,

Ce Berger qui déjà tout percé de vos coups ,  
Va s'attirer encore un injuste courroux ,  
Qui va commettre un crime en vous disant sa  
peine ,

Et d'un soupir d'amour allumer votre haine.  
Déesse , vous dit-il , à qui j'offre ma foi ,  
Laissez & crainte & honte aux vaincus com-  
me moi.

Il sied mal de trembler quand on a la victoire,  
Et le Vainqueur ne doit rougir que de sa gloire,  
Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux,  
De faire un prisonnier si peu digne de vous ,  
Et qui plus honoré que pressé de vos gênes,  
Pour unique faveur vous demande des chaî-  
nes.

Où des fers sont l'objet de mon ambition ,  
Accordez-m'en par grace ou par punition ;  
Favorable Maîtresse , ou Juge impitoyable ,  
Arrêtez un Amant , ou liez un coupable ,  
Et me donnez le sort qu'enfin j'ai mérité.  
Par un excès d'amour ou de temerité.  
Au seul nom de l'amour , ce miracle des Bel-  
les

Fuit , & semble soudain en emporter les ailes,  
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux ,  
Aussi cruel par tout comme il est dans ses  
yeux ,

Et son cœur où jamais on ne le vit paroître ,

Le

Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.  
 D'un pied vite elle court loin de l'embrasement ,

Et comme tout pour elle est plus doux qu'un  
 Amant ,

Elle fend les buissons au peril des blessûres ,  
 Et ne craint que du cœur les brillantes pic-  
 qûres ;

Mais toute la Nature a peur pour ses attraits ,  
 Chaque buisson retient la pointe de ses traits :  
 Par respect il s'entr'ouvre & semble qu'il  
 effaye

A faire en s'écartant comme une double haye,  
 Ou si l'épine avance , elle donne en passant  
 Aux roses de sa jouë un baiser innocent.  
 Seulement dans sa course une ronce insolente  
 Retint de ses cheveux la richesse volante ,  
 Et prenant pour rançon une part du trésor ,  
 Parut toute superbe en ce vêtement d'or ,  
 Si bien que le Berger , qui suivant la cruelle ,  
 Alloit après son cœur qui fuyoit avec elle ,  
 Trouvant ces beaux filets que l'amour lui  
 tendoit ,

Par un heureux malheur eut ce qu'il deman-  
 doit..

Mais voyez , ô Philis ! son respect & sa joye ,  
 Regardez comme il est le butin de sa proye ;  
 Par un si doux exemple instruisez votre cœur ,

Et

Et jugez s'il faut craindre un si noble Vainqueur.

Toutefois pour ce coup en vain je l'y convie ,  
Chacun doit deux tributs , la franchise & la  
vie :

Mais le tems de payer est dans la main du  
fort ,

Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort :  
Elle viendra, cette heure , & son ame obstinée  
Peut fuir un Berger , mais non la destinée ;  
Le Ciel veut qu'à Daphnis ses desirs soient  
offerts ,

Et son livre d'airain la condamne à ses fers.  
A peine les glaçons , tyrans des belles choses ,  
Eurent deux fois fait place à la pompe des  
roses ;

A peine deux printems , ennemis des gla-  
çons ,

Eurent paré les champs de leurs rouges mois-  
sons

Que Philis oublia sa rigueur ordinaire ,  
Et connut que l'amour est un mal nécessaire ;  
Son cœur aux premiers coups se défend constamment ,

Et d'abord elle rend ses beaux yeux seule-  
ment :

Seulement moins timide , & non pas inhu-  
maine ,

Elle

Elle ose contempler & Daphnis & sa peine ,  
 Et d'un même regard qui n'est pas étonné ,  
 Blesse & voit sans frayeur le coup qu'elle a  
 donné ;

Puis elle cherche en lui d'une vaine poursuite  
 Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite ;

Elle cherche par tout , & ne s'apperçoit pas  
 Que par tout elle trouve un embûche d'appas ,  
 Et que dans ce faux bien qu'elle doit long-  
 tems plaindre ,

Tout ce qui lui va plaire , est ce qu'elle doit  
 craindre.

Déjà les sens rendus attaquent la raison ,  
 Et chaque regard porte & rapporte un poi-  
 son ;

Déjà de tous côtez où son desir la guide ,  
 L'image du blessé poursuit son homicide ;  
 Et comme une belle ombre , avec un doux  
 effort ,

Vient venger en tous lieux une si douce mort.  
 Enfin ce beau Vainqueur lui fait rendre les  
 armes ,

Enfin de ses soupirs elle sèche les larmes ;  
 Ces deux amans parfaits de mêmes feux épris ,  
 En partageant leurs soins unissent leurs es-  
 prits ,

Et devenus heureux par de communs suppli-  
 ces ,

De leurs propres tourmens ils forment leurs  
delices.

Vivez , heureux amans , & parmi les plaisirs  
Voyez couler vos ans & croître vos desirs.

Qu'une si belle vie entre les jeux passée  
Ne soit rien que d'amour une longue pensée ,  
Et que sur vous les Dieux versent des biens si  
doux ,

Qu'en vous rendant contents , ils deviennent  
jaloux :

Ou plutôt que les Dieux gouvernant leurs  
tonnerres ,

Vous puissent oublier en un coin de la terre ;  
Et que veillant au sort du reste des humains ,  
Ils ferment sur le vôtre & les yeux & les  
mains.

Votre amour vous suffit pour vous donner  
leur gloire ,

Il égale vos fers à leur thrône d'Yvoire ,

Sans avoir tous leurs soins , vous avez ce  
qu'ils ont ,

Et sans être comme eux , vous êtes ce qu'ils  
sont :

C'est assez seulement que leur grandeur su-  
prême

Se veuille comme vous contenter d'elle-mê-  
me ,

Qu'ils gardent dans le Ciel & le mal & le  
bien ,

Ils



Ils vous donnent assez s'ils ne vous ôtent rien.  
 Mais, ô beauté divine ! à qui toute autre cede,  
 Un Dieu ne peut souffrir qu'un homme vous  
 possède :

L'Astre du jour vous voit, il devient amoureux ,

Et par son amour seul il fait trois malheureux.  
 Le Soleil descendu sur la rive de l'onde ,  
 Etoit prêt de partir pour voir un autre monde,  
 Et porter dans un char qui traverse les eaux ,  
 Les richesses du jour à des peuples nouveaux ,  
 Quand ses yeux languissans & sa foible paupière ,

Qui jettoit à longs traits des restes de lumière,  
 Virent cette beauté digne de mille autels ,  
 Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.

Elle sortoit du bois , & sur le bord encore  
 A l'ombre de Diane elle regardoit Flore ;  
 Flore qui ramenoit ses riches ornemens ,  
 Avec les doux soupirs de ses légers amans ,  
 Et tâchant d'arrêter ces petits Rois des plaines ,

Ouvroit son sein riant à leurs fraîches haleines ,

Qui lui rendant la vie en pillant ses odeurs ,  
 D'un humide baiser appaisoient ses ardeurs.  
 Mais voilà tout d'un coup la Déesse vangée ,

Et

Et du Dieu des saisons la fortune changée ,  
Celui qui brûloit tout , est lui-même enflâmé,  
Ce grand feu consumant , lui-même est con-  
sumé.

Les amours tous brillans & de flâme & de  
gloire

Suivent leur prisonnier en chantant leur vic-  
toire ,

Et dans ce char brûlant , mais plus brûlans  
encor ,

Font de nouveaux rayons par leur plumage  
d'or :

Avec un doux plaisir ils passent l'onde amere ,

Joyeux de triompher au pais de leur mere ,

Et de punir celui dont le jour indiscret

Fit un crime public de son amour secret.

Il s'en va leur payer par de cruelles gênes

Le trop visible affront des invisibles chaînes ,

Et connoître à la fin par ses propres tourmens,

Qu'on doit moins accuser que plaindre les  
amans.

Cependant il s'avance où le destin l'appelle ,

Fidèle à la Nature , à soi-même infidèle ,

Il fuit loin de l'objet qui le rendoit heureux ,

Et peut bien être absent , aussi-tôt qu'amou-  
reux :

Mais tandis que ses yeux s'en vont payer au  
monde ,

L'adora-

L'adorable tribut d'une clarté féconde ,  
 Son cœur impatient retournant sur ses pas ,  
 Porte un autre tribut à de divins appas ,  
 Et soumis à deux jougs divers & nécessaires ,  
 Il souffre en deux façons deux mouvemens  
 contraires ,

Que ne puis-je , dit-il , ô beauté que je fers ,  
 Posséder librement la gloire de mes fers !  
 Que ne puis-je sans cesse , ô flambeau de mon  
 ame ,

Répandre ma lumière où j'ai puisé ma flâme !  
 Et quelle est la rigueur , qui contre la raison ,  
 M'ordonne de courir quand je suis en prison ?  
 Les rayons dont je voi ma tête couronnée ,  
 Ne conviennent pas bien à mon ame enchaî-  
 née :

Amour , Destin , Tyrans , qui me venez ravir ,  
 Ou laissez-moi regner , ou me laissez servir.  
 Donc j'ai pû me cacher à l'horreur des pro-  
 diges ,

Et laissant de moi-même à peine des vestiges ,  
 Plûtôt que d'éclairer de noires actions ,  
 J'ai manqué de promesse à tant de Nations ,  
 Et mon juste desir trouvera quelque obstacle ,  
 Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle ,  
 Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté ,  
 Au feu de mon amour un moment de clarté :  
 Donc mon œil qui voit tout , ne peut voir ce  
 qu'il aime , J'ôte

J'ôte la nuit ailleurs , & je l'ai dans moi-même ,

Le sort me livre au monde , & ses cruelles mains

M'immolent tout brûlant au salut des humains.

Dans ces tristes regrets , dont sa flâme est la source ,

Il commence , il poursuit , il achève sa course ,

Puis revient par amour autant que par devoir ,

Et pour donner le jour , & pour le recevoir :

Il vient , & redoublant sa chaleur coutumière ,

Il marche tout couvert de traits & de lumière ,

Et forçant les forêts qui lui cachent son bien ,

Eclaire leur secret pour déclarer le sien.

Mais que servent ses soins à ce Dieu trop sensible ,

S'il trouve dans Philis une glace invincible ?

Il n'a rien qui lui plaise , elle fuit en tous lieux

Et le feu de son ame , & celui de ses yeux ;

Et de sa double ardeur craignant plus d'un

outrage ,

Lui cache également le cœur & le visage.

En vain comme un esclave il la suit pas à pas ,

Il brûle tout le reste , & ne l'échauffe pas :

En vain jettant des pleurs plus que ne fait

l'Aurore ,

Belle , aimez , lui dit-il , celui que l'on adore ,

Il renonce pour vous aux droits des Immortels ,

Il vous demande un cœur & non pas des Autels ,

Et cedant à vos yeux un honneur legitime ,

Il veut , tout Dieu qu'il est , devenir leur victime.

Mais quittez vos desseins , ardent pere du jour ,

Et sçachez que sa haine est un effet d'amour :

L'image d'un mortel en son ame tracée ,

Fait qu'une Deïté n'y peut être exaucée ;

Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils ,

Sont de cette beauté les Dieux & les Soleils.

L'Amour combat l'amour , il s'oppose à soi-même ,

Phylis ne peut aimer , parce que Phylis aime ,

Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus ,

Et les dons qu'elle a faits , l'obligent au refus.

Quoi , ce refus vous trouble , & votre trouble éclate ?

Parce qu'elle est fidèle , elle vous semble ingrate ,

La vertu vous offense , & votre cruauté

Veut séparer la foi d'avecque la beauté ?

Digne commencement de votre amour coupable ,

S'il

S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être  
aimable ?

Et plus dignes succès que votre amour attend ,

S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant ?  
Mais son dépit augmente , & l'envie inhumaine ,

Qui du plaisir d'autrui compose notre peine ,  
Vient de son fer brûlant envenimer ses fers ,  
Et porte dans le Ciel les flâmes des Enfers :  
Ses cris longs & picquans , qui de cent coups  
le percent ,

Inspirent à son cœur la fureur qu'ils exercent,  
Et leur moindre piquûre est un large canal ,  
Par où coule à flots noirs un absinte fatal :  
Comme un nuage épais qu'une vapeur enfante ,

Ils offusquent l'éclat de sa tête brillante ,  
Et sur ses cheveux d'or indignement rampans ,

Autour de ses rayons enlacent leurs serpens.  
Il a beau triompher dans un char de lumière,  
Des monstres immortels qui bordent sa carrière ,

Celui-ci le surmonte , & joint à son malheur  
La colere à l'amour , la rage à la douleur.  
Comme il n'est plus lui-même à lui-même  
semblable ,

Ce

Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable;  
 Il craint de voir Philis, parce qu'il craint  
 aussi

De voir l'heureux Berger qui cause son fouci;  
 Parmi ce qui lui plaît trouvant ce qui le tuë,  
 En approchant son cœur il détourne sa vûë;  
 Il ne peut accorder ses yeux & son desir,  
 Et de peur de la peine, il renonce au plaisir:  
 Si par fois il leur jette une œillade farouche,  
 Il pense toujours voir sur les fleurs de leur  
 bouche

Les traces d'un soupir, ou celles d'un dis-  
 cours,

Dont ces cœurs languissans nourrissent leurs  
 amours.

Si lorsqu'ils sont aussi sur l'émail du rivage,  
 Pour cueillir un bouquet ils panchent le vi-  
 sage,

Dans la timide ardeur qui le vient embraser,  
 Il croit qu'ils ont dessein de cueillir un baiser.  
 Quoi, dit-il aussi-tôt, plein de flâme & de  
 glace,

Quoi si devant mes yeux ils ont bien cette au-  
 dace,

Et si de leurs transports l'indigne liberté  
 Ose de mes rayons fouïller la pureté:

Quels feux n'allumera la fureur qui les domp-  
 te,

Quand

Quand ma fuite éteindra la lumière & la  
honte ?

Quand leur amour exempte & de crainte &  
de soin

Aura mon ennemi pour unique témoin ,  
Et que la nuit venant dans ses plus sombres  
voiles ,

Cachera leurs larcins à ses propres étoiles ?  
Puis , comme si son mal s'appaisoit à demi ,  
Las ! je suis , poursuit-il , mon plus grand en-  
nemi ,

Je leur suis liberal , la nuit leur est avare ,  
Et je les viens unir quand elle les separe :  
C'est moi qui les appelle , & c'est moi dont  
les feux

Sont de leur rendez-vous le signal amoureux.  
Je viens ouvrir les yeux dont ils blessent les  
ames ;

Je prête les clartez qui rallument leurs flâ-  
mes ;

Ils n'auroient pas sans moi d'objets ni de re-  
gards ,

Ils n'auroient pas sans moi de flèches ni de  
dards :

Je redonne l'éclat à ces couleurs vivantes  
Qui peignent dans les cœurs ces idôles brû-  
lantes ,

Et je suis condamné par une juste loi



A leur fournir des traits contre eux & contre moi.

Où , beauté , lui dit-il , de qui l'amour m'outrage ,

Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage ,

Qui refuses un Dieu qui t'offroit un Autel ,  
Et profanes ton cœur des flâmes d'un mortel ,  
Pendant que ta rigueur me charge de supplices ,

J'entretiens tes plaisirs , j'éclaire tes délices ;  
Par moi tu vois l'objet où tes yeux se sont plu ;

Mais par moi désormais tu ne le verras plus :

Je sçai causer la mort aussi-bien que la vie ,

La clarté de mes feux est donnée & ravie ,

Ils ont & de quoi luire & de quoi consumer ,

Et s'ils ouvrent les yeux ils peuvent les fermer.

Le Dieu témoigne ainsi la douleur qui le touche ,

Mais son visage encor en dit plus que sa bouche ,

Et qui voit sa colere auroit peine à juger ,

Que pour toute victime , elle veuille un Berger :

Les Cieux même en ont peur , la Nature qui tremble

Croit qu'il se veut venger sur tout le monde ensemble.

Brûler hommes & Dieux , tout perdre en se perdant ,

Et de tout l'Univers faire un bûcher ardent.

Mais s'il fait craindre à tous sa fureur violente ,

Lui seul craint seulement qu'elle ne soit trop lente ;

Il ne trouve en son cours ni fleuve ni marais ,

Où son œil enflâmé n'envenime ses traits :

Il charge ses rayons de ces vapeurs funestes

Qui forment dans les airs les foudres , les tempêtes ,

Il n'importe qu'il cede à leur obscurité ,

Pourvû qu'à son Rival il ôte la clarté.

Plus jaloux du Berger que de sa propre gloire ,

Il veut bien par la honte acheter la victoire :

Dans l'état malheureux où le Destin l'a mis ,

Il demande secours à tous ses ennemis ,

Et fait en s'alliant aux ombres de la terre ,

Par une lâche paix , une plus lâche guerre.

Le Ciel même qui voit son Prince languissant ,

Quitte pour cette fois le soin de l'innocent :

En fermant tous les yeux des favorables signes ,

Ouvre tous les canaux de ses sources malignes ,

D'où coulent sur la terre en mille petits corps ,

Par les routes de l'air mille secrettes morts.

Le Chien qui vers le Dieu veut se montrer fidèle ,

Lui

Lui prête par avance une chaleur mortelle :  
 La rage du courroux prévient celle du tems ,  
 Et d'un mordant regard il desole les champs.  
 Ce serpent qui bien loin de ramper sur les  
 herbes ,  
 Foule des plus hauts Cieux les campagnes su-  
 perbes ,  
 S'unit au même Dieu pour venger son amour,  
 Et répand son venin dans la source du jour.  
 Et toi , cruel Archer , dont les armes brûlan-  
 tes  
 Portent le noir trépas sur les pointes brillan-  
 tes ,  
 Tu joins les traits d'argent avec ses flèches  
 d'or ,  
 Et fais de deux fureurs un funeste trésor.  
 Enfin de tous les maux la troupe déchaînée  
 Vient charger un seul jour des crimes d'une  
 année,  
 Le Monarque des tems confondant les fai-  
 sons ,  
 Des monstres assemblez assemble les poi-  
 sons ,  
 Et fait de ce mélange une foudre durable ,  
 Qui frappe sans relâche un Berger misérable.  
 Compteraï-je les morts que cet ardent flam-  
 beau  
 Fit descendre à ce jour dans l'horreur du tom-  
 beau ,

Que Daphnis arrivant dans le Royaume sombre

Vit errer après lui comme ombres de son ombre ,

Et qui dans son entrée accompagnant ses pas,  
D'une pompe funébre ornerent son trépas ?

Nul âge n'est exempt de cette injuste guerre ,  
L'enfant & le vieillard gissent dessus la terre :

Les sexes differens tombent d'un même sort ,  
Et les champs sont couverts des moissons de la mort.

Mais pourquoi diviser le fleuve de nos larmes ?  
Ne plaignons que Daphnis , ne plaignons que ses charmes ,

Et sans troubler nos cœurs d'un vulgaire souci,  
Perdant tout en un seul , donnons lui tout aussi.

Qui pourroit sans pitié voir l'excès de sa peine ?

Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine ,

Et des torrens de feu roulent dans ces vaisseaux ,

Où le sang fit couler ses paisibles ruisseaux.

Ce sang chaud & bouillant , cette flâme liquide ,

Cette source de vie à ce coup homicide ,  
Et son lit agité ne se peut reposer ,

Et

Et consume le champ qu'elle doit arroser.

Dans ses canaux troublez, sa course vagabonde

Porte un tribut mortel au Roi du petit monde ;

Et le cœur infecté par cette trahison ,

Au lieu de nourriture , avale du poison.

Ces atômes vivans , durables étincelles ,

Petits corps , qui des corps sont les ames mortelles ,

Invisibles liens , qui jusques au trépas

Attachez ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ;

Les esprits accourus en troupes mutinées ,

Font cent tours & retours en leurs routes bornées ,

Et par leurs cours divers ébranlant tout le corps ,

D'un mouvement confus agitent ses ressorts.

On diroit que son ame en ce mortel orage

Cherche de tous côtez à se faire passage ,

Qu'elle frappe par tout pour rompre sa prison,

Et se sauver des feux qui brûlent sa maison :

Ses yeux sont devenus deux sanglantes comètes ,

Qui d'un cruel trépas sont les tristes Prophètes ,

Son corps avant la mort à demi consumé ,

Paroît dans sa langueur un squelette enflâmé ,

Et ce teint qui sembloit une rose animée ,

N'est plus rien maintenant qu'une cendre al-  
lumée ;

Qui doit comme un nuage au souffle d'un Ze-  
phir ,

Se perdre au premier vent de son dernier sou-  
pir .

Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tour-  
mente ,

L'ennemi toutefois est plus doux que l'aman-  
te ,

Et Philis se noyant dans les eaux deses pleurs,  
D'une bonté cruelle irrite ses douleurs.

Plus son ame est sensible , & moins elle est  
humaine ,

Il souffre par l'amour , il souffre par la haine ,  
La rigueur de sa peine accroît par la pitié ,  
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moi-  
tié :

Il voit que la Bergere , en ce point trop fidèle,  
Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle ;  
Que d'un triste regard nourrissant son ennui ,  
Elle sort d'elle-même , & vient toute dans  
lui ,

Et que là d'un œil ferme & d'un courage  
tendre ,

Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peu  
prendre .

En vain le Dieu jaloux se vengeant à souhait ,  
Veut sauver ce qu'il aime , en perdant ce qu'il  
hait ;

En

En vain pour détourner la commune tempête,  
 D'un rayon salulaire, il couronne sa tête;  
 Et fait voler près d'elle un favorable éclair,  
 Pour défendre l'approche aux injures de l'air.  
 A l'aspect du Berger son ame l'abandonne,  
 La pitié fait mourir quand la rage pardonne.  
 Au lieu de la fureur, l'amour lance le trait,  
 Et Daphnis fait le coup que ce Dieu n'a pas  
 fait;  
 C'est là ce qui le tuë, & s'oubliant soi-même,  
 Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il  
 aime,  
 Cieux ! dit-il, qui voyez les peines qu'elle  
 sent,  
 Que ne m'est-il permis de mourir innocent ?  
 On me rend criminel par mon propre supplice,  
 Et je deviens injuste en souffrant l'injustice.  
 Mais vous-même, Philis, vous l'êtes plus que  
 tous,  
 Votre cœur prend des maux qui ne sont point  
 à vous;  
 Il est en même-tems cruel & pitoyable,  
 Et m'ôtant ma misere il me rend misérable.  
 Helas ! qui m'auroit dit, quand je fus enfla-  
 mé,  
 Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé;  
 L'eussai-je pû penser, eussai-je bien pû croire,  
 Qu'on trouvât le malheur dans le sein de la  
 gloire ?

Et que moi-même un jour contraire à mes  
desirs,

J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux  
plaisirs?

Donc un autre destin fait que je suis tout au-  
tre.

Vous me percez le cœur quand je touche le  
vôtre,

Et les traits de pitié que vous jette mon sort,  
Retournant contre moi, sont des traits de la  
mort.

Moderez ces transports, ô Beauté que j'a-  
dore,

Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez en-  
core;

Aussi-bien tous vos soins vont être superflus,  
Et je suis désormais comme ce qui n'est plus :  
J'en'ai rien de vivant dans ce transport extrê-  
me,

Que le cœur qui ne vit que parce qu'il vous  
aime,

Et je doute, Philis, si partant de ce lieu,  
Je pourrai bien vous dire..... Il vouloit dire  
adieu :

Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole,  
Et Philis s'écriant, acheve la parole.

Adieu donc, lui dit-elle, Amant infortuné,  
Tu m'ôtes donc, cruel, ce que tu m'as donné:  
Cette ame qui fut mienne, à présent m'est ra-  
vie,

Et



Et tu peux bien sans moi disposer de ta vie :  
 Mais si tu prens, Daphnis, un bien qui fut à  
 moi ,  
 Dieux ! pourquoi me laisser un bien qui n'est  
 qu'à toi ?  
 Et de quel œil verrois-je en ces deserts fune-  
 bres  
 L'homicide clarté qui cause mes tenebres ?  
 Non, non, il faut mourir, mon mal est trop  
 pressant ,  
 Ma douleur m'y contraint, mon amour y con-  
 sent ,  
 Et ce corps affoibli, qui sous le faix suc-  
 combe ,  
 Ne veut plus d'autre bien que celui de la tom-  
 be :  
 Allons-y donc ensemble, ô Berger sans pa-  
 reil,  
 Ces lieux nous feront doux, ils n'ont point de  
 Soleil :  
 Les enfers nous cachant dans leurs demeures  
 sombres ,  
 N'auront point de jaloux qui separe nos om-  
 bres ,  
 Et de quelque rigueur que les Dieux soient  
 blâmez ,  
 Il nous fera permis d'aimer & d'être aimez.  
 Hé bien, es-tu content de l'excès de ma peine,  
 Traître, de qui l'amour est semblable à la  
 haine,

Impatient, jaloux des hommes & des Dieux ?  
Vigilant espion de la Terre & des Cieux ;

Toi, par qui les Amans, victimes de l'envie,  
Sont assurés de perdre ou l'honneur ou la vie,  
Au moins n'as-tu rien vû dans notre chaste  
amour

Qui blessât la pudeur & qui craignît le jour.  
Ainsi parloit Philis, mortellement atteinte,  
Ses pleurs impatiens viennent couper sa plain-  
te ;

Mais par un tel effort, qu'on doute, à voir ses  
yeux,

Si c'est pour l'interrompre, ou pour l'ache-  
ver mieux :

Son cœur que la douleur a percé de ses armes,  
Repand à gros boüillons un déluge de larmes,  
Qui noyant de son tein les mourantes cou-  
leurs,

Precipite sa course au milieu de ses fleurs.

Tel qu'on voit un torrent, fier enfant de la  
Thrace,

Qui maintenant est onde, & naguère étoit  
glace,

Par les mains du printems de ses fers affran-  
chi,

Tomber du haut du mont que la neige a blan-  
chi,

Puis venir déposer ses eaux & sa furie

Dans le sein fleurissant d'une jeune prairie :

Telles

Telles pouvoit-on voir les larmes de Philis,  
 Qui tomboient sur un tein de roses & de lis,  
 Puis faisoient en joignant leurs ondes redou-  
 blées,

Comme un fleuve nouveau de perles assen-  
 blées.

Dieux ! que l'Astre du jour voyant cette lan-  
 gueur,

Se trouve tourmenté par sa propre rigueur !

Qu'il devient malheureux par sa propre ven-  
 geance !

La chute d'un Rival abat son esperance,

La haine de Philis croît avec son ennui,

Et sa vaine fureur retombe dessus lui.

Quelque brillant qu'il soit, une ombre le sur-  
 monte,

Et toutes ses clartez n'éclairent que sa honte.

Il voit que le Berger en mourant ne perd rien,

Il est jaloux du mal comme il le fut du bien,

Son esprit agité regarde avec envie

La gloire de sa mort, comme l'heur de sa  
 vie,

Et voudroit, si le sort se laissoit gouverner,

Lui ravir le trépas qu'il vient de lui donner.

Mais Daphnis en tous lieux lui dispute la  
 place,

Par tout il le combat, & par tout il le chasse,

Et quoiqu'ait fait le Dieu, quoi qu'il fasse  
 aujourd'hui,

Il ne peut ni mourir, ni vivre comme lui,  
Il ne peut meriter, ni retenir les larmes  
De l'aimable beauté dont il ressent les armes.  
Elles coulent encore & couleroient toujourns.  
Si les pleurs & les maux avoient un même  
cours,  
Et si les eaux que verse une triste paupiere,  
Sans manquer de sujet ne manquoient de ma-  
tiere:  
Mais Philis impuissante à plaindre ses mal-  
heurs,  
Voit durer ses ennuis plus long-tems que ses  
pleurs.  
Ces humides enfans d'une douleur amere,  
Par un sort avancé meurent devant leur mere:  
Ils meurent, & mourant font mourir les clar-  
tez  
De ces yeux qui regnoient sur tant de libertez.  
Les ruisseaux enflâmez de ces sources nouvel-  
les,  
Comme un sablon doré, roulent mille étin-  
celles,  
Et leurs derniers bouillons entraînent avec  
eux,  
Au milieu de leurs eaux mille globes de feux.  
L'Amour pleure lui-même, en voyant tant de  
charmes  
Dans les yeux de Philis se distiler en larmes,  
Et fondre ces miroirs dont les rayons vain-  
queurs  
Scûrent

Scûrent fondre pour lui tant de glaces de  
cœur :

Ces miroirs éclatans faits d'ondes & de flâmes,  
Par qui l'œil voit les corps, & découvre les  
ames ,

Ces miroirs qui font voir par d'utiles accords  
Le dehors au dedans, le dedans au dehors :

Ces miroirs animez, où toute la Nature  
Vient faire à divers tems sa diverse peinture ,  
Et tracer une image admirable en ce point,  
Que par elle on voit tout , & qu'on ne la voit  
point.

Ainsi furent éteints ces flambeaux redouta-  
bles ,

Ainsi furent punis ces illustres coupables.

Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour,  
Ne put souffrir la nuit dans ces Palais du jour,  
Et destinant sa flâme à de plus doux usages ,  
Il donna par ces mots de fidèles présages.

Si, dit-il, ô beauté, dont j'adore les fers,  
Je pouvois rappeler les ombres des enfers,  
Comme je puis bannir les ombres de la terre,  
La tombe vous rendroit le bien qu'elle res-  
ferre;

Et vous auriez de moi par un double devoir,  
Et la vûë & l'objet que vous aimiez à voir :  
Mais puisque le destin me paroît si contraire ,  
Que je ne suis puissant, que quand je veux mal  
faire ,

Qu'a-

Qu'Amant trop malheureux , trop heureux  
ennemi ,

Je fais le mal entier , & le bien à demi :  
Ne pouvant rétablir votre gloire première ,  
Je fais ce que je puis , je vous rends la lu-  
mière.

Il parle , & les effets ses paroles suivans ,  
Il change ses yeux morts en deux astres vi-  
vans ,

Qui conçûs des rayons de ses plus belles flâ-  
mes ,

Comme il éclaire au corps , embrasèrent les  
ames ,

Tant que le sort permit en faveur de ces lieux ,  
Que la Terre eût un bien qui n'étoit dû qu'aux  
Cieux ;

Mais si-tôt que Philis eût achevé sa course ,  
Ces flambeaux détachés revinrent vers leur  
source ,

Et placez dans les Cieux , qu'ils rendirent plus  
beaux ,

Ils font , comme ils étoient , les deux astres  
jumeaux.

+++++

## II. ELEGIE.

S Ombre & belle forêt, aimable solitude,  
Cachez mes noirs chagrins & mon inqui-  
tude,

J'ai l'esprit abbatu de mortelles douleurs,  
Le cœur outré d'ennuis, les yeux baignez de  
pleurs,

Je cherche à soulager le tourment qui me  
presse,

Je viens par mes soupirs exprimer ma tris-  
tesse,

Et me plaindre en secret aux rochers d'alen-  
tour,

Des rigueurs que mon sort prepare à mon  
amour.

Uniques confidens des peines que j'endure,  
Peut-on sentir ces maux sans plainte & sans  
murmure ?

Quand on souffre en tous lieux de cruels dé-  
plaisirs,

Est-ce trop de donner passage à ses soupirs ?

Quand on est dévoré d'une excessive flâme,  
Le respect veut en vain triompher dans une  
ame,

Quand elle sent toujours augmenter dans son  
cœur

Cette

Cette même tendresse & cette même ardeur ,  
Qui furent à l'instant trop fortes & trop vives ,  
Pour laisser plus long-tems ses passions capti-  
ves ,

A son soulagement refuser cet effort ,  
C'est contre son repos s'entendre avec le sort.  
Puissant Maître des Dieux ! j'ai recours à ton  
aide ,

Amour , c'est de toi seul que j'attens mon re-  
mede :

La contrainte m'accable , il faut enfin parler  
De la fidèle ardeur dont je me sens brûler ;  
Assez & trop long-tems les gênes du silen-  
ce

Avec trop de rigueur exercent leur puissance.  
Mon ame désormais n'écoute plus ses loix ,  
Pour declarer son mal elle emprunte ma voix.  
Qu'Iris soit à mes vœux toujours inexorable ,  
Qu'elle soit inhumaine autant qu'elle est ai-  
mable ,

Je sens que de ses coups je ne sçaurois guerir ,  
Et que je dois enfin ou parler ou mourir.

Que me sert de cacher le brillant de ma flâme ?  
Pourquoi suspendre encor son éclat dans mon  
ame !

Mon feu m'embrase trop pour être retenu ;  
Mon martire est trop beau pour n'être pas  
connu.

Il est tems de parler , il est tems de lui dire ,  
Que



Que mon cœur amoureux languit sous son  
 empire,  
 Qu'il est vrai que je l'aime, & que ma liberté  
 Fut esclave aussi-tôt que je vis sa beauté :  
 De ses charmes puissans mon ame fut sur-  
 prise,  
 Et sans leur résister je perdis ma franchise :  
 Sans pouvoir moderer mes violens transports,  
 Le trouble de mon cœur paroïssoit au dehors.  
 Je sentis à l'instant qu'il lui rendoit les armes,  
 Qu'il seroit le tribut qu'il payoit à ses char-  
 mes,  
 Et depuis j'ai toujours reveré son pouvoir,  
 En bornant mes desirs au plaisir de la voir.  
 J'ai tenu quelque tems ma flâme emprison-  
 née,  
 Mes timides respects la tenoient enchaînée,  
 Sans prévoir qu'aujourd'hui je me plaindrois  
 aux Dieux,  
 En faisant éclater mon amour dans ces lieux ;  
 Mais de ma passion je ne suis plus le maître,  
 Elle n'aspire plus qu'à se faire connoître ;  
 Et dès que j'aurai dit ce secret important,  
 Peut-être que mon cœur n'en fera pas con-  
 tent.  
 Hélas ! je n'en sçai rien ; mais ces yeux que  
 j'adore  
 Sçauront par cet aveu que leur feu me de-  
 vore :

Que

Que je crains leur pouvoir, & ces troubles  
puissans

Qui rendent ma raison esclave de mes sens.

Je deviens lâchement ennemi de moi-même,  
J'ai blêmi, j'ai tremblé, quand j'ai pronon-  
cé, j'aime ;

Et quand j'ai disposé toutes mes volontez  
A venir rendre hommage à ces rares beau-  
tez,

J'ai voilé mon amour de peur de lui déplaire.  
Tiranniques respects, je ne puis plus me taire,  
Ni me plaindre d'Iris dans ma vive douleur,  
Puisqu'elle ignore encor les tourmens de mon  
cœur :

Allons donc promptement auprès de cette  
Belle,

Par nos soins empressez lui montrer notre  
zele,

Dans ces bois nuit & jour j'augmente mes lan-  
gueurs,

Rien n'y peut arrêter mes inutiles pleurs :  
Ces bois sont les temoins de ma flâme fidèle,  
Ils ne lui diront point que je languis pour elle,  
Et qu'on ne peut songer à ses divins appas,  
Sans souffrir mille maux pires que le trépas,  
Et qu'il n'est point aisé de pouvoir se défendre  
De ses yeux qui forçoient les plus fiers à se  
rendre :

Mais peut-être qu'enfin ils verront à leur tour  
Qu'il

Qu'il n'est point de mortel qui ne cede à l'a-  
mour.

Je le sçai, justes Dieux ! il n'est plus tems de  
feindre,

Parlons plutôt, parlons, je n'ai plus rien à  
craindre,

Puisque l'amour triomphe, & qu'un si doux  
poison,

En passant dans mon cœur, a troublé ma  
raison.

Pardonnez, belle Iris, aux transports de mon  
ame ;

Si mes yeux seulement vous expliquent ma  
flâme.

Cependant que je perds ces momens précieux,  
Tous mes brûlans soupirs d'un zele officieux,  
Disent assez le mal dont mon ame est attein-  
te,

Puisqu'elle se refuse & s'interdit la plainte.

Au feu de mes regards laissez-vous enflâmer,

Ils vous ont mille fois conjuré de m'aimer,

Et plus de mille fois leur passion extrême

Vous a dit tendrement, Belle Iris, je vous  
aime.

Dans ce moment encor j'ai besoin que leurs  
feux

Disposent votre cœur à recevoir mes vœux,

Qu'ils soient en ma faveur fidèles interprètes

Des furieux transports de mes flâmes secretes.

Amour

Amour , si tous mes vœux se trouvent reje-  
tez ,

Par ce muet langage ils seront écoulez :

Si je n'ose parler de l'ennui qui m'outrage ,

Helas ! vous l'allez voir dépeint sur mon vi-  
sage :

Mais ne punissez pas mon cœur audacieux ,

Qui vous vient avoüer mon crime par mes  
yeux :

Afin de soulager mon amoureux martire ,

Approuvez mes souûpirs , ou souffrez que j'ex-  
pire.

Après un tel aveu trouvez bon que mon cœur  
Soit le prix que l'amour apporte à son vain-  
queur ,

Qu'il ose en liberté publier sa défaite ,

Si vous n'y consentez , ma gloire est impar-  
faite ,

Si vous y consentez , mon sort sera si doux ,  
Que je crains que les Dieux n'en deviennent  
jaloux.

O trop charmante Iris , unique objet que j'ai-  
me !

Mon cœur pour être à vous , cesse d'être à lui-  
même :

Heureux , cent fois heureux , si le vôtre au-  
jourd'hui ,

Le vouloit imiter , en aimant comme lui ;

Je vivrois sans chagrin , je vivrois sans envie ,  
Mon

Mon âme de plaisir se trouveroit ravie ;  
 Un hélas ! un soupir , quand on sçait bien ai-  
 mer ,

En expriment bien plus qu'on n'en peut expri-  
 mer ,

Et par un art secret ils peuvent faire entendre  
 Ce mystère d'amour si charmant & si tendre.

Si vous les entendez , cedez à mes desirs ,

Je prendrai dans vos fers mille & mille plai-  
 sirs ,

Je les adorerai , je baiserais mes chaînes ;

Mais songez à donner un remède à mes peines ,

Et voyez que ce cœur tout percé de vos coups ,

A cessé d'être à moi depuis qu'il est à vous :

Pour adoucir son mal quand l'ennui vient l'a-  
 battre ,

Entretenez sa flamme au lieu de la combattre ,

Et souffrez que l'amour vous range sous sa  
 loi ,

Vous verrez qu'il n'a point d'esclaves comme  
 moi.

++++++:++++++x+

### III. E L E G I E.

**D**Ouce & paisible nuit , de qui le voile  
 sombre

Enveloppe nos maux & les cache dans l'om-  
 bre ,

Je

Je viens à la faveur de votre obscurité ,  
Regretter en ce lieu celui que j'ai quitté ,  
Me plaindre des rigueurs d'une cruelle absen-  
ce ,

Troubler par mes soupirs votre aimable si-  
lence ,

Et tâcher d'exprimer l'excessive douleur  
Qu'un triste éloignement entretient dans mon  
cœur.

Afin de dissiper ma noire frenesie ,  
Rendez-moi mon esprit , trop charmante Af-  
pasie ,

Calmez , hélas ! calmez ces violens transports ,  
Qui me livrent la guerre avecque tant d'ef-  
forts :

Venez vous opposer au destin qui m'entraîne ,  
Qui d'instant en instant vient redoubler ma  
peine.

En vain l'honneur , l'espoir tâchent de me flat-  
ter ,

L'objet de ma douleur ne me sçauroit quitter :  
Mon cœur ingenieux à s'affliger lui-même ,  
Croit qu'il n'est malheureux que parce qu'il  
vous aime ,

Qu'il a trop écouté son zele ambitieux ,  
En preferant la gloire à l'éclat de vos yeux .  
Il s'est mal défendu contre sa douce amorce ,  
Il devoit l'éviter & redouter sa force .  
De peur que son éclat ne subornât mon cœur ,

Qui

Qui s'enflâmoit pour vous d'une immortelle  
ardeur ,

Je devois mepriser l'ambition cruelle ,

Qui me vint conseiller de vous quitter pour  
elle ,

Qui deçût mon esprit de cet espoir flatteur ,

Dont mes jours attendoient leur suprême bon-  
heur.

Quant l'aveugle Fortune , étallant ses largef-  
ses ,

Echauffa mes desirs par cent vaines promes-  
ses ,

Mon trop superbe cœur , loin de les detester ,

Les jugeoit un moyen propre à vous meriter :

Il crût que leur éclat s'uniroit à ma flâme ,

Que ces deux passions regneroient dans mon  
ame ,

Et que j'érigerois dans ce fatal séjour

Un trophée à la Gloire aussi-bien qu'à l'A-  
mour ;

Cependant il détruit cette juste pensée ,

Mon ame est de ses traits trop prudemment  
blessée ,

Et souffre incessamment le cuisant repentir ,

Que mon cruel départ m'avoit fait ressentir.

Je sens que mon devoir foiblement me pos-  
sède ,

Si-tôt que vous regnez toute chose vous ce-  
de ,

Le

Le plaisir de vous voir est mon soin le plus  
doux ,

Mes vœux les plus ardens font d'être aimé de  
vous ,

C'est le souverain bien que mon ame desire ,  
Et depuis que vos yeux m'ont mis sous votre  
empire ,

J'ai plus de mille fois pris les Dieux à témoins,  
Qu'avec tous leurs trefors je m'estimerois  
moins.

Ce charmant souvenir occupant ma memoire,  
Me faisoit negliger la fortune & la gloire.

J'oubliois l'interêt pour suivre mon amour ,  
Quand ce cruel revint contester à son tour ,

Exerçant sur mon cœur sa nouvelle puissance,  
Au feu qui le consume il faisoit violence ,

Et par l'éclat brillant de mille faux appas,  
Differoit mon retour pour hâter mon trépas :

Si j'eusse pû ceder au pouvoir de vos charmes,  
Que j'aurois évité de mortelles alarmes !

Si j'eusse renoncé , pour votre affection ,

A tous les mouvemens de mon ambition ,

Vous eussiez triomphé d'une telle victoire ,

Auprès de vos beautéz j'aurois trouvé la gloi-  
re ,

Et cet éloignement , que l'honneur me pres-  
crit ,

N'auroit pas si souvent revolté mon esprit ;

Je n'aurois pas souffert cette sensible atteinte ,  
Qui



Qui vous fit voir la mort sur mon visage peint,  
te,

Pendant que sans parler au sortir de ce lieu  
Mes regards languissans vous firent mon adieu.  
Nos deux cœurs étonnez d'un si grand coup de  
foudre ,

A se quitter enfin ne pouvoient se refondre.  
Nos hélas ! nos soupirs exprimoient nos dou-  
leurs ,

Et nous nous répondions seulement par nos  
pleurs ,

Quand j'osai vous quitter , adorable Aspasie,  
De plus de mille morts mon ame fut saisie ,  
Et mon cœur interdit dans ce moment fatal ,  
Pour être trop sensible, en sentit moins son  
mal.

Mais hélas ! à présent je fremis , je soupire ,  
Ce souvenir toujours augmente mon martyre,  
Et dans l'émotion d'un trouble véhément ,  
Au gré de mes ennuis j'entretiens mon tour-  
ment ,

Et je sens dans l'ardeur du feu qui me devore,  
Que si le juste ciel me réduisoit encore  
A vivre plus long-tems absent de vos beaux  
yeux ,

Je quitterois la vie en ces funestes lieux.  
Quittons plutôt , quittons cette vaine chi-  
mere ,

Qui mêle à ses douceurs une douleur amère ,

Qui nourrit mon chagrin au lieu de le chasser :  
Mon ame en cet état ne doit plus balancer ,  
Il faut enfin ceder à ces rudes alarmes ,  
Il faut quitter ces lieux , & vous rendre les  
armes :

Chaque jour , chaque instant me promet ce  
bonheur ,  
Et mon cœur par avance en goûte la dou-  
ceur.

L'espoir de mon retour remplissant ma pen-  
sée ,

Repand dans mon esprit une joye empressée ,  
Qui fait voir dans mes yeux le doux ravisse-  
ment

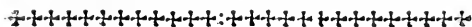
Que l'amour fait sentir dans cet heureux mo-  
ment :

Mon silence éloquent dira mieux que ma bou-  
che

Les maux que j'ai soufferts , le plaisir qui me  
touche :

Vous me verrez alors préférer dans mon  
cœur ,

La qualité d'esclave à celle de vainqueur.



# STANCES.

**A**mour, qui m'as fait voir Timandre si  
 charmant,  
 Fais, lorsqu'il me verra, qu'il me trouve de  
 même;  
 Qu'il brûle de l'ardeur qui me va consumant,  
 Et qu'il me puisse aimer autant comme je  
 l'aime.

Fais si bien toutefois qu'il n'en découvre rien,  
 N'épargne en ce dessein ni ruse ni souplesse;  
 Qu'il me donne son cœur sans esperer le  
 mien,  
 De peur qu'il ne triomphe enfin de ma foi-  
 bleffe.

Le tems me presse, Amour, va faire ton de-  
 voir,  
 Va m'ouvrir dans son cœur un glorieux pas-  
 sage,  
 Et s'il veut résister à ton divin pouvoir,  
 Mets pour le surmonter tous tes traits en usa-  
 ge.

Je sens que la pudeur, la crainte & la raison  
 S'unissent dans mon ame, afin de te détruire:

D ij Mais

Mais tous leurs vains efforts ne sont plus de  
faison,  
Le moyen d'écouter quand ils te veulent nuire.

Je m'abandonne , Amour , ma raison y con-  
sent :

Que dis-je , ma raison , hélas ! tout au con-  
traire ,

Ce que tu me prescris , elle me le défend ,  
Je n'oserois parler , & ne puis plus me taire.

Mon esprit se confond dans ce raisonnement ,  
D'un & d'autre côté le peril est extrême ,  
Si je ne parle point je perdrai mon Amant ,  
Et si j'ose parler je me perdrai moi-même.

Pudeur , crainte , raison , qui blâmez mes sou-  
pirs ,

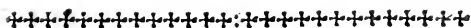
Cédez à mon amour , il est tems de se ren-  
dre ;

Cessez de condamner mes innocens desirs ,  
Et pour être écoulez , parlez-moi de Timan-  
dre.

C'est par là seulement , crainte , raison , pu-  
deur ,

Que vous pouvez avoir empire sur mon ame ;  
Je ne vous défend pas le séjour de mon cœur ,  
Mais gardez-vous au moins d'attenter à ma  
flâme.

SONNET.



## S O N N E T.

**A** Près tant de soupirs, de plaintes, de  
 langueurs,  
 Enfin le juste Ciel, à mes vœux favorable,  
 Las de me voir toujours constant & misera-  
 ble,  
 Etoit près de finir mes jours & vos rigueurs.

Quand plus fort que le Ciel, & que tous mes  
 malheurs,  
 Votre œil en un moment devenu secourable,  
 Malgré mon desespoir & mon sort déplora-  
 ble,  
 Vint soutenir mon cœur au fort de mes dou-  
 leurs.

Que ce cruel secours, adorable inhumaine,  
 En retardant ma mort va redoubler ma peine:  
 Helas ! au triste état où m'ont mis vos appas,

De bien plus de douceur ma fortune est sui-  
 vie,

Quand votre cruauté me donne le trépas,  
 Que quand votre pitié me redonne la vie.

+++++

## LES FLEURS DE FONTAINEBLEAU.

*A Sapho le jour de sa Fête.*

**A** La plus belle des journées  
 Nous arrivons seches , fanées ,  
 Mais n'en foyez point en courroux ,  
 Par là nous pretendons vous plaire ,  
 N'entendez-vous pas ce mystere ?  
 Ainsi l'on seche loin de vous.

+++++

### IV. ELEGIE.

A MONSIEUR LE DUC

DE

SAINT AIGNAN.

**C**elui que les neufs Sœurs nous avoient  
 fait attendre ,  
 Celui que j'esperois & ne pouvois compren-  
 dre ,  
 Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'Uni-  
 vers ,

Ce

Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu  
le fers.

Je ne sçai quel genie, ou quelle folle audace,  
Jeune & libre d'ennuis, me guidoit au Par-  
nasse,

Plein de nobles transports, charmé de hauts  
dresseins,

Sur les pas moins foulez des Grecs & des Ro-  
mains,

Quand l'une de ces Sœurs qui te sont si con-  
nuës,

De leur antre secret m'ouvrit les avenues.

Antre, ou Palais, ou Temple, ou songe, ou  
verité,

Mais qui n'est qu'harmonie, & lumière ou  
beauté,

Où l'esprit admirant merveille sur merveille,

Ignore ce qu'il voit, & s'il dort ou s'il veille.

Là vivent sur l'airain & l'esprit & le corps,

Et les faits glorieux des Heros déjà morts.

Là brillent à l'envi ces grands noms qu'on re-  
vere,

Riches originaux de Virgile & d'Homere,

Achille, Hector, Enée : & parmi tant de  
Rois

Nos Charles, nos Loüis, nos Henrys, nos  
François,

Sages, pieux, vaillans, & dont la grande  
gloire,

Fut de sçavoir aimer nos filles de memoire.  
Là ceux que l'avenir aura pour ornement  
Paroissent lumineux quoi qu'en éloignement,  
Ainsi qu'en un miroir quelque image écla-  
rante ,  
Où le flambeau du jour sous l'onde étince-  
lante.  
O Déesse ! disois-je , entre ceux que je vois ,  
Est-ce le Dieu du Temple , ou le Roi de ces  
Rois ,  
Celui qui vient à nous que la gloire environ-  
ne ,  
Dont la brillante épée efface la couronne,  
Dont le regard humain & la noble fierté  
Ont sçu joindre l'amour avec la majesté ?  
Je vois à son aspect s'écarter les nuages :  
Que de peuples divers lui rendent leurs hom-  
mages !  
L'avenir , le passé , ce qu'on voit aujourd'hui ,  
Si j'en crois à mes yeux , n'ont les yeux que sur  
lui.  
Tu le verras , dit-elle , en ses jeunes années ,  
Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées,  
Le quatorzième en nom , le premier en gran-  
deur ,  
Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.  
Qui pourra vous dépeindre , éclatantes ba-  
tailles ,

Triom-



Triumphes pleins de gloire, affreuses fune-  
railles,

Par qui sera soumis quiconque ose tenter

Si malgré les destins on peut lui résister.

Et toi Royal triomphe, ornement de l'His-  
toire,

Qui mènes en un char l'amour & la victoire,

Vous l'admirez, mortels, vos yeux sont  
ébloüis,

Attendez toutefois, ce n'est point tout Louis,

Plus grand que ses ayeux, mais moindre que  
lui-même,

Il cache la moitié de sa lumière extrême,

Il vous cache les soins d'un sage Potentat,

Et les profonds penfers du bien de son Etat.

L'image de sa gloire incessamment présente,

Sollicite & retient son ame impatiente,

Suspend ses grands desseins, l'oblige à con-  
sulter

Sur le moment fatal de les faire éclater.

Mais il vient, ce moment, déjà la Renommée

Pleine du seul Louis, du seul Louis charmée,

Au Tibre, au Nil, au Gange a pris soin d'en-  
seigner,

Qu'après avoir sçû vaincre il commence à re-  
gner.

Ainsi le feu divin qui voloît dans la nuë

Plus fort, plus surprenant quand son heure est  
venue;

Tonne , éclaire , foudroye en mille & mille  
lieux ,

Fait trembler les mortels , l'air , la terre &  
les Cieux :

Ainsi durant la nuit l'ame de ce grand monde,  
Veillant , semble dormir dans une paix pro-  
fonde ,

Puis quand le jour paroît par cent & cent res-  
forts ,

Agitant sans repos les membres de ce corps ,  
Fait sentir ses effets & sa vigueur puissante ,

Unie , & qui par tout se voit toujours pre-  
sente.

(\*) L'ordre , l'autorité , le saint pouvoir des  
loix ,

Et les graces , l'appui comme l'honneur des  
Rois ,

Reprennent désormais leur premiere nature ,  
Et Louïs est par tout , non sa vaine peinture.

Ah ! mes chers nourrissons de la gloire amou-  
reux ,

Ce Heros vous va rendre heureux & malheu-  
reux.

Son équitable estime , & ses bontez Royales ,  
Iront vous rechercher jusqu'aux mers gla-  
ciales ,

Jusqu'aux

(\*) En ce tems-là le Roi avoit distribué des pensions &  
même à quelques Etrangers de vers le Nord , personnes de  
merite.

Jusqu'aux lieux du Soleil incessamment brû-  
 lez ,  
 Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculez ;  
 Mais malgré ses faveurs , malgré vos longues  
 veilles ,  
 Nos travaux ramperont auprès de ses mer-  
 veilles ,  
 Que nos propres concerts ne pourroient éga-  
 ler ,  
 Si d'une voix humaine il falloit en parler.  
 Courage toutefois , suivez-le en sa carrière ,  
 Voici de vos beaux chants la plus noble ma-  
 tière ,  
 Après un court repos je vois d'autres com-  
 bats ,  
 Et des sceptres soumis & des trônes à bas :  
 Je vois les grands progrès dont l'Europe s'é-  
 tonne ,  
 Où sa brillante épée efface sa couronne :  
 Monts , Havres , Forts , Citez , Fleuves & Re-  
 gions  
 S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses légions.  
 Je vois cette autre paix , & dernière & seconde  
 Que LOUIS conquérant doit redonner au  
 monde ,  
 Dont la seule justice & sa seule bonté  
 Confereront ensemble , & feront le traité.  
 Cédez , Romains , cédez , si j'ai tort de pré-  
 dire ,

Là commence un plus vaste & plus heureux  
Empire.

Ainsi , dit la Déesse : une douce faveur ,  
A ces derniers accens, maîtresse de mon cœur,  
Y grava pour jamais ces discours incroya-  
bles.

Tu le vois , Saint Aignan , les Dieux sont ve-  
ritables ,  
Ce qu'ils avoient promis , ils ont scû le tenir ,  
Et déjà le passé répond à l'avenir.

+++++

## V. E L E G I E.

DAns un aimable bois dont le feuillage  
épais  
S'oppose à la chaleur & conserve le frais ,  
D'une bruyante source une vive fontaine  
En mille clairs ruisseaux s'épanche dans la  
plaine :  
Là par un doux murmure on entend les Ze-  
phirs  
Pousser en liberté mille amoureux soupirs.  
C'étoit dans ce beau lieu que l'adorable A-  
minte  
Pour soulager ses maux faisoit ainsi sa plainte.  
Tirsis, l'injuste Ciel contraire à mes plaisirs  
S'oppose

S'oppose incessamment à mes moindres desirs ,

Il veut enfin sur moi signaler sa puissance ,  
Et par un dernier coup achever sa vengeance.

Ne condamnez-donc plus mes soupirs ni mes pleurs ,

Souffrez que je les donne à mes vives douleurs ,

Laissez-moi par ma mort prévenir ma disgrâce ,

Laissez - moi m'affranchir du sort qui me menace .

Assez & trop long-tems mes ennuyeux discours

En dépit de moi - même , ont troublé nos amours :

Assez & trop long - tems une plainte importune

Vous a représenté l'état de ma fortune ;

Vous y fûtes sensible , & dans votre amitié

Mon malheur si pressant trouva quelque pitié ;

Dans ce moment votre ame aussi noble que tendre

Prit de mes plus grands maux tout ce qu'elle en pût prendre :

Je vous vis interdit , & dans votre entretien

Vous m'en dîtes assez en ne me disant rien :

Si du Ciel favorable une douce influence

Terminoit de mon mal la dure violence ,

2. Nos

Nos deux cœurs en repos suivroient la même  
loi ,

Je n'aimerois que vous , si vous n'aimiez que  
moi :

Mes feux seconderoient votre amoureuse flâ-  
me ;

Mon ame avec plaisir s'uniroit à votre ame.

Mais d'où vient mon espoir ? quoi ! j'ose me  
flater !

Ma perte est assurée , & je n'en puis douter.

Sans craindre du Destin le pouvoir tyranni-  
que ,

Je me forme à loisir un bonheur chimerique :  
Mais c'est trop consulter ces foibles sentimens,  
Constance , honneur , vertu , genereux mou-  
vemens

D'une nouvelle ardeur renflâmez mon cou-  
rage ,

Je veux vaincre aujourd'hui le malheur qui  
m'outrage ,

Et puisque le Destin fait son dernier effort ,

Il ne me reste plus qu'à songer à la mort.

Il est tems d'assouvir sa colere & sa haine ,

En prolongeant mes jours je prolonge ma pei-  
ne :

Tirsis , il faut mourir , mon mal est trop pres-  
sant ,

Mon ennui m'y contraint , & ma gloire y con-  
sent.

Mais

Mais hélas ! tous vos soins retardent mon en-  
vie ,

Je sens que malgré moi je desiré la vie ,  
Je sens que mon amour affoiblit ma douleur ,  
Et que la mort m'inspire une secrète horreur ;  
Votre agreable idée enchante ma tristesse ,  
Si mon malheur est grand , j'ai beaucoup de  
tendresse.

Amour , honneur , destin qui me faites souff-  
rir ,  
Hélas ! laissez-moi vivre , ou laissez-moi mourir ,  
Oùi , laissez-moi mourir , je me vois tout  
contraire ,

Je ne sçai plus que dire , & ne sçai plus que  
faire ,

Mon esprit incertain souffre mille combats ,  
Il balance , il hesite , il veut & ne veut pas ;  
Ah ! c'est trop disputer contre la destinée ,  
Tirsis , je veux finir ma vie infortunée.

Vous connoissez ma peine , & mes justes re-  
grets.

Vous ont dit ma disgrâce & mes ennuis se-  
crets.

Ne méprisez donc pas dans ce malheur extrê-  
me

Mon cœur qui ne vit plus que parce qu'il vous  
aime ,

Et croyez désormais que si je perds le jour ,

Je renonce à la vie , & non pas à l'amour.

+++++

## VI. E L E G I E.

L'Esprit inquiété de mortels déplaisirs,  
 Les yeux baignez de pleurs, le cœur gros  
 de soupirs,  
 Je pâlis, je frémis, quand ma douleur cruelle  
 Me reproche en secret que j'aime une infidèle  
 Mille fâcheux objets troublent mon souvenir,  
 Et redoublent ma crainte au lieu de la finir.  
 Je souffre, je n'ai pas la force de me plaindre,  
 Bien que ma jalousie ait peine à se contraindre;  
 Je sens dans cet état qu'il faudroit peu d'effort,  
 Pour payer le tribut que l'on doit à la mort :  
 Ma fureur veut en vain exercer sa vengeance,  
 J'aime cet inconstant malgré son inconstance,  
 Et mon superbe cœur soupirant en ces lieux  
 Laisse voir plus d'amour que de haine en mes  
 yeux ;

Cependant que celui de cet amant volage  
 Par sa legereté sensiblement m'outrage,  
 Je n'attends que la mort pour arrêter un jour  
 Les violens transports que produit mon  
 amour :

Mais cachons-lui pourtant mon dépit & ma  
 peine ,

Rendons sur cet amour ma raison souveraine,  
 Pour



Pour paroître tranquille & sans émotion ,  
 Quand j'ai l'esprit confus & plein de passion.  
 Un je ne sçai quel charme encor vers lui m'en-  
 traîne,  
 Loin de rompre mes fers, il redouble ma  
 chaîne,  
 Et remet dans mon cœur tous mes plaisirs pas-  
 sez,  
 Que son humeur volage avoit presque effa-  
 cez :  
 Tirsis s'offre sans cesse à mon ame blessée ,  
 Je crois toujours le voir des yeux de la pen-  
 sée,  
 Me jurer que j'ai tort de vouloir presumer  
 Que bien qu'il aime Iris , il cesse de m'aimer,  
 Qu'il partage ses soins sans partager son zèle ,  
 Que ses brûlans soupirs n'ont point été pour  
 elle ,  
 Ni ses élans d'amour , ni mille ardens desirs ,  
 Qui se forment toujours au plus fort des plai-  
 sirs ;  
 Que sa flâme étoit pure aussi-bien que ma flâ-  
 me,  
 Que son ame à jamais s'uniroit à mon ame,  
 Et qu'il ne manquoit rien à contenter mes  
 vœux ,  
 Puisque son seul amour est tout ce que je veux.  
 Ces sentimens trompeurs eurent de puissans  
 charmes

Pour

Pour rengager mon cœur , c'étoient de fortes  
armes ,

Et mon ame oubliant son infidélité ,

Pour la seconde fois perdit sa liberté.

Je crûs que cet amour dont je sens la puissance  
ce

Le rangeroit encor sous mon obéissance ,

Qu'il pourroit l'enflâmer d'une pareille ar-  
deur

A cette passion qui brûloit dans mon cœur ;

Et qu'arrivez enfin à ce bien-heureux terme ,

Nos ames s'uniroient d'une estrainte plus fer-  
me.

Mais d'où vient cet espoir ? Quoi ! j'ose me  
flatter ?

Tirsis est inconstant , je n'en puis plus dou-  
ter ,

Je ne le puis punir, puisque je l'aime encore,

Et qu'en dépit de moi je sens que je l'adore.

Ah ! trop léger objet qui m'avez sçû charmer,

Je devrois vous haïr au lieu de vous aimer ,

Quand vous m'abandonnez à ma douleur ex-  
trême ,

Ah ! vous ne m'aimez point autant que je  
vous aime.

Quand vous me refusez ces précieux mo-  
mens ,

Vous me livrez vous-même à mes cruelstour-  
mens ,

Chaque

Chaque instant loin de vous me paroît une  
année :

Achevez , achevez ma triste destinée ,  
Ou venez seconder mon ardente amitié ,  
D'un mélange confus d'amour & de pitié ;  
Il est tems de finir cet amoureux mystère.  
Helas ! si vous m'aimez , quittez cette Berge-  
re ,

Donnez - moi tous vos soins , mon illustre  
Vainqueur ,  
Et ne laissez que moi regner dans votre cœur ,  
Ne brûlez que pour moi , contentez mon en-  
vie ,

Mon Berger , votre amour fut l'ame de ma  
vie.

Depuis le doux moment qu'un aimable lien  
A votre cœur ingrat eût attaché le mien ;  
Mon esprit jouïssoit d'une gloire suprême ,  
Je goûtois cent plaisirs dans un repos extrê-  
me ,

Mon cœur se crût heureux dès qu'il fut enflâ-  
mé ,

Il se dit mille fois , j'aime & je suis aimé :  
Ce souvenir charmant redouble ma tendresse ,  
Ce mouvement secret me vient dire sans cesse ,  
Que mes soins empressez & ma constante ar-  
deur

Remettront sous mes loix ce tyran de mon  
cœur.

Repre-

Reprenez-donc vos fers, songez que je vous aime ,

Que mes pleurs sont témoins de mon amour extrême ,

Epargnez-les , Tirsis , venez me secourir ,

Quittez cette Bergere , ou me laissez mourir ,

Effacez de mon cœur cette image fatale

Qui vous fait voir soumis aux pieds de ma rivale ,

Afin de m'épargner le honteux repentir

Que mes justes soupçons m'ont déjà fait sentir.

+++++

## VII. ELEGIE.

P Uisque'un cruel Hymen par un fâcheux retour

Vient usurper chez vous tous les droits de l'amour

Et que sur un pouvoir qui semble legitime ,

Ce Tiran ne croit pas avoir commis un crime ,

De vous avoir contrainte à souffrir ses efforts ,

Et pille , sans respect , vos plus rares trésors ;

Endurez comme il faut un malheur si funeste ,

Mais au moins , belle Iris , sauvez ce qui vous reste ;

Et

Et si la loi reçûë autorise un époux  
 Peu digne de ce nom si charmant & si doux ,  
 A prendre en votre sein des plaisirs sans li-  
 mite ,  
 Et qui ne devroient être accordez qu'au me-  
 rite ,  
 Gardez bien d'y donner un plein consente-  
 ment ,  
 Et réservez toûjours la place de l'amant.  
 Ne vous y trompez pas ; d'Amour & d'Hime-  
 née :  
 L'un par l'autre souvent la puissance est bor-  
 née ,  
 Plus ils semblent unis , plus ils sont divisez ,  
 Et leurs droits confondus sont toûjours oppo-  
 sez.  
 Si-tôt que de l'amour les innocentes flâmes  
 D'un desir mutuel touchent deux belles ames ,  
 Aussi-tôt le respect qu'imprime la pudeur  
 Sert d'obstacle aux transports de cette noble  
 ardeur ,  
 Et ces amans troublez de desirs & de crain-  
 tes ,  
 Après avoir souffert de mortelles contraintes ,  
 Pleuré , languï , gémi , protesté , soupiré ,  
 Pensent être à couvert dans un port assûré ,  
 Alors que de l'Hymen ils ont subi l'empire ,  
 Et que de deux Tyrans ils ont choisi le pire.  
 Oûï , l'amour est Tyran, je l'avouë avec vous ,  
 Mais

Mais pour vous , belle Iris , c'est un Tyran  
bien doux.

Les Dames en amour sont toujours souverai-  
nes ,

Vous en avez la gloire , & nous avons les  
chaînes ,

Vous regnez , nous servons , & votre auto-  
rité

Prend sur nous un pouvoir qui n'est point li-  
mité ;

Même la servitude a pour nous tant de char-  
mes ,

Que nous nous empressons à vous rendre les  
armes.

Enfin les plus grands Rois qui regnent dessus  
nous ,

Ne sont point en pouvoir comparables à vous :  
Ils regnent sur nos biens , ils regnent sur nos  
vies ,

Mais nos ames sous eux ne sont point asservies.

Le plus grand Conquerant ne peut rien sur nos  
cœurs ,

Et vos yeux seuls ont droit d'en être les Vain-  
queurs :

Mais dès que vous passez sous la loi d'Hyme-  
née ,

C'est alors que pour vous la chance est bien  
tournée ,

Et d'esclaves soumis , fiers-maîtres devenus ,  
Nous

Nous reprenons les droits que nous avons  
perdus :

Tout ce que vous aviez , aussi-tôt n'est plus vô-  
tre ,

Vous-même vous passez sous le pouvoir d'un  
autre ,

Et pour avoir trop craint un sot que dira-  
t'on ,

Vous vous laissez ôter jusques à votre nom.

Dans l'empire d'Hymen n'étant plus souve-  
raines ,

Nous avons les plaisirs & vous avez les peines,  
Nous regnons, vous servez, & notre auto-  
rité

Prend sur vous un pouvoir qui n'est point li-  
mité :

Là se perdent ces noms de Reines, de Maî-  
tresses ,

Plus de vœux , de soupirs , de transports , de  
tendresses ,

De vers , de billets doux , de soins , d'empres-  
semens ,

De regards dérobez , de tendres sentimens ,

De musique , cadeaux , bals , balets , serena-  
des ,

Rendez-vous à la foire , aux cours , aux pro-  
menades :

Enfin , charmante Iris , vous perdez en un  
jour

Tout

Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de  
l'amour ,

Et pour en posséder le solide sans blâme ,

Vous croyez qu'il n'est rien que de devenir  
femme ;

Mais le payant au prix de votre liberté ,

Vous apprenez bien-tôt qu'il est trop acheté ;

Et vous tombez enfin dans ce malheur extrême ,

Que le solide même est détruit par lui-même ,

Quand la facilité de la possession

Fait après le dégoût naître l'aversion.

L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus volontaire ,

Il cesse d'être amour s'il devient nécessaire ,

Et dès que le devoir précède le desir ,

C'est une peine , Iris , & non plus un plaisir.

Mais alors que l'époux avec trop d'insolence

Abusant de ses droits & de votre innocence ,

S'emporte contre vous aux dernières rigueurs ,

N'est-ce pas lors pour vous le comble des  
malheurs ?

Cependant quel remède ? Adorable merveille !

Prenez , prenez celui que l'amour vous conseille ;

Et si l'Hymen chez vous sçût détruire l'amour ,

Faites qu'il soit détruit par l'amour à son tour ,

Ostez-lui le grand droit dont il se rend indigne ,

Faites en ce rencontre une justice insigne ,

En



En punissant l'époux , récompensez l'amant ,  
Et finissez vos pleurs avecque mon tourment.

+++++

## VIII. ELEGIE.

**B**Rûlez , Tirsis , brûlez d'une flâme si belle ,  
Aimez toujours Philis , elle n'est plus  
cruelle ,

Laissez dire à sa bouche , & croyez à ses yeux ,  
Ils en parlent bien moins , mais ils s'expli-  
quent mieux ,

Je vois dans leurs regards je ne sçai quoi de  
tendre ,

De doux , de languissant , qui me le fait en-  
tendre ,

Croyez-moi , c'est en vain qu'on résiste à l'a-  
mour ;

La charmante Philis s'y doit soumettre un  
jour.

Dieux ! quel est le plaisir d'un amant qui sou-  
pire ,

Quand il peut à la fin couronner son martyre ?

Qu'il peut , dis-je , charmer celle qui l'a char-  
mé ,

Qu'il peut se faire aimer de l'objet bien aimé ,

Partager ses secrets , se la rendre propice ,

Et de tout autre objet lui faire sacrifice.

C'est ainsi que Lifis tâchoit de soulager  
Dans un bois de Lauriers les maux de ce Ber-  
ger ,

Quand la jeune Phils , plus belle que l'Auro-  
re ,

Semant de mille fleurs tout l'empire de Flore ,  
S'y rendit d'elle-même au coucher du Soleil,  
Pour y prendre le frais , pour y fuir le som-  
meil ,

Dans l'espoir d'y jouïr d'une paix plus pro-  
fonde ,

Quand ses divins rayons auroient quitté le  
monde ;

Mais à peine fut-elle en un lieu si charmant ,  
Que pensant aux douleurs de Tirsis son amant ,  
Arrêtant tout d'un coup & ses pas & sa  
vûë ,

Après un long soupir , d'une voix toute émûë ,  
Helas ! dit-elle , hélas ! par quel arrêt du sort  
Dois-je céder enfin , & céder sans effort

A ce Dieu dont les traits se glissant dans nos  
ames ,

Y causent tant d'ennuis , de fureurs & de flâ-  
mes ,

Et qui nous fait languir sous tant d'injus-  
tes loix ,

En Tyran qui réduit tout le monde aux abois ?  
Mourons, mon cœur , mourons plutôt que  
de nous rendre

A ce petit Vainqueur qui voudroit nous surprendre ;

Fuyons de ces douceurs le dangereux poison ,  
Et malgré ses appas conservons la raison.

On nous dit chaque jour qu'en l'amoureux empire

On se plaint, on gémit, on se pâme, on soupire :

Mais, hélas ! reprit-elle en abaissant la voix,  
Aimer, ou n'aimer pas, n'est point à notre choix ,

Ce Tyran de nos cœurs alors qu'on le méprise ,

Fait ses derniers efforts contre notre franchise.

Dure nécessité qui nous force d'aimer ,

Retire-toi de moi, cesse de m'alarmer ,

A ces mots, le dépit l'obligeant au silence,

La fit rêver long-tems sans nulle violence,

Quand le Dieu du sommeil, qui passoit en ces lieux ,

Pour la mettre en repos, lui vint fermer les yeux.

Mais laissons reposer cette fière Bergère

Dessus le frais gazon d'une verte fougere ,

Tandis que nous irons du sensible Tifis

Dissiper le chagrin & charmer le souci.

J'apperçois ce Berger sur le bord de la Seine,

Qui dit à son Lisès son amoureuse peine :

E ij

Dieux !

Dieux ! dit-il , dont les yeux percent dans l'a-  
venir ,

Faites que de mes maux un jour le souvenir  
Puisse changer le cœur de ma chere Maîtres-  
se ,

En faveur d'un amant qui soupire sans cesse.  
Je ne puis l'accuser dans ma vive douleur ,  
Et je cherche la mort pour finir mon malheur.  
Allez , soupirs , allez auprès de cette Belle ,  
Lui dire , si je meurs , que ce n'est que pour  
elle :

On ne peut résister à ses divins appas ,  
Et l'on ne la peut voir sans courir au trépas.  
Tyranniques effets d'une ardeur sans seconde ,  
Allez de mes transports instruire tout le mon-  
de ,

Faites voir aux amans qu'il en est peu d'heu-  
reux ,

Et que l'amour enfin est un mal rigoureux ,  
Je n'ai plus de plaisir , & mon inquietude  
Me fait incessamment chercher la solitude.  
Dans ce bois nuit & jour , pressé de mes lan-  
gueurs ,

Je soupire sans cesse , & je verse des pleurs :  
Mais j'ai beau soupirer & répandre des lar-  
mes ,

Mes pleurs & mes soupirs sont d'inutiles ar-  
mes ;

L'insensible qu'elle est se rit de mon tourment ;  
Et

Et me dit chaque jour que j'aime vainement.  
Amour, cruel amour, qui cause mon mar-  
tyre,

Retourne devers elle, & lui dis que j'expire:  
Mais vole proprement, & devant ton retour  
Touche-la de pitié, si tu ne peux d'amour.  
Fais-lui de tous mes maux une triste peinture;  
Dis-lui qu'on ne voit point dans toute la Na-  
ture

D'amant ni plus soumis, ni plus constant que  
moi;

Que malgré ses froideurs, je vivrai sous sa loi.  
C'est assez, dit l'amour, je ferai ton message:  
Pour n'être qu'un enfant, je n'en suis pas  
moins sage;

Au Palais de Philis, je m'en vais de ce pas,  
D'où je t'apporterai la vie ou le trépas.

Arbitre de mon sort, fatale destinée,  
Fais que dans ce moment, ou dans cette  
journée

La cruelle Philis se puisse repentir  
Des maux & des chagrins qu'elle me fait  
sentir;

Que son cœur soit touché de ma peine infinie,  
Et que de ses beaux yeux la rigueur soit ban-  
nie,

Voilà, mon cher Lifis, les souhaits d'un  
amant

Qui malgré ses malheurs se veut mourir en  
aimant.

Oùï, cruelle Philis, je serai misérable,  
Si vous continuez de m'être inexorable :  
Je vivrai, mais hélas ! ce sera pour souffrir  
Mille & mille chagrins qui me feront perir :  
J'y consens de bon cœur ; mais ingrate Ber-  
gere

Ne me maltraitez pas, pour paroître legere ;  
Je sçai que Licidas brûle d'amour pour vous.  
En finissant ces mots, Amour tout en cour-  
roux

Approcha de Tirsis, & lui tint ce langage.  
Quand tu blâmes Philis, tu lui fais un outrage ;  
Jusques-ici son cœur incapable d'aimer,  
Ne reconnoît que toi qui le puisse enflâmer ;  
Elle m'a protesté que ta peine la touche,  
Ses yeux me l'ont appris, je le sçai de sa bou-  
che :

Voici ce que m'a dit cet objet si charmant,  
Fidèle messager d'un trop fidèle amant,  
Tu diras à Tirsis qu'il me feroit injure,  
Si pour moi son amour n'étoit pas toute pure :  
Je le dis, si mon cœur se pouvoit engager,  
Il est le seul, Amour, qui pourroit te venger  
Du mépris que je fais de ton cruel empire :  
C'est tout ce que je puis, de grace, va lui dire.  
Me faisant signe alors de ne plus m'arrêter,  
Elle se retira sans vouloir m'écouter,  
Et moi dès aussi-tôt desireux de t'apprendre  
Tout ce qu'en ta faveur elle m'a fait entendre,  
Je

Je me suis résolu de partir promptement ,  
 Pour conseiller ton cœur de l'aimer constamment.

Le plaisir qu'elle prend à ton amour sincère ,  
 M'empêche de douter que son amour sévère  
 Ne change quelque jour , pour te récompenser

Des maux que son bel œil t'a fait sans y penser ;

Car j'ose t'assurer qu'il lui fut impossible ,  
 Au beau nom de Tirsis, de paroître insensible :  
 C'est tout ce que j'ai pû découvrir dans ses yeux.

Ce Berger à ces mots devenu tout joyeux ;  
 Divinité , dit-il , dont la toute-puissance  
 Pourroit dans ce moment , sans nulle résistance,

Adoucir de Philis ce reste de rigueur  
 Qui fait voir sur mon teint une morne langueur ;

Mais que dis-je , Philis , hélas ! je vous offense,  
 Il faut souffrir pour vous , & garder le silence,  
 Endurer sans se plaindre , aimer comme il vous plaît ,

Vous conserver mon cœur tout blessé comme il est :

Je ne dois plus chercher au mal qui me possède ,

Ni secours , ni repos , ni pitié , ni remède.

Vous voir & vous servir, c'est tout ce que je  
veux :

Mais, aimable Philis, en vous offrant mes  
vœux,

J'ose vous protester d'un langage fidèle  
Que je brûle pour vous d'une flâme éternelle,  
Afin de faire voir qu'il n'est rien de si doux,  
Que de vous adorer, & de mourir pour vous.

+++++

## IX. E L E G I E.

### RESOLUTION DE LA BERGERE Amarante.

A Ssise au pied d'un chêne en gardant ses  
brebis,

Amarante rêvoit à son Berger Tirsis ;  
Et se ressouvenant de cet amour fidelle  
Que depuis si long-tems il témoignoit pour  
elle,

Estimoit son ardeur & sa discretion,  
Et se sentoît toucher de quelque émotion :  
Mais soudain la pudeur qui la rendoit sévere,  
Contre cette tendresse allumoit sa colere,  
Et malgré les efforts d'une juste amitié  
Elle se repentoit d'en avoir eu pitié.  
De diverses raisons son ame balancée

Ne



Ne pouvoit s'arrêter sur aucune pensée ,  
 Et l'honneur ennemi des amoureux plaisirs ,  
 Oppose incessamment les craintes aux desirs ;  
 Les soins de son Berger , l'esprit la bonne gra-

ce ,  
 Ses respects assidus font qu'elle s'embarasse ,  
 De si chers ennemis seduisent sa raison ,  
 Qu'elle même consent à cette trahison.

Enfin le beau Tirsis triomphe de son ame ,  
 La honte & le devoir cederent à sa flamme.

Oùi , dit-elle , Tirsis , tu regnes dans mon  
 cœur ,

Dont tu peux disposer en aimable Vainqueur ;  
 Il ne me manque rien que ta chere presence  
 Pour te donner le prix de ta perseverance :

Que tu serois heureux si pour te soulager ,  
 Tu venois maintenant à l'heure du Berger !

+++++

## S T A N C E S.

**M**On cœur sent de vos yeux le dange-  
 reux effet ,

Je brûle , je languis, je soupire sans cesse ,  
 Quoique ces beaux Tyrans inspirent la ten-  
 dresse ,

Ils ne guerissent pas tous les maux qu'ils  
 m'ont fait.

Dans les desirs pressans que mon ardeur me  
cause ,

Je me plains du destin , sans me plaindre de  
vous ,

Sans vous rien reprocher , j'accuse son cour-  
roux ,

Qui depuis si long-tems à tous mes vœux s'op-  
pose.

Ce grand nombre de gens qui vous suis en  
tous lieux ,

Redouble incessamment mon amoureux mar-  
tyre ,

Mon amitié s'en plaint , & mon cœur en sou-  
pire ,

Ah ! qu'il est incommode & qu'il est ennuyeux !

Je sçai qu'il faut garder certaines politiques ,

Qu'il est certaines loix que l'on doit reverer :

Mais quand on aime , hélas ! peut-on les en-  
durer ?

Non , ces loix sont des loix un peu trop tyran-  
niques.

Il faut s'en affranchir pour m'écouter un peu ,

Je ne veux que le tems de dire , je vous aime ,

Donnez-le , mon Iris , à mon amour extrê-  
me ,

C'est l'unique moyen de soulager mon feu.

Dérobez-

Dérobez-vous à tous pour vous donner à moi,  
 Pour me dire toujours , mon Tirsis , je vous  
 aime :

Voilà ce que l'on fait quand l'amour est ex-  
 trême ,

Et comment vous pouvez me prouver votre  
 foi.

++++++:+++++

## M A D R I G. A L.

**Q**Uoi ! vous me demandez qui sera mon  
 Tirsis ?

Pouvez-vous en douter ? vous seul le devez  
 être :

Oùi , si j'ai de l'amour, vous seul l'avez fait  
 naître ,

Et vous seul avez droit d'être Vainqueur d'Iris :  
 Ces souris obligeans , ces regards pleins de  
 flâme ,

Ces soupirs languissans qui passent jusqu'au  
 cœur

Ont chassé toute ma rigueur ;

Et par un feu secret , ont embrasé mon amè ,  
 Unissons nos ardens desirs ,

Aimez-moi , puisque je vous aime ,

Aimez-moi d'un amour extrême ,

Et réservez pour moi vos soins & vos soupirs ?

E v j Je

Je me moeurs , je languis , enfin je l'ose dire ,  
 Je cede après tous ces combats ,  
 Cet aveu vous devroit suffire ,  
 Tirsis , ne vous en plaignez pas.

+++++  
 +++++

### M A D R I G A L.

E Ntre deux beaux objets votre cœur se  
 partage ,  
 Tous deux à ce qu'on dit , vous peuvent en-  
 flâmer ,  
 Ecoutez mon conseil , cessez d'être volage ,  
 Tirsis , c'est trop de deux quand on veut bien  
 aimer.

+++++  
 +++++

### M A D R I G A L.

C Ertain je ne fçai quoi plein d'éclat & de  
 grace ,  
 Brillant dans vos beaux yeux divine Gode-  
 froy ,  
 Des plus rares beautés tous les charmes efface ,  
 Et fait à mille amans reverer votre loi ,  
 Cependant à leurs cœurs vos traits sont redou-  
 tables ,

Plus.

Plus ils paroissent doux, moins on les trouve  
tels,

Et par un sort cruel plus ils sont adorables,  
Et plus ils sont mortels.

+++++

# M A D R I G A L.

Q Uand vous prîtes mon cœur, Amour  
me fut témoin

Que vous promîtes avec soin  
De n'abuser jamais d'une telle victoire,  
Mais vous en perdez la memoire,

Et vous êtes, Tirsis, infidelle & leger.

Pour imiter votre inconstance,  
Je devrois de mon cœur à jamais vous barrer  
nir :

Mais ne craignez point ma vengeance,  
Je me punirois trop en pensant vous punir.

+++++

# S O N N E T.

Q Ue de puissans attraits vous rendent ado-  
rable !

Qu'on voit paroître en vous de nobles quali-  
tez !

La

La grandeur de votre ame , & vos rares beautez

Vous font trouver de tous également aimable.

Oùi , vous êtes des Dieux un chef - d'œuvre admirable ,

Où l'on voit éclater leurs liberalitez ,

Tous vos charmans appas montrent ces veritez ,

Et vous avez le corps & l'esprit agréable.

L'amour vous rend hommage à vos pieds abatu ,

Vous offant des captifs tous brillans de vertu ,

Qui viennent immoler leurs cœurs à votre gloire.

Divine Godefroy , vous les meritez tous ;

Qui vous voit un moment , est obligé de croire

Que le souverain bien est d'être aimé de vous.

+++++

## S O N N E T.

PAR MR DES YVETEAUX.

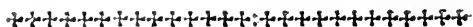
A Voir peu de parens, moins de train que  
de rente,

Rechercher en tout tems l'honnête volupté,  
Contenter ses desirs, conserver sa santé,  
Et l'ame de procès & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,  
Voir les siens élevez en quelque dignité,  
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté,  
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins, des tableaux, la musique, des  
vers,  
Une table libre & de peu de couverts,  
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa  
Dame :

Estre estimé du Prince, & le voir rarement,  
Beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'en-  
fans sans femme,  
Font attendre à Paris la mort tout doucement.



PORTRAIT  
DE SON ALTESSE ROYALE  
MADEMOISELLE.

---

*O D E.*

Fille du souverain des Dieux,  
Qui des Arts les plus glorieux  
Merites l'éternel hommage;  
Minerve viens à mon secours,  
Je veux peindre dans cet Ouvrage  
Le plus rare objet de nos jours.

Penfant à ce divin objet,  
Cent fois un si hardi projet  
A sçû me flatter & me plaire;  
Et foible pour ce grand Tableau,  
Cent fois de ma main temeraire  
J'ai laissé tomber le pinceau.

Que mon sort fera glorieux,  
Si par mes vers ambitieux  
Je fais autant pour ma Princesse,  
Qu'ont fait mes ayeux autrefois,

Par



Par leur épée & leur adresse ,  
Pour le service de nos Rois ?

D'un air imperieux & doux ,  
Qui mettroit Junon en courroux ,  
Sa belle taille est animée ,  
Et l'on voit bien à ses beaux yeux ,  
Que le sang dont elle est formée ,  
Est le plus beau sang de nos Dieux.

Sabouche a mille attraits puissans ,  
Elle surprend l'ame & les sens ,  
Rien n'est si doux que son langage ,  
Le cœur qui ressent son pouvoir ,  
Ne sçait ce qui plaît davantage ,  
Ou de l'entendre , ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs ,  
Cherchons les plus vives couleurs  
Pour peindre une bouche si belle ,  
Et prenons ce riche incarnat ,  
Que prend une Rose nouvelle  
Qui veut se donner de l'éclat.

Ma peinture, sans la flatter ,  
Pouvoit mille traits emprunter  
De la Princesse de Cithere ,  
Mais son esprit est au-dessus ,  
Et l'on sçait que cette ame fiere  
Ne veut rien avoir de Venus.

Toi,

Toi, qui dans un si beau dessein  
Conduis mon esprit & ma main ,  
Rend ma noble entreprise heureuse :  
Il faut , ô divine Pallas ,  
Peindre son ame généreuse ,  
Déesse ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien , selon mes vœux ,  
Faire voir les soins merveilleux  
D'une ame en vertu si féconde ,  
Et donner assez de rayons  
Au plus brillant esprit du monde ,  
Avec de si foibles crayons ?

Venez , divines qualitez ,  
Sagesse , lumieres , bontez ,  
Dont le doux éclat l'environne ,  
Et pour un si rare tableau ,  
Que chacune de vous me donne  
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur  
Le beau portrait de son grand cœur ,  
Dont la gloire est seule maîtresse ,  
On dira qu'en son plus beau jour  
Il y manque quelque tendresse ,  
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Heroïne a d'attraits !  
Qu'elle a de grace & de traits ,

Où l'art ne peut jamais atteindre !  
 Qu'elle sçait bien-tôt nous charmer !  
 Qu'elle est propre à se faire craindre !  
 Et sçavante à se faire aimer !

On sçait qu'en son juste courroux ,  
 Contre ces redoutables coups ,  
 Toute la résistance est vaine ,  
 Mais malgré son ressentiment  
 Elle punit avecque peine ,  
 Et pardonne facilement.

L'honneur regle ses actions ,  
 Sur les plus fortes passions ,  
 Son bel esprit sçait prendre empire ,  
 Il cache ce qu'il veut cacher ,  
 Mais la gloire qu'elle en retire  
 Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la devotion  
 Sent quelque disposition ,  
 Et voudroit l'avoir toute entière ;  
 Il y fait tout ce qu'il y peut ,  
 Mais c'est une fort grande affaire ,  
 Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement  
 Toucher en mon étonnement  
 La force de son grand courage ,

Que

Que le danger soit sous ses pas,  
Quelle entende gronder l'orage,  
Son beau teint n'en changera pas.

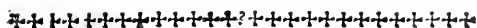
Avec cet esprit sans égal,  
Cet abord aux cœurs si fatal,  
Cette fierté pleine de charmes,  
Ce cœur incapable d'effroi,  
Mettons-lui ton casque & tes armes,  
Pallas, on la prendra pour toi.

+++++

## P O R T R A I T D E M R L E P R I N C E.

J'Ai le cœur comme la naissance,  
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;  
J'ai de la foi, de la constance,  
Je suis prompt, je suis fier, genereux & vaillant.  
Rien n'est comparable à ma gloire,  
Les plus grands Héros dans l'Histoire  
Ne me l'oseroient disputer :  
Si je n'ai pas une Couronne,  
C'est la fortune qui la donne,  
Il suffit de la mériter.

POR-



# PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE CHASTILLON. ---

O D E.

Cherchons , pour peindre Ama-  
 rillis ,  
 Des fleurs nouvellement écloses ,  
 Cuëillons des Oeillots & des Roses ,  
 Mêlons-y quantité de Lys ,  
 Et rassemblons enfin toutes ces belles choses.

Corail , Rubis , Perles & Fleurs ,  
 Astres brillans , lumière pure ,  
 Riches trefors de la nature ,  
 Faites-moi part de vos couleurs  
 Pour cette merveilleuse & divine peinture.

Mais quel ambitieux desir  
 Dans un si beau dessein m'engage ?  
 Ah ! que dans un si grand ouvrage  
 J'aurois de gloire & de plaisir ,  
 Si ma force pouvoit égaler mon courage.

Ce

Ce Peintre qui dans un Tableau  
Assembla tout ce qui peut plaire,  
Auroit passé pour temeraire,  
S'il eût employé son pinceau  
Au merveilleux portrait que j'entreprends de  
faire.

Sa Venus avoit moins d'attraits,  
Moins d'agrémens, & moins de grace,  
Et quelque recit que l'on fasse  
De ces beaux & fameux portraits,  
L'illustre Amarillis en charmes l'a surpassé.

Mais si ce Dieu que tous les jours  
Elle fait vaincre dans le monde,  
Dans ce beau dessein me seconde,  
Nous pourrons, avec son secours,  
Peindre cette merveille en merveilles secon-  
des.

Qu'il tire délicatement  
Avecque sa flèche legere,  
Le tour des beaux yeux de sa mere,  
Et ce rare & noble agrément  
Que nul autre pinceau ne sçauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer  
Et retenir en son empire  
Tout ce qui fait qu'on y soupire,

Ce

Ce qui tuë & qui fait aimer ,  
 Et ce , je ne ſçai quoi , qu'on ne ſçauroit bien  
 dire.

Il faut des rubis pleins de feux  
 former ſes deux lèvres vermeilles ,  
 Et pour achever ces merveilles ,  
 Mettre des perles entre-deux ,  
 Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir ,  
 Faisons ſa bouche à demi cloſe ,  
 Semblable au bouton d'une roſe  
 Qui ne commence qu'à s'ouvrir ,  
 Quand la Mere du jour de ſes pleurs les arroſe.

Il faut faire ſon teint de Lys ,  
 Beau comme celui de l'Aurore ,  
 Ou pareil à celui de Flore ,  
 Quand nos champs en ſont embellis ,  
 Et même , ſ'il ſe peut , plus éclatant encore.

Que ſur l'albaſtre de ſon ſein ,  
 Tombe negligemment en onde  
 Sa chevelure vagabonde ,  
 Qui ſans étude & ſans deſſein  
 Dans ſes chaînes d'ébeine engage tout le  
 monde.

Et vous , Graces , à votre tour

Venez

Venez parer sa belle tête ,  
 Comme on voit en un jour de Fête ,  
 Celle de la Mere d'Amour ,  
 Lorsqu'elle se propose une grande conquête.

Mais c'est en vain qu'à mon secours ,  
 Pour rendre ses traits plus fidelles ,  
 Avec ces trois Sœurs immortelles  
 J'appelle ici tous les Amours ,  
 Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.

+++++ : +++++

*A U X N Y M P H E S  
 de Villiers-Coterets.*

**N**ymphes de ces forêts , Divinitez cham-  
 pêtres ,  
 Qui loin des jeux & des amours  
 Languissez dans le tronc des chênes ou des  
 hêtres ,  
 Où les destins ont attaché vos jours ,  
 Que ne devez-vous point aux doux charmes  
 d'Elize ,  
 Depuis que d'un regard elle vous favorise ?  
 Les Dieux dans vos deserts ont choisi leur se-  
 jour ,  
 Et l'horreur étant bannie ,  
 Il n'est pas un petit Amour  
 Qui ne vous tienne compagnie.

Que



Que feroient-ils , hélas ! éloignez de leur  
mere ?

Elize l'est , & si vous en doutez ,  
Regardez-bien ces yeux , ce teint , cet art de  
plaire ,

Dont tous les cœurs sont enchantez :  
Trouverez-vous ailleurs une bouche plus  
belle ?

Un air plus doux , plus digne enfin d'une im-  
mortelle ?

Ah ! si le Ciel consent que vous voyez un jour  
Le beau Prince qu'elle a fait naître ,  
Vous verrez bien , qu'Elize est la mere d'a-  
mour ,

Puis qu'elle l'est du Prince votre Maî-  
tre.

+++++

## VERS IRREGULIERS.

*Pour un Pot , dans lequel étoit un petit Pê-  
cher chargé de Pêches , & entouré de  
Roses & d'Oeillets , envoyé par Mada-  
me de Plabiffon à Sapho , le jour de sa  
Fête.*

### LE POT.

**V**Oyez de mon destin la bizarre aventure,  
Je porte des fleurs & des fruits ,  
Mais par un jeu de la nature ;

De les garder long-tems ensemble , je ne puis,  
 Ces fleurs ne verront pas la fin de la journée,  
     Si du Soleil elles sentent l'ardeur,  
 Et ces fruits pour meurir attendent sa chaleur :  
 Ainsi se rit de nous souvent la destinée.  
 Sapho , puisqu'on ne peut ensemble les sau-  
     ver ,  
 Choisissez-donc qui d'eux vous voulez conser-  
     ver.

### LES FRUITS.

Ayez pitié de notre enfance ,  
 Pour nous bien élever l'on nous met près de  
     vous ,  
     Vous trouverez la récompense  
     Du soin que vous prendrez de nous.  
 De jour en jour nous deviendrons aimables ,  
 Et nos derniers momens vous seront agrea-  
     bles.

### LES FLEURS.

Ces fruits un jours pourront devenir bons ,  
 Peut-être à votre goût seront-ils agreables ,  
 Mais peut-être qu'aussi ces petits avortons  
 Ne feront que languir , & seront miserables :  
     Mais , sans peut-être , il est certain  
     Qu'aujourd'hui nous pouvons vous  
     plaire ,

Quand

Quand le présent peut satisfaire,  
Pourquoi penser au lendemain ?

+++++X+

### REPONSE DE SAPHO.

**H**Elas ! que faut-il que je fasse ?  
Ce choix importun m'embarasse :  
J'aime les fleurs , j'aime les fruits ,  
Et je ne sçai plus où j'en suis.  
Mais enfin dans cette aventure  
Il faut imiter la nature :  
Les roses naissent pour mourir ,  
Et les fruits croissent pour meurir.  
Consolez-vous , Oeillets & Roses ,  
C'est le destin des belles choses ;  
Et vous , fruits si délicieux ,  
Qui charmez le goût & les yeux ,  
Je veux pour l'amour de Celie ,  
Qu'à votre sort on porte envie.  
Les plus clairs rayons du Soleil  
Vous donneront un teint vermeil ,  
Et de la plus pure rosée  
Votre jeune feüille arrosée ,  
Malgré les ardeurs de l'Eté ,  
Conservera votre beauté.  
Toûjours fraîche , toûjours fleurie ,  
Comme les fleurs d'une prairie ,

F ij

Tous

Tous les Zephirs des environs  
Vous défendront des Moucheron :  
Les Fourmis les plus menageres  
Qui vont par leurs courfes legeres  
Picotant par tous les Vergers ,  
Même les pompeux Orangers ,  
Respecteront jusqu'à l'ombrage  
De votre agreable feüillage.  
Enfin que vous dirai-je encor ?  
Vous aurez une robe d'or ,  
Qui sera toujourns parfumée ,  
Et la flateuse renommée ,  
Qui vole par tout l'Univers ,  
Se chargeant des aimables vers  
Où Celie a peint votre histoire ,  
Rien n'égalera votre gloire.



+++++

# PLACET

## DU MARQUIS D'ANGEAU

### A LA REINE,

*Pour lui demander la permission d'entrer  
dans la Chambre des Filles.*

D'Angeau vous demande une gra-  
ce,

Grace qui ne vous coûte rien,  
Mais il n'est point d'efforts que sa Muse ne  
fasse

Pour obtenir un si grand bien.  
En me donnant cet avantage  
Vous contenterez tous mes vœux,  
Je n'en ferai pas plus heureux,  
Mais j'en passerai pour plus sage.  
En me donnant permission

Vous pouvez établir ma reputation,  
Sans que cela nuise à personne.  
Que craindrait Votre Majesté ?  
Tous les exemples qu'elle donne  
N'inspirent que l'honnêteté.

+++++

*Reponse au precedent Placet.*

**V**ous demandez si bien qu'on ne peut re-  
fuser,  
On consent à votre demande ;  
Mais cependant on vous commande  
D'être content du droit , & de n'en point user :  
Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?  
S'il faut ne vous rien déguiser ,  
La raison en est juste & grande ,  
Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.  
PELISSON.

+++++

LE PIGEON  
DE MADAME LA MARQUISE  
D'ESCHE,  
AUX PIGEONS D'ACHANTE  
SES VOISINS.

**T**El va prendre femme au village,  
Afin de l'avoir douce & sage,  
Qui n'en est pas pour cela mieux traité :  
C'est

C'est ainsi que je pris une jeune Pigeonne

Qui n'étoit pas d'une rare beauté,

Mais elle me parut sincère, tendre & bonne,

Et je me reposois sur sa simplicité;

Elle avoit toute ma tendresse,

Je la voyois sans cesse,

Et nos plaisirs

Surpassoient nos desirs.

Pouvois-je donc me plaindre

En cet état heureux ?

Je n'avois rien à craindre,

J'étois seul, j'étois amoureux

De nos ennemis domestiques ;

Les plus fines pratiques

Ne pouvoient à nos jours donner le coup fatal,

Nous nous mocquions de leur malice,

Mais je ne sçai comment un dangereux Rival

Vint changer mon bonheur en un cruel supplice.

O vous ! mes chers voisins, ignorez-vous le mal

Que peut causer la jalousie ?

Vous ignorez tous les maux de la vie,

Il n'en est point de si pressans,

Et je le connois bien aux ennuis que je sens,

Vous donc, à qui je dis ma cruelle aventure,

Fuyez, fuyez une peine si dure,

Ne souffrez pas qu'en vos amours

Un tiers vienne troubler le repos de vos jours.  
Prenez plutôt l'effort , sauvez vous dans les  
nuës ,

Cherchez dedans les airs des routes incon-  
nuës ,

Et s'il se peut , dérobez-vous

Au malheur d'être jaloux :

Ce conseil que je vous donne

Je l'aurois déjà pris pour moi ,

Quoique pigeon de bonne foi ,

J'aurois abandonné mon ingrate Pigeonne :

Mais , hélas ! je ne puis :

Pour comble à mes ennuis ,

Il faut vivre avec elle ,

Car je n'ai plus qu'une aîle.

++++++ : ++++++

## REPONSE D'ACHANTE,

Pour ses Pigeons , faite sur le  
Champ.

**Q**Uand nous reçûmes votre Lettre,  
Achanté n'étoit pas ici,  
Et nous étions en grand souci,  
De ce que nous vous pourrions mettre  
Dans la réponse que voici.



*Il nous dicte sans autre chose ,  
 Ces dix ou douze Vers en Prose ;  
 Que vous parlez fort tendrement ,  
 Qu'il vous croit un Pigeon charmant ,  
 Bon Mari dangereux Amant ,  
 Qu'encor que vous soyez à plaindre ,  
 Vous n'en êtes pas moins à craindre ,  
 Que bien souvent de la pitié ,  
 On passe à la bonne amitié ,  
 Que pour éviter vos miseres ,  
 Il faut ne vous écouter gueres ,  
 Et qu'un grand commerce avec vous ,  
 Feroit aisément parmi nous ,  
 Des Jalouses & des Jaloux.*

+++++

LE TRIOMPHE  
 D'AMARILLIS,  
 POUR  
 MADAME LA DUCHESSE  
 DE CHASTILLON.

---

O D E.

Que pour la pompe solemnelle  
 Que vont preparer les neuf Sœurs ,

F V

On

On fasse un riche amas de fleurs,  
Afin d'en couronner le chef de la plus belle :  
Venez, Lauriers , Mirthes & Lys ,  
Ombrager aujourd'hui le front d'Amarillis ;  
Croissez , Jassemins , Oeillets , Anemones &  
Roses ;  
Sa grande fête approche , & ses charmes di-  
vers  
Qui viennent achever de vaincre toutes cho-  
ses ,  
Vont enfin triompher de tout cet Univers.

Qu'à ce grand & rare spectacle  
Le bel Astre qui va toujours ,  
Arrête son rapide cours ,  
Comme il fit autrefois pour un moindre mi-  
racle ,  
Que les flatteurs Chantres des bois  
Retiennent par respect leurs languissantes  
voix ;  
Que par tout les ruisseaux suspendent leur  
murmure ,  
Amarillis n'a rien qui ne doive étonner ,  
Vous sçavez bien quel est l'honneur de la Na-  
ture ,  
Ne m'interrompez pas , je la vais couronner.

Je vois déjà qu'elle s'avance ,  
Et son léger habillement ,

Bien

Bien moins superbe que charmant ,  
 Découvre mille attraits dedans sa négligence ,  
 De ses divins cheveux épars ,  
 Les boucles sur son sein volent de toutes parts ,  
 De soupirs amoureux doucement emportées ,  
 Sa parure n'a rien qui paroisse affecté ,  
 Elle méprise l'art des graces empruntées ,  
 Et tire son éclat de sa seule beauté.

Sa belle tête n'est ornée  
 Que d'une guirlande de fleurs ,  
 Sa jupe est des mêmes couleurs  
 Que le Ciel prend au tems d'une belle jour-  
 née ;

Une agraffe de diamant  
 Au côté la rehausse assez negligemment :  
 On lui voit sous un bras une écharpe brillante ,  
 D'un drap d'or est couvert son corsage divin ,  
 Et qui voit aujourd'hui cette beauré char-  
 mante ,  
 Voit le dernier effort d'une immortelle main.

Ses yeux sources des belles choses ,  
 Ont plus de feu que le Soleil ,  
 Et proche de son teint vermeil  
 On voit jaunir les Lys, on voit pâlir les Roses ,  
 Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a d'appas !  
 Dans cet état pompeux , qui n'admireroit  
 pas

Les rayons éclatans de cet objet celeste ?  
En pourrez-vous , mes yeux , tout l'éclat sup-  
porter ?  
Acheverez-vous bien d'observer tout le reste ?  
Et jusques dans son char le verrez-vous mon-  
ter ?

Mais courage , suivons la Belle  
Dedans un char si glorieux ,  
Qu'il semble descendre des Cieux ,  
Tant il nous paroît beau , brillant & digne  
d'elle.

Là , sur des pierres de grand prix  
Des plus illustres cœurs que ses yeux ont sur-  
pris ,  
Avec des traits profonds la défaite est gravée ,  
Et sur un or bruni paroît tout à l'entour ,  
Entre mille Rubis en bosse relevée ,  
L'impuissance de Mars contre le Dieu d'A-  
mour.

Au milieu du char est assise  
Cette ravissante beauté ,  
D'où l'on diroit que la fierté  
Avec un doux dédain cet appareil méprise :  
Des Graces , avec les Vetus  
Tenant deffous ses pieds les vices abbatus ,  
Faroissoient autour d'elle en un ordre admi-  
rable ,

L'une

L'une lui tend des fleurs, l'autre lui sert d'ag-  
pui,  
Et comme cette belle en est inséparable,  
On les voit triompher avec elle aujourd'hui.

Dix jeunes enfans de Cithère,  
D'un air aussi doux que galand,  
Traînent ce chariot brillant,  
Et pour Amarillis, ils ont quitté leur mere;  
Les ris, les agrémens, les jeux,  
D'un visage & d'un air aussi gai qu'amou-  
reux,  
Suivent cette beauté qui n'a point de pareille,  
Et devant eux les doux Zéphirs,  
Par tout où doit passer cette jeune merveille,  
Vont parfumant les airs de leurs plus doux  
soupirs.

Après cette troupe galante  
On voit marcher de tous côtez  
Et les Heros & les beautez  
Dont vient de triompher la belle Conqueran-  
te :

Et de mille climats divers  
Ces illustres captifs sont venus dans ses fers,  
Et disputent entr'eux l'honneur d'en être es-  
claves,  
On les voit à ses pieds, ces glorieux Vain-  
queurs,

ils

Ils lui sont tous soumis, & même les plus  
braves

Aiment mieux la servir, que triompher ail-  
leurs.

Les peuples paroissent ensuite  
De chapeaux de fleurs tous couverts,  
Et de leurs cris fendant les airs,  
Font aller jusqu'au Ciel le bruit de son me-  
rite :

Chacun poussé du beau desir  
De pouvoir contempler cette Belle à plaisir,  
Se presse sans respect ni de sexe ni d'âge,  
Au bonheur de la voir leurs biens sont éta-  
blis;  
Et touchez des attraits d'un si charmant vi-  
sage,  
Font par tout retentir le nom d'Amarillis.

Tout le monde épris de la gloire  
D'accompagner cette beauté,  
Marche avec autant de fierté,  
'il marcheroit au jour de sa propre victoi-  
re :

Chacun par ses beaux vêtemens,  
Sa propreté, son air & ses ajustemens,  
Accroît de quelque éclat cette pompe agréa-  
ble.

Que peut-on souhaiter afin de s'orner mieux,  
Puisqu'on

Puisqu'on y voit paroître en un ordre admirable

Tout ce qu'ont de parfait & la Terre & les Cieux ?

Il faut que le passé lui cede ,

Comme fait le siècle présent ;

Tout ce qu'il avoit de plaisant

N'avoit pas les attraits que cet Ange possède :

Sortez du plus creux du tombeau ,

Vous , Reine , à qui l'Egypte a servi de berceau ,

Et venez confesser qu'Amarillis vous passe :

Si pour n'accroître pas la pompe de César ,

Vous cherchâtes la mort avec tant d'audace ,

Votre ombre toutefois peut bien suivre son char.

C'est une chose sans pareille ,

Et loin de lui rien comparer ,

Le monde la doit adorer ,

Puisqu'elle est de nos jours la plus belle merveille.

Il faut que comme aux immortels

On lui dresse par tout de superbes autels ,

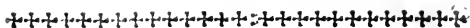
Qu'elle aille de son char au Temple de Mémoire ,

Et que l'illustre rang qu'elle doit y tenir ,

Soit si haut élevé , si digne de sa gloire ,

Qu'elle triomphe encor des siècles avenir.

LES



# LES NYMPHES

DE LUXEMBOURG

## AUX NYMPHES

DE S. FARGEAU.

**D**Ans le déplorable état où nous sommes réduites depuis l'absence de notre Princesse , trouvez bon que nous vous fassions les confidentes de nos déplaisirs , & que nous vous demandions quelque soulagement à nos maux , puisque c'est vous qui possédez tout notre bien , toute notre joye , & toutes nos richesses.

Que notre sort est peu semblable ;  
 Vous chantez & nous soupirons :  
 Vous possédez & nous pleurons  
 Une Princesse incomparable.

La fortune en cela nous traite indignement ,  
 Et nous avons sujet de l'appeller injuste ,  
 De ravir à Paris son plus riche ornement ,  
 Comme de la vertu l'autel le plus auguste.

Vous l'entretenez tous les jours ;  
 Vous entendez tous ses discours

Dans



Dans cet éclat qui l'environne ;  
Et quand vous la voyez , ou l'entendez parler ,

Vous ne pouvez dissimuler  
Qu'elle est digne d'une Couronne.

C'est vous faire connoître ce que nous  
avons perdu ; mais écoutez encore les suites  
de notre malheur.

Tout est ici dans la tristesse ;  
Luxembourg a perdu sa plus grande beauté ;  
Les graces & la majesté  
Ont voulu suivre la Princesse :  
Et les petits Amours qui regnoient en ces  
lieux ,

Ont suivi l'éclat de ses yeux.  
Les ruisseaux malgré le silence  
Grondent d'un si triste départ ,  
Et tous les arbres prennent part  
Au deuil que cause son absence.

Ce n'est pas tant l'hiver que nos justes douleurs ;

Qui les ont dépouillés de leurs vertes couleurs :

Les chalumeaux & les muzettes  
Pendent aux arbres de nos bois ,  
On n'entend plus les douces voix ,  
Les beaux airs ni les chansonnettes ;

Et

Et les plus aimables Zéphirs  
Se font tous changez en soupirs.  
Pour augmenter l'inquiétude  
Qui nous devore nuit & jour ,  
On a fait une solitude  
De notre agréable séjour :  
Tout le monde nous abandonne ,  
Et nous ne voyons plus personne  
Qui nous viennent faire la Cour.  
Un ordre exprès défend l'entrée  
De cette charmante contrée ;  
Nymphes, qu'elle severité !  
Paris s'en plaint , il en murmure ,  
Et trouve cette loi bien dure ,  
Qui nous ôte la liberté :  
Il dit que les maisons des Princes  
Sont comme de vastes Provinces  
Ouvrées en toute saison ;  
Et fermer ces sortes d'aziles  
Qui font tout l'ornement des Villes ,  
C'est d'un Palais superbe en faire une prison.  
Tristes , seules & désolées,  
Nous courons toutes les allées ,  
Et nous conjurons les échos  
Dans l'excès du mal qui nous presse ,  
d'aller dire à notre Princesse ,  
Que son éloignement trouble notre repos.

Un jour que nous étions plus tristes  
qu'à

qu'à l'ordinaire , & que le souvenir de notre Princesse nous touchoit plus sensiblement , nous rencontrâmes dans un endroit assez écarté un de nos Dieux Champêtres , qui étoit tristement appuyé contre un arbre , & tenant un crayon à la main , sembloit tracer quelque chose sur des tablettes. Nous étions assez près de lui sans qu'il nous apperçût ; mais revenant de sa profonde rêverie , il nous adressa la parole , & nous dit :

Nymphes , ne m'interrompez pas,  
Puisque je trouve des appas  
A rêver dans la solitude ,  
Avec le crayon que je tiens  
Je charme mon inquiétude ,  
Et je n'ai point ici de plus chers entretiens.

Qui vous êtes touché du même sujet qui nous afflige , lui repartîmes-nous ; ne vous cachez point à celles qui partagent tous vos déplaîsirs ? N'est-ce point l'absence de notre Princesse qui occupe vos pensées , & qui vous fait chercher les lieux les plus retirez , pour vous donner tout entier à la douleur qui vous possède ? Il est vrai , répondit-il , que vous m'avez surpris lorsque j'y rêvois plus profondément ; & sans déguiser ce que je recens , je puis bien vous dire ,

Que

Que d'une languissante voix  
Je la demande ici tous les jours à ces bois ,  
Et le cœur tout rempli d'ennuis & de tristesse ,  
Je grave en mille lieux le nom de ma Prin-  
cesse ,  
Beaux arbres, dis-je alors, qui nous donnez le  
frais ,  
Elle n'est plus ici , vous n'êtes pas aimables ,  
Vous sçavez bien qu'elle est l'ame de vos at-  
traits ,  
Sans elle vous avez des ombres effroyables :  
Que vous seriez heureux, que de charmans  
appas ,  
Si vous la possediez , orneraient votre tête !  
Mais faut-il s'étonner , ne la possedant pas ,  
Si vous êtes sujets aux coups de la tempête ?

Et lorsque que , selon ma coûtume , je  
m'entreprénois dans ces tristes pensées , con-  
tinua-t'il , j'ai entendu des voix confuses ,  
qui sembloient marquer quelque grande  
fête. Les échos qui ont toujours soin de  
recueillir les dernières paroles de ceux qui  
parlent , & qui les redisent à haute voix ,  
sans crainte de violer le secret & la discre-  
tion , n'ont pas manqué de me rapporter  
ces Bouts-rimez , que j'ai fidèlement rete-  
nus. Et lorsque vous êtes arrivez , j'ache-  
vois de remplir les Vers, dont je n'avois  
entendu que les rimes ; & comme il arri-

ve toujours que les personnes affligées  
 changent toutes choses en tristesse , je les  
 ai tourné au sujet qui cause notre dou-  
 leur , & c'est sur l'absence de celle que  
 nous pleurons , que j'ai voulu tracer ces  
 Vers.

+++++

# BOUTS-RIMEZ DU SONNET

envoyé par le Duc de Savoye.

**D**Ans ce fameux jardin , où tout le mon-  
 de . . . . . sçait  
 Que l'on a vû souvent un objet . . . . adorable,  
 Je n'y remarque rien qui me paroisse . . . .  
 . . . . . aimable,  
 Et loin de ma Princesse il est tout . . . imparfait.  
 Bien que le sort contr'elle ait lancé quel-  
 que . . . . . trait ,  
 Sa vie en est plus belle & plus . . . . inimitable ;  
 Son esprit est toujours à lui - même . . . . .  
 . . . . . semblable ,  
 Et l'histoire en doit faire un illustre . . . . .  
 . . . . . portrait.

Elle fait des François la juste . . . . impatience,  
 Et déjà tout Paris se plaint de son . . . absence,  
 Qui dans tous les esprits cause mille . . . . .  
 . . . . . douleurs.  
 Mais

Mais j'en trouve la cause & si juste & si . . . .  
 belle ,  
 Que tout Dieu que je suis, je languis, je me . . .  
 meurs ,  
 Et l'immortalité me déplairoit sans . . . . elle.

Nous trouvâmes ces Vers si propres au  
 sujet de notre douleur , que nous le priâ-  
 mes de les redire encore une fois , & nous  
 fûmes bien-aîsés de voir que ces Bouts de  
 Vers , que nous avions entendus nous-  
 mêmes , sans sçavoir d'où ils venoient ,  
 étoient si justes au sens qu'il leur avoit  
 donné. Ensuite nous allâmes ensemble du  
 côté du Parterre ; & nous mettant autour  
 du grand Bassin , le murmure que l'eau  
 fait en tombant , nous invita doucement  
 à rêver sur ses bords ; mais notre silence  
 fut bien-tôt interrompu par une voix , qui  
 sembloit sortir du milieu du Bassin , &  
 qui nous fit entendre :

... Nymphes , esperez mieux du sort ,  
 Calmez un peu votre tristesse ,  
 Vous allez voir votre Princesse  
 Revenir bien-tôt dans le port ,  
 Et mettant fin à son absence ,  
 Tenir l'illustre rang qu'on doit à sa naissance.

Lorsqu'un nuage sombre & noir  
 S'élevant vers le Ciel , nous empêche de voir  
 L'Astre

L'Astre qui fournit sa carrière ,  
 Et que jaloux de sa lumière ,  
 Par un attentat sans pareil ,  
 Il veut ofusquer le Soleil.

Cet Astre couronné des rayons de sa gloire  
 Remporte bien-tôt la victoire ,  
 Et par l'effort de sa clarté  
 Dissipe la vapeur & montre sa beauté.

Ainsi votre Princesse écartera la nuë ,  
 Qui la déroboit à nos yeux ,  
 Et par un retour glorieux  
 Elle doit signaler le jour de sa venue ;  
 Ranimer la beauté de ces aimables lieux ,  
 Et confondre l'envie avec les envieux.

Il nous fut mal-aisé de connoître ce  
 qui servit d'organe à cette voix ; si c'étoit  
 le Dieu Marin, ou le Dauphin qu'il tient  
 embrassé : quoiqu'il en soit , ces paroles  
 soulagerent dans ce moment notre douleur  
 par l'esperance qu'elles nous donnoient  
 de revoir bien-tôt notre Princesse ; mais  
 comme nous ne voulons pas encore nous  
 flater de ce bonheur , vous voulez-bien ,  
 Nymphes , que nous vous en demandions  
 des assurances. Que s'il vous fâche d'ap-  
 prendre ces nouvelles par la crainte que  
 vous avez peut-être de perdre le trésor  
 que vous possédez , n'abandonnez pas la  
 Prin-

Princesse, & accompagnez-là jufques dans  
notre féjour, où vous ferez reçûës avec tou-  
te la joye poffible. Nous vous y ferons un  
recit de toutes les peines que nous avons  
fouffertes; car maintenant nous n'aurions  
pas eu même la force de vous apprendre  
une partie de nos maux fans le fecours d'un  
Secrétaire, qui tout rempli de zele & d'ar-  
deur pour le fervice de notre Princesse, a  
bien voulu être l'interprète de nos douleurs.

+++++

## *FUGEMENT DEFINITIF* *sur un Plaidoyer d'Amour.*

**N**Ous Amarillis qu'on revere  
Parmi les peuples de Cithére,  
Juges des droits du jeune Dieu  
Que l'on adore dans ce lieu,  
Sans délai ni fuféance  
Voulons donner brève Sentence  
Deffus quelques points indecis,  
A la requête d'Alexis,  
Contre Climéne qu'il accuse  
De ne le payer que d'excuse.  
Or d'autant que nous fçavons bien  
Qu'elle ne manque pas de bien,  
Qu'elle a du fonds à fuffifance,

Des



Des trésors de grande importance  
 Que nous avons vûs & touchez ,  
 Et même des trésors cachez :  
 Nous ordonnons comme équitable ,  
 Puisque cette Belle est solvable ;  
 Sans chicaner un pauvre amant ,  
 Qu'elle lui donne payement ,  
 Pour l'avenir voulons-nous dire :  
 Car il pourroit bien en déduire  
 Des intérêts , depuis six ans  
 Qu'il la poursuit à ses dépens.  
 Et dans cette poursuite vaine ,  
 Bien qu'il lui coûte assez de peine ,  
 De vœux , de larmes , de soupirs ,  
 Pour le ruiner en vain desirs :  
 Comme il est homme raisonnable ,  
 Civil , accort , doux & traitable ,  
 Sans suivre la rigueur des Loix ,  
 Il lui pourra quitter ses droits :  
 A tout le moins on se propose  
 Qu'il en rabattra quelque chose.  
 Mais à l'avenir il pourra  
 Se payer comme il lui plaira ,  
 Sans que Climene ait la puissance  
 D'appeller de cette Sentence.  
 Si la cruelle encor cherchoit quelques moyens  
 Pour maintenir son herésie ,  
 Alexis en ce cas pourra faire saisie  
 Sur le plus beau de tous ses biens.

+++++

LE DÉPART  
DES NYMPHES  
DE LUXEMBOURG.

A Son Altesse Royale

M A D E M O I S E L L E  
D' O R L E A N S.

M A D E M O I S E L L E

Jene pensois pas que les Nymphes de Luxembourg, à qui j'avois prêté ma plume pour exprimer leurs déplaisirs, eussent eu assez de force pour aller trouver Votre Altesse Royale, & se présenter devant vous avec toute la douleur que leur cau-  
soit votre absence. Mais ayant scû qu'elles en avoient été caressées avec cette bonté genereuse qui vous est si particuliere, je n'ai point douté qu'elles n'eussent forcé leur prison, & qu'elles n'eussent volontiers abandonné Luxembourg & Paris, pour être auprès d'une Princesse qui  
faisoit

faisoit toute leur joye , & dont la présence peut faire le bonheur de toutes les personnes raisonnables. Je voulus pourtant visiter les lieux qu'elles avoient abandonnez , parce que je medoutai bien que je trouveroie des marques de leur départ.

Ainsi je fus revoir encore  
Ce Jardin où la belle Flore  
Étoit ses pompeux trésors ,  
Lorsque les yeux de Votre Altesse  
Par de doux & puissans efforts  
En faisoient croître la richesse.  
Je ne sçavois comment entrer ,  
Ou si je devois esperer  
De fléchir une loi si rude ;

Car ce Palais où regnoit le Printems ,  
Où l'on pouvoit calmer l'inquiétude ,  
Est depuis quelque tems  
Le Palais de la solitude ,  
Et non le Palais d'Oleans.  
Enfin conduit par mon génie ,  
Non sans une peine infinie  
Je fus revoir ces tristes lieux  
Où tout paroissoit ennuyeux ,

D'abord j'entens le vent qui murmure & qui gronde

De voir que rien n'étoit encore verd ,  
Et que le plus beau lieu du monde  
Étoit devenu si desert.

Je m'avançai vers le grand Bassin , où j'avois laissé les Nymphes rêvant tout autour , & je fus surpris d'y voir mille Chiffres & mille Vers gravez sur la pierre. Ces pauvres Nymphes pour soulager leur douleur , avoient pris plaisir avant leur départ , d'entretenir leur rêverie au murmure de l'eau ; & comme Votre Altesse Royale occupoit toutes leurs pensées , vous fûtes aussi , M A D E M O I S E L L E , le sujet de leurs tendres expressions. Il y en avoit une qui avoit tracé , quoique grossièrement , à cause de la dureté de la pierre , la figure d'un Heliotrope ; & au dessus elle avoit imprimé ces Vers en petits caractères.

C'est en vain que le Ciel fait gronder le tonnerre ,

Qu'il s'arme de courroux , & que dépaïs  
broüillards

Dérobent à la terre

Son influence & ses regards :

C'est en vain que mon Astre est caché dans  
la nuë ,

Où sa lumiere est retenuë :

Le Ciel a beau me le cacher ,

Je le suivrai toujours jusques à son coucher.

Je m'imaginai bien qu'une de ces Nymphes

phes s'étoit voulu représenter sous la figure de cette fleur, & que reconnoissant Votre Altesse Royale pour son Astre, & pour son Soleil, elle avoit eu raison de dire qu'elle vous suivroit toujours, lors même que l'absence vous déroberoit à ses yeux. Je roulois cette pensée dans mon esprit, lorsque jettant les yeux tout auprès, j'apperçûs un Chiffre qu'une autre avoit gravé avec assez d'adresse; c'étoient cinq lettres entrelassées l'une dans l'autre, dont elle avoit fait une figure assez agréable à voir. Je fus quelque tems à les séparer, mais enfin je trouvai heureusement un A, une M, une L, un D, un O, & je vis d'abord que c'étoient les lettres qui commencent le nom de Votre Altesse Royale; mais les Vers qui étoient au-dessus du Chiffre, me donnerent bien plus de peine à démêler, parce que la cadence en étoit rompuë, & les mots qui les composoient, confondus ensemble, sans ordre & sans mesure; mais après un peu de réflexion, ces quatre Vers me sauterent aux yeux.

Parmi tous ces objets champêtres,  
 Je dis avec mes autres Sœurs :  
 Que le Ciel unisse les cœurs ,  
 Puisque de leurs beaux noms il ramasse les  
 lettres.

Cette Nymphé avoit bien observé, que non-seulement les lettres qui commencent les Augustes noms de Leurs Majestez, étoient les mêmes que celles qui commencent celui de Votre Altesse Royale, mais encore que la plûpart de leurs beaux noms se rencontroient heureusement dans le vôtre ; aussi pour éclaircir davantage son Chifre, elle avoit mis au bas :

Pourquoi ne puis-je pas lier les cœurs ensemble,

Comme les noms que je rassemble.

Sortant de cette petite fatigue que m'avoit donné le Chifre, je fus bien-aisé de rencontrer le dessein d'une autre Nymphé, qui peut-être ayant le cœur plus rendre que les autres, s'étoit amusée à former une grande Ovale tissüe de quantité de fleurs & de rameaux ; de sorte que l'on voyoit bien qu'elle avoit le Printems dans l'idée, lorsqu'elle s'occupoit à représenter ces fleurs : & je le connus encore mieux par ces Vers qu'elle avoit gravez au milieu de l'Ovale.

Agréable Printems, jeunesse de l'année,  
Qui brilles de mille couleurs,  
Belle saison qui fais naître les fleurs

Dont

Dont nous voyons la terre couronnée;  
 Tu reviens, il est vrai, mais avec tes Zéphirs  
 Tu ne ramenes pas ma joye & mes plaisirs;  
 Tu paroïs à mes yeux aussi riante & belle  
 Que tu fus autrefois,  
 Ta verdure est toujours nouvelle  
 Sur les côteaux & dans les bois.

Mais que mon malheur est extrême,  
 Je trouve en moi du changement,  
 Je ne suis plus la même,  
 Loin des regards de cet Astre charmant  
 Que j'adore & que j'aime;  
 Et mon cœur est percé d'un si cuisant souci,  
 Que rien ne peut me retenir ici.

Il faut que j'avouë à Votre Altesse Royale, que ces paroles me touchèrent sensiblement, & j'aimai bien mieux la tendresse de celle-ci que l'artifice des autres, parce qu'elle me parut plus conforme aux sentimens de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris & dans la France, qui poussent mille vœux vers le Ciel pour le retour de Votre Altesse Royale, & souffrent avec une douleur extrême votre éloignement.

J'allois passer à un autre endroit du Bassin, lorsque je fus arrêté par des caracteres d'une main differente qui étoient au bas de l'Ovale, où je lûs encore ces Vers

qu'une autre Nymphé avoit sans doute mis en passant comme pour consoler la douleur de celle-ci.

Ma sœur pourquoi t'affliges-tu ?

Dissipe ta tristesse ,

Nous allons voir notre Princesse ,

Et rendre hommage à sa vertu.

Quand on va voir ce qu'on estime

La douleur n'est pas legitime ,

Et le deüil ne sied pas

Sur le point de revoir mille charmans appas.

Et à côté je vis un Globe , au-dessus duquel étoient écrits ces mots, *A la Fortune :* Et plus bas ,

Fausse Divinité qu'on adore en ce monde ,

Veux-tu toujours persécuter

Ce que tu ne peux imiter ?

Vois que déjà tout Paris gronde ,

Et que dans son éloignement

I.'on connoît ton caprice & ton aveuglement.

Mais ce qui me donna lieu d'ajouter moi-même quelque chose au travail de ces Nymphes , ce fut la figure d'un Temple , qui se déroboit presque à la vûe , tant il étoit petit , & qu'il paroissoit en éloignement. On lisoit sur le frontispice , *Le Temple de la Verité.* Et le tems , qui étoit repre-



représenté avec les marques qui le font reconnoître , étoit en posture de graver quelque chose sur la porte de ce Temple. Comme je n'y apperçûs rien de gravé , je crûs que sans attendre ce que le Tems y vouloit imprimer , il m'étoit permis de le prévenir , & d'exprimer la pensée de cette Nymphé , qui dans son dessein ne regardoit que Votre Altesse Royale : de sorte que je pris plaisir de tracer tout auprès :

Ouvrez , Temple inconnu , vos précieux trésors ,

Faites voir les beautez de l'esprit & du corps.

D'une Princeesse incomparable :

Dites que sa constance & sa fidélité

La rendent par tout admirable ,

N'est-ce pas une verité ?

Faites voir à la Cour son ame grande & belle ,

Cette ame pleine de clarté ,

Qui paroît toûjours ferme , & jamais ne chancelle ,

N'est-ce pas une verité ?

Elle est digne d'un sort plus doux & plus propice ;

Cet Air & cette Majesté

Impriment le respect & confondent le vice ,

N'est-ce pas une verité ?

Je crains son grand éclat & sa grande puissance ,

Je crains cette noble fierté ,  
Tant de rîtres pompeux nuisent plus qu'on ne pense ,

N'est-ce pas une verité ?

Mais qui de la vertu seulement se conseille ,  
Peut dire avec sincerité  
Que c'est une Princesse illustre & sans pareille ,

N'est-ce pas une verité ?

J'eusse été bien long-tems encore , si j'eusse voulu graver toutes les belles veritez que l'on peut dire de Votre Altesse Royale; mais de peur de l'ennuyer davantage , je me suis contenté de ramasser dans le Parterre où j'étois , toutes ces fleurs differentes : j'en ai fai un bouquet pour vous le presenter , & ce sont les fleurs que vous avez fait naître , même dans votre absence , & que les Nymphes de Luxembourg ont arrosées de leurs larmes. Enfin pressé par la nuit , & par une douleur secrette que je sentoís dans l'ame , je fus obligé d'abandonner ce jardin , & je n'en pus visiter les autres endroits , où peut-être j'eusse encore trouvé des marques du respect & du zele de ces Nym-

Nymphes affligées. Mais je ne doute point qu'elles ne se souviennent de tout ce que la tendresse & la douleur leur ont inspiré ; que si elles n'ont pû apprendre mon nom à Votre Altesse Royale , sçachant qu'elle a souhaité de le sçavoir, quoique je ne trouve rien en moi de considérable , que le desir de meriter l'honneur d'être connu d'Elle, je ne puis m'empêcher ici de vous dire que je suis avec un profond respect,

MADemoiselle,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur, l'Abbé de Torchès.

+++++

LE RETOUR  
DES NYMPHES  
DE LUXEMBOURG.

**V**ous sçavez, belle Iris, que tout le monde étoit occupé à observer une Comète qui paroissoit depuis quelques jours, & qui entroit presque dans tous les entretiens de Paris.

On en tiroit des présages certains,  
De quelque funeste aventure,  
On nous en traçoit la figure,  
Et le monde en craignoit des effets inhumains.  
Mais ce n'est pas toujours un malheureux augure  
Qui menace d'enhaut le repos des humains..

Le soir que je devois satisfaire ma curiosité, & voir comme les autres ce nouveau prodige, j'entendis tout à coup dans le voisinage des voix de réjouissance, & d'allégresse: je vis des feux en l'air qui sortoient du Palais d'Orleans, & qui paroissoient comme des étoiles brillantes dans l'obscurité de la nuit.

Ces

Ces signes, dis-je alors, que je vois dans la  
nuë

Former un jour si brillant & si beau,

Ne marquent-ils point la venuë

De quelque Astre nouveau ?

Ce que l'on appelle Comète,

Et qu'on dit être Interprète,

Des menaces des Cieux,

N'est rien moins que ce que l'on pense,

C'est un Astre mystérieux,

Et dont l'agreable influence

Propice aux desirs de la France,

Vient se repandre dans ces lieux,

Pour nous marquer le retour glorieux

D'une incomparable Princesse,

Qui tire sa haute Noblesse

Du sang des demi-Dieux.

Loin de nous annoncer la guerre ou la fa-  
mine,

Le grand Apollon qui devine,

Me dit qu'il n'est formé que pour l'heureux  
retour.

D'une illustre Heroïne,

Et que c'est l'Astre enfin d'un Astre de la Cour.

Je demeurai dans cette pensée malgré  
les raisonnemens d'un homme qui avoit  
quelque legere connoissance des Astres, &  
qui m'assassinoit à force de me dire que  
c'était

c'étoit une veritable Comète. Le lendemain je fus au Palais d'Orleans pour m'assurer de mes conjectures, & pour apprendre une nouvelle que j'attendois avec une extrême impatience.

Je rencontre d'abord les Nymphes empressées

A servir leur Princesse, & montrer leur amour :

L'unique but de leurs pensées  
Etoit le soin de plaire, & de faire leur Cour.

Comme j'avois été l'Interprète de leur douleur, & que j'avois adressé leur plainte aux Nymphes de S. Fargeau dans un tems où l'absence de leur Princesse leur ôtoit même la liberté de la voix, & faisoit la peine & l'inquietude de tout Paris, quelques-unes d'entr'elles eurent la bonté de m'entretenir quelque tems de tous les maux qu'elles avoient soufferts, & de la joye présente qu'elles goûtoient auprès de leur incomparable Maîtresse, & l'une d'elles m'adressa la parole, & me dit :

Daphnis, il est bien doux après un long orage  
De revenir heureusement au port,  
Nous en voyons à qui le mauvais fort  
Après mille travaux a fait faire naufrage.

Mais

Mais vous ne sçavez pas, me dit une autre, qu'en arrivant ici nous avons trouvé qu'un triste fantôme avoit occupé l'appartement de notre Princesse.

On voyoit une femme & grande & décharnée

Qui passoit tristement ses jours,  
Et sembloit être condamnée  
A se plaindre & pleurer toujourns :  
Ses yeux creux, son visage sombre,  
Et son grand voile noir

Rendoient plus affreuse cette ombre,  
Et montroient à nos yeux son secret desespoir.

Ses ornemens étoient funebres,  
Et chez elle regnoient l'horreur & les tenebres :

A ses côtez on voyoit les fous  
Tout enfumez & tout transis,  
Dont les surprenantes figures

N'offroient à nos esprits que de tristes peintures.

Enfin elle étoit telle qu'on a accoutumé de peindre la tristesse : car sans vous tenir plus long-tems l'esprit en balance, c'étoit elle-même, cette Reine des Isles noires, ou plutôt cette mort des vivans, qui avoit occupé l'appartement de notre Princesse.

Mais

Mais à son retour elle a dissipé ce fantôme , a ramené la joye , & a rendu tous ces lieux agreables.

A peine certe Nymphé avoit-elle achevé de parler & de finir le recit qu'elle me faisoit avec tant de grace , que l'on nous vint dire que dans Luxembourg il venoit d'arriver une Princesse , dont la pompe étoit extraordinaire , & la suite la plus brillante qu'il fût possible de voir ; & qu'ayant appris le retour de la Princesse d'Orleans , elle venoit avec empressement lui rendre un hommage qu'elle devoit à son merite , aussi-bien qu'à sa naissance. Nous l'attendîmes pour la voir passer , & nous apprîmes de quelqu'un de sa suite que c'étoit la Princesse des Isles riantes , que l'on appelle communément la Joye.

On la reconnoissoit à son habillement ,

A son teint vif , à sa jeunesse ,

Elle avoit de la hardiesse

Et beaucoup d'enjoûment :

Sa taille étoit incomparable ,

Ses yeux étoient brillans , & lançoient mille feux ,

Et l'on voyoit ses blonds cheveux  
Flotter negligemment sur sa gorge admirable :

Les



Les doux transports, les ris, les jeux & les  
appas

Etoient à ses côtez & marchoient sur ses pas.  
D'une gaze d'argent la richesse volante  
Que souûtenoit cette troupe galante,  
Faisoit briller par tout l'éclat de son teint frais,  
Et sembloit mettre au jour mille nouveaux at-  
traits.

Avec cet équipage elle aborda d'un air  
riant l'illustre Princeſſe qu'elle venoit voir,  
la pria de souffrir qu'elle fût toujours au-  
près d'elle, qu'elle étoit reſoluë de ne l'a-  
bandonner jamais, & de ſuivre par tout  
ſa deſtinée. Alors faiſant avancer quatre  
petits ris qui portoient une Corbeille de  
Filigrane remplie de quantité de Rubis  
railleſ en cœur, avec un artifice merveil-  
leux, elle lui en fit un preſent, & lui dit  
que c'étoit pour lui faire connoître com-  
bien de cœurs avoient été ſenſibles aux  
doux transports qu'avoit cauſé ſon re-  
tour, & la ſatisfaction publique que l'on  
témoignoit de lui voir occuper le rang  
que ſa naiſſance merite, & de lui voir  
augmenter par ſa preſence le luſtre & la  
pompe de la Cour; puis elle ajoûta:

Quand votre éloignement nous donnoit la  
torture,

Pour

Pour votre heureux retour on faisoit des souhaits ,

Et le respect vous consacre à jamais :  
Ces cœurs dont vous voyez seulement la figure.

La Princesse d'Orleans reçût toutes ces civilitez de la meilleure grace du monde, avec cette mine haute & cet air de grandeur qui lui est si naturel , & témoigna d'être fort aise que la joye se fût offerte à elle pour être inseparablement attachée à sa belle vie.

Voilà , belle Iris, ce qui s'est passé au retour d'une Princesse , dont le merite vous charme , & qui fait ma plus juste admiration , & celle de toute la France.

+++++

## POUR MADEMOISELLE DE NORMANVILLE.

### M A D R I G A L.

**V**ous que charment les déplaîsirs,  
Esclaves d'un mal volontaire ,  
Sujets du Prince de Cytère ,  
Qui vous nourrissez de soupirs ,  
Amans ,

Amans , si vous craignez une peine infinie  
 Ne brûlez point pour Silvanie.  
 Le feu de ses beaux yeux ne s'éteint qu'au  
 tombeau ,  
 Ses regards sont mortels , détournez-en les  
 vôtres ,  
 Mais toutefois il est plus beau  
 De mourir pour ses yeux , que de vivre pour  
 d'autres.

+++++

## POUR LA MEME.

### MADRIGAL.

J Eunes Amours ne pleurez pas ,  
 Reprenez vos traits & vos armes ,  
 La Reine de tous les appas ,  
 S'en va reprendre tous ses charmes ?  
 Le Ciel la rend à mes desirs  
 Comme il la rend à tous les vôtres ;  
 Elle va finir mes soupirs ,  
 Mais elle en fera naître d'autres.  
 Quand ces yeux , ces flambeaux d'a-  
 mour  
 Auront repris un nouveau jour ,  
 Que ne pourront point leurs œillades ?  
 Hé ! je crois de cette beauté ,

Que

Que plus elle aura de santé,  
Plus elle fera de malades.

+++++

### M A D R I G A L.

**C**E n'est point pour Lisis que je verse des  
larmes,  
Il en est innocent, bien qu'il ait quelques char-  
mes :  
L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec  
vous,  
Sans le nommer je veux vous dire  
Que vous avez grand tort de paroître jaloux  
De celui pour qui je soupire.

+++++

### M A D R I G A L.

**N**On, ce n'est point Philis qui cause mon  
martyre,  
Et bien que la beauté dont je ressens les coups  
Soit brune, jeune, & belle comme vous,  
Ah ! Melite, j'ose vous dire  
Que votre esprit ne peut être jaloux  
De celle pour qui je soupire.

CHAN.

+++++

## C H A N S O N.

J'Ai juré mille fois de ne jamais aimer ,  
Et je ne croyois pas que rien me pût char-  
mer :

Mais alors que je fis ce dessein temeraire ,  
Tirfis , vous n'aviez pas entrepris de me plaire.  
Ma raison contre vous ne fait plus son devoir ;  
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.

Helas ! de mon erreur trop tard je m'ap-  
perçois ,  
Je pensois que ce Dieu ne rangeât sous ses  
loix

Que ceux qui de ses traits sçavent mal se dé-  
fendre ;

Mais je sens que mon cœur malgré moi se va  
rendre ;

Ma raison contre vous ne fait plus son devoir ,  
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.

*M. la C. de la Suze.*

+++++

## C H A N S O N.

Laisse-moi soupirer, importune raison,  
 Laisse, laisse couler mes larmes,  
 Mes déplaîsirs sont doux, mes tourmens ont  
 des charmes,

Et j'aime ma prison :  
 Ah ! puis qu'Amarillis me défend d'espérer,  
 Au moins en expirant laisse-moi soupirer.

+++++

## C H A N S O N.

AU défaut de ma voix recevez mes sou-  
 pirs,  
 Ils vous diront, Tirsis, en leur langage,  
 Que si le Ciel secondoit mes desirs,  
 Je vous donnerois davantage.

*M. la C. de la Suze.*

+++++

## C H A N S O N.

Vous ne m'attirez point par vos attraits  
 charmans,

Beaux.

Beaux lieux où tant d'heureux amans

Trouvent de douces aventures :

Ah ! je ne songe point à chercher des plaisirs ,  
Et je viens seulement sous vos ombres obscures

Entretenir ma peine , & cacher mes soupirs ,

*M. la C. de la Suze.*

+++++

# X. ELEGIE.

## LE TEMPLE

## DE LA MORT.

**S**ous ces climats glacez où le flambeau du monde

Epand avec regret sa lumière féconde ,  
Dans une Isle deserte est un vallon affreux ,  
Qui n'eût jamais du Ciel un regard amoureux :

Là sur des vieux Cyprès dépouillez de verdure ,  
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure :

La terre pour toute herbe y produit des poisons ,

Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons :

Tous

Tous les champs d'alentour ne sont que cime-  
tieres ,  
Mille sources de sang y font mille rivières ,  
Quittraînant des corps morts & des vieux os-  
semens ,  
Au lieu de murmurer , font des gemissemens.  
Au creux de ce vallon , dès l'enfance du  
monde ,  
Est un Temple fameux d'une figure ronde ,  
Quatre portes de fer en quatre endroits di-  
vers  
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers ;  
L'une est vers le Couchant , & l'autre vers  
l'Aurore ,  
L'une voit le Sarmathe , & l'autre voit le  
More ,  
Et là viennent en foule & sous d'égales loix ,  
Les jeunes & les vieux , les peuples & les  
Rois.  
La vieilleffe , la fièvre , & les douleurs mor-  
telles ,  
Sont de ses huis sacrez les portières fidèles :  
Leurs habits sont de deuil , & cet obscur ma-  
noir  
A ces funestes murs entourez de drap noir ,  
Où des flambeaux de poix les lumieres fune-  
bres ,  
Par leurs noires vapeurs augmentent les te-  
nebres



Un monstre sans raison aussi bien que sans  
yeux,

Est la Divinité qu'on adore en ces lieux ;  
On l'appelle la Mort , & son cruel empire  
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.  
L'objet le plus charmant que voyent les mor-  
tels

Venoit d'être immolé sur ses fameux Autels ,  
La place d'alentour étoit toute sanglante ,  
Et rougissoit encor du meurtre d'Amarante ,  
Alors que Lizidor, dont le funeste amour  
Est connu de tous ceux qui connoissent le jour,  
L'ame de desespoir & de fureur atteinte ,  
Dans ce Temple sacré profera cette plainte.

Puissante Deité qui portes dans tes mains  
Ce vieux sceptre rouillé craint de tous les hu-  
mains,

De qui l'aveuglement ne respecte personne ,  
Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne :  
Toi qui regnes par tout , & dont tous les  
mortels

Doivent ensanglanter les mains & les Autels ,  
Toi , qui par une loi de tout âge suivie  
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie ,  
Ne ferme point l'oreille , écoute ce discours :  
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours ,  
Mes vœux sont de mourir , de cacher sous la  
terre

Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,

De dépouïller ce corps de la clarté du jour ,  
Et ne retenir rien , si ce n'est mon amour.

Unique reconfort des douleurs incurables ,  
Port où sont à couvert les esprits misérables ,  
Déesse qui conduis aux infernales eaux ,  
Frappe , je tends le sein à tes sacrez couteaux :  
Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime ,  
Et ne refuse pas le coup à ta victime.

Les autres oubliant qu'on les a fait mortels ,  
Se font traîner par force au pied de tes Au-  
tels ;

Ce murmure confus , & ce confus carnage  
De corps si differens , de rang , de sexe &  
d'âge ,

Ce fer fumant du sang que l'on vient d'épan-  
cher ,

Ces têtes & ses bras épars sur ce bucher ,  
Ces flâmes que le tems ne voit point amor-  
ties ,

Ces pleurs mêlez aux cris des mourantes hos-  
ties ,

Tout ce tragique apprêt les fait déjà souffrir :  
Ils se laissent ôter ce qu'ils doivent offrir ,  
Et faisant à regret ce que le Ciel demande ,  
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offran-  
de.

Leur maintien devant toi n'a rien que d'in-  
décent ,

La peur pour un trépas leur en fait craindre  
cent :

Le fer perd dans leur sein l'honneur de son of-  
fice ,

Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacri-  
fice ,

Et profane ses mains en rompant les accords  
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.

De moi , que ton saint bras s'arme contre  
ma tête ,

Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempête ,

J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas ,

Et voir tomber le coup qui porte le trépas.

Mes yeux seront sans pleurs , & ma bouche  
sans plainte ,

Mon corps sans tremblement , & mon ame  
sans crainte ;

Ne crois pas que le tems qui tarit tous les  
pleurs ,

Cet heureux Medecin de toutes les douleurs ,

Lui , de qui tant d'Amans ont senti le remede ,

En apporte jamais au mal qui me possède :

En vain tout l'Univers le voudroit secourir ,

Toi seul as dans tes mains ce qui le peut gue-  
rir ;

Et pour te faire voir comme il est incurable ,

Apprens ce que mon sort a de plus déplora-  
ble.

Entre un nombre infini d'adorables beautez  
Qu'enfanta dans ses jours la Reine des Citez,  
Paris, dont l'Univers ne voit point de pa-  
reille,

Chacun sçait qu'Amarante étoit une mer-  
veille:

La gloire de brûler aux flâmes de ses yeux,  
Contenoit les desirs des plus ambitieux,  
Et ses fers captivant les ames des plus braves,  
Faisoient autant de Rois comme ils faisoient  
d'esclaves.

Amour, de qui les feux m'ont été si cuifans,  
Me fit voir cette belle en ces plus jeunes ans,  
Sa main mal assurée & ses regards timides  
Firent sur moi l'essai de leurs traits homici-  
des.

Ce fut dessus mon cœur qu'elle apprit à ti-  
rer,

Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer:  
Et mes yeux arrosant ses belles mains de lar-  
mes,

Payerent les premiers le tribut à ses charmes.  
Mais comme le premier entre tous les mor-  
tels,

Je lui rendis des vœux, & bâtis des Autels,  
Aussi de tant d'Amans épris de cette gloire,  
Amarante me crût digne de sa victoire:  
Ma conquête lui plût, & mon cœur enflâmé,

Ne

Ne l'aima pas long-tems sans qu'il en fût aimé.

Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flâme,  
Son ame compâtit aux tourmens de mon  
ame;

Son cœur de mes soupirs honora mes dou-  
leurs,

Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent  
des pleurs,

Sa voix me consola dans mes plus fortes gê-  
nes,

Et sa divine main vint soutenir mes chaînes.

J'étois l'unique objet de ses affections,

Ma tristesse & ma joye étoient ses passions,

Ma crainte dans son ame excitoit mille crain-  
tes,

Et mes moindres douleurs faisoient naître ses  
plaintes.

Deux cœurs ne respiroient que les mêmes de-  
sirs,

Et deux cœurs ne pouffoient que les mêmes  
soupirs.

Ici je te promets trop fidèle memoire,  
De cacher à mes yeux le comble de ma gloi-  
re,

Ne me fais point trouver dans ses bras lan-  
guissans,

Ne mets point son beau corps au pouvoir de  
mes sens.

H iij Que

Que toutes les faveurs passent pour des men-  
songes ,

Et tant d'heureuses nuits me soient autant de  
songes ;

Dérobe à mon penser ces précieux trefors  
Qui me firent aimer son esprit & son corps ;  
Donne à tant de beautez une ame inexorable ,  
Fais-la moi sans pitié , si tu m'es pitoyable ,  
Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins  
rigoureux ,

Forme-la moins aimable , ou me rends moins  
heureux .

Mais j'ai beau me flater pour soulager ma  
peine ,

Elle fut toujours belle , & jamais inhumai-  
ne ,

Son ame fut d'accord avecque mes desirs ,  
Et je soupirai peu qu'au milieu des plaisirs.  
De tant de passions dont nous sommes la  
proye ,

J'ignorois presque tout , hors l'amour & la  
joye ;

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que  
moi ,

Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi :  
Las ! il fut aussi pur , mais non pas si dura-  
ble ,

Et ma felicité fut un songe agreable :  
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair ,

Qui

Qui dans l'obscure nuit brille au milieu de  
l'air.

Son jour rit à nos vœux, mais il porte la  
foudre

Qui frappe, qui terrasse, & qui réduit en pou-  
dre,

Et nous sert bien souvent de funeste flam-  
beau

Pour mener nos esprits vers la nuit du tom-  
beau.

J'étois dans les transports des premières de-  
lices,

Dont Amour couronna mes fidèles services,

Lors qu'une ardente fièvre assaillit la beauté

Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.

Il n'est rien ici-bas qui ne soit périssable,

Les plus fermes rochers sont assis sur le sable,

Les Trônes & les Rois sont rongez par les  
vers,

Et deux points sont l'appui de ce grand Uni-  
vers.

Tout fléchit sous les loix des fiers destinées,

Tout paye le tribut au Tiran des années,

Et nos peres ont vû son bras audacieux

Renverser les Autels, & foudroyer les Dieux;

Amarante languit d'une fatale atteinte,

Sa constance à son mal veut dérober la plain-  
te,

Et comme dans un Fort se retire en son cœur:  
Mais il s'en rend le maître, & le traite en  
vainqueur.

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse & hau-  
taine,

Sur des ruisseaux de sang serpente & se pro-  
mene,

Et le feu dans la main menace du tombeau  
Tout ce que la nature a de riche & de beau.

Elle efface les fleurs sur son visage écloses,

Y fait jaunir les lis, y fait pâlir les roses,

Et ravit à son teint cet éclat nompareil,

Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil.

Ses yeux dont les rayons illuminoient mon  
ame,

Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de  
flâme;

Ces beaux astres n'ont plus le mouvement si  
prompt,

Et la seule douleur regne dessus son front:

De moment en moment sa peine en devient  
pire,

Son ame la ressent, sa bouche la soupire:

Elle, pour qui l'on vit soupirer tant d'Amans,

Soupire à cette fois sous l'effort des tour-  
mens,

Et par des tristes cris qu'interrompent ses  
plaintes,

Etonne



Etonne mon amour & reveille mes craintes.

J'accuse de mon sort & la Terre & les Cieux ;  
Et je rends criminels les hommes & les  
Dieux.

Je deviens furieux & contraire à moi-même ,  
Mon cœur forme des vœux , & ma bouche  
blasphème ,

J'implore leur secours , & blesse leur bonté ,  
Et mets le sacrilege avec la pitié :

Ce qui plus me travaille en ma triste avanta-  
ture ,

Est qu'il me faut cacher le tourment que j'en-  
dure.

Je voile mes ennuis , je devore mes pleurs ,

J'interdis la parole à mes justes douleurs ,

Je fais sentir mes sens , ma voix & mon vi-  
sage ,

Je feins d'avoir du calme au milieu de l'o-  
rage ,

J'ai l'espoir dans ma bouche , & l'espoir dans  
le sein ,

Et plus de demi-mort je contrefais le sain.

Mais qui peut long-tems feindre aux yeux de  
son Amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa maîtresse mou-  
rante ?

Quand ma raison m'eût dit qu'un ouvrage si  
beau

Devoit en peu de jours enrichir un tombeau ,

H v

Amour

Amour me fit bien prendre un autre personnage ;

Je change de couleur , je change de langage ,  
Et tous mes sentimens revoltent contre moi  
Temoignerent ma crainte & trahirent leur foi.  
Cette belle malade interprete mes larmes ,  
Explique mes soupirs , juge de mes alarmes ;  
Elle lit sur mon front son lamentable sort ,  
Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort.  
Ce n'est pas son tourment , mais le mien qui  
l'outrage ,

Son mal , & non le mien , étonne mon courage :

Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons pas ,

Elle plaint ma douleur , & je crains son trépas :

Pour les maux étrangers nos ames sont passibles ,

Et nos propres malheurs nous trouvent insensibles.

La fièvre cependant se rit de nos douleurs ,  
S'accroît par nos soupirs , s'enflâme par nos pleurs ,

Et son ardeur fait voir que toute son envie  
Est de borner le cours d'une si belle vie.

Amarante voyant qu'un sort injurieux

Alloit bien-tôt fermer & sa bouche & ses yeux,  
Me tendit en pleurant sa belle main tremblante ,

La

La mit dedans la miennne, & d'une voix mourante,

Exprima dans ces mots sa vivante amitié :

Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié.

C'en est fait, à ce coup la vigueur me délaisse,

Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtresse :

Je meurs, mais je meurs tienne, & la severe loi

Qui peut tout sur mes jours, ne peut rien sur ma foi,

Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma gloire,

Malgré l'ordre du sort, passera l'onde noire.

Ah ! mon cher Lizidor, que je puis bien nier,

Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier !

Puisque pour son supplice, il est vrai qu'en mon ame

Je n'ai plus d'esperance, & j'ai beaucoup de flâme.

Je n'espere plus rien, mais hélas ! j'aime encor,

Je renonce à la vie & non à Lizidor ;

Ma force s'affoiblit, mon ardeur est vivante,

Ma lumiere est éteinte, & mon desir augmente,

Je ne la quitte pas même en quittant le jour,

Et perdant mon Amant, je garde mon amour.

Le soupir qui poussa cette belle parole,

Comme un globe enflâmé vers les Astres s'en-  
vole :

Amarante sans voix , sans poulx , sans mou-  
vement ,

Tombe dedans les bras de son fidèle Amant ,  
Qui ne pouvant mourir auprès de cette belle ,  
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur  
mortelle.

Déesse , qui connois l'excès de ces mal-  
heurs ,

N'épargne point mon sang , mais épargne mes  
pleurs ,

Et permets que j'abrege un discours si funeste ,  
Mon extrême douleur te dit assez le reste :

Tu vois par ce recit qui depeint mes amours ,  
Si mon tourment a tort d'implorer ton se-  
cours ,

Si je puis vivre encor sans me noircir de cri-  
mes ,

Et si mes tristes vœux ne sont pas legitimes.

Viens , mon unique espoir , tu viens entant  
de lieux ,

Où ton nom est l'effroi des jeunes & des vieux.

Approche , & que ta main en meurtres si fe-  
conde ,

Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce  
monde :

Lance un trait dessus moi , je ne demande pas

Un

Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas ,  
 Le moindre suffira pour détacher mon ame ,  
 Et couper de mes jours la malheureuse tra-  
 me :

Mais c'est trop te prier , & c'est trop discou-  
 rir ,

Essayons si sans toi nous pourrons bien mou-  
 rir.

+++++

S U I T E

# DU TEMPLE DE LA MORT.

---

E G L O G U E.

D A P H N I S.

**S**ous les arbres sacrez de ce fameux vallon  
 Où le divin Gondy représente Appollon ,  
 Daphnis renouvelant ses fortunes passées ,  
 Erroit à la merci de ses tristes pensées ,  
 Et par les sons plaintifs de sa mourante voix ,  
 Attendrissoit le cœur des Nymphes de ces  
 bois ,

Quand

Quand frappé tout d'un coup, & ravi par l'oreille,

D'une douce musique à nulle autre pareille,  
Il se traîna sans bruit au travers des buissons,  
Pour oïr de plus près de si douces chansons.  
Hélas ! il les oït, & son ame abbatuë  
Loin d'en voir émouffer la pointe qui le tuë,  
La sentit plus piquante, & s'abreuvant de fiel,

Convertit en poison les delices du Ciel.

Menalque & Licidas formoient cette harmonie,

Et le beau feu d'amour échauffoit leur genie;  
Tous deux amis parfaits, mais plus parfaits  
amans,

Découvroient à Damon leurs divers sentimens ;

Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes  
Défendoit sa Bergere, en exprimoit les charmes,

Et voulant acquérir le titre de Vainqueur,  
Appuyoit de sa voix le parti de son cœur.

Tant de rares beautés naïvement dépeintes  
Donnerent à daphnis de mortelles atteintes,  
L'image d'Amarille & celle de Philis  
Tirerent du tombeau ses feux ensevelis ;

Et sa chère Amarante apparut à son ame,  
Lançant de ces beaux yeux une subtile flâme  
Qui flattant son amour d'un plaisir imparfait,  
Accrût

Accrût de sa douleur un véritable effet.  
 O toi ! s'écria-t'il , fugitive Amarante ,  
 Toi qui mène mon ombre après la tienne errante ,  
 Toi dont la cendre foible embrasse tous mes sens ,  
 Ecoute le récit des peines que je sens.  
 Quand tu voyois le jour, & que ta belle vie  
 Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie ,  
 Je fus le seul choisi pour être aimé de toi ,  
 Et seul je meritois les gages de ta foi :  
 Mais pardon , si je dis que je t'ai meritée ,  
 De ce terme insolent ne sois point irritée ,  
 Si j'eus quelque mérite , Amour notre Vainqueur  
 Le versa dans mon ame, en regnant dans mon cœur.  
 Je sçai que ta beauté , n'eût rien de comparable ,  
 Qu'aux plus brillans esprits le tien fut préférable ,  
 Que les Vertus , les Ris , les Graces , les Amours ,  
 Pour te faire admirer , te suivirent toujours ,  
 Que ces brillans regards dont tu nous fis la guerre  
 Tirerent après toi tous les yeux de la Terre ,  
 Et qu'enfin la Nature épuisa ses trésors ,  
 Quand

Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton  
corps.

Cependant tu m'aimas , & j'eus le bien suprême ,

De voir ta flâme égale à mon ardeur extrême ,

Dès que pour nous unir le soin des Immortels ,

Eût épuré mes feux au pied de leurs Autels.

O fortunez momens ! ô flateuses pensées !

O biens évanouïs ! ô delices passées !

O doux ravissmens ! ô celestes plaisirs !

Vous calmeriez encor vos violens desirs ,

Si quelque Dieu tenté d'une si belle proye

Ne m'avoit point ravi la cause de ma joye.

Mais dequoi , malheureux , ose-je discourir ?

Puis-je , ô mon Amarante , y songer sans  
mourir ?

Que fais-je de ma vie après t'avoir perduë ?

Qu'as tu fait de ta flâme au tombeau descen-  
duë ?

Y gardes-tu toujours ta premiere amitié ?

De l'ennui qui meronge as-tu quelque pitié ?

Dis-moi si chez les Dieux ce beau soin te  
devore ,

Et si de ton Berger il te souvient encore ?

Ah ! tu ne répons rien , méconnois-tu ma  
voix ?

Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autre-  
fois ?

Est-



Est-ce donc qu'on oublie au bord des sépultures

De ses chastes amours les chastes aventures?

Pour moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas ,

Je veux vivre & souffrir pour ne t'oublier pas ,

Et que de mes tourmens la suite douloureuse  
Fasse vivre à jamais notre histoire amoureuse.

Là cet amant se tût, & par mille sanglots  
Accompagnez de pleurs répandus à grands flots ,

Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,  
Et gémir de pitié, l'air, les eaux & les arbres.

Damon qui l'aperçût, & qui dans ce malheur

Du mal de son ami fait sa propre douleur,  
Suivi de deux Bergers qu'un même zèle emporte ,

L'approcha, le plaignit, & parla de la sorte.  
Daphnis, moderez-vous, c'est trop s'entretenir

Dans le trouble confus d'un mortel souvenir :  
Les Dieux justes & bons ont mis votre Amarante

Au-dessus des flambeaux de la voûte éclairante ,

Où se mirant sans cesse en la source du bien,  
Hormis votre repos , il ne lui manque rien.  
Travaillez à sa gloire , achevez-en l'ouvrage ,  
Montrez votre constance au milieu du nau-  
frage ,

Opposez la sagesse à la nécessité ,  
Et prenez part vous-même à sa félicité.

A ces mots animez de la voix & du geste ,  
Daphnis fit une pose à sa douleur funeste ,  
Et si d'un sage ami les funestes discours  
De semblables douleurs pouvoient trancher  
le cours ,

Il eût trouvé sans doute en ce puissant re-  
mede

L'entiere guérison du mal qui le possède.  
Mais de son fier destin les assauts redoublez  
Remirent le desordre en ses esprits troublez :  
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur première ,  
Reprit dans nos forêts sa course coutumière ,  
Du vent de ses soupirs secha toutes nos fleurs ,  
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses  
pleurs ,

Etonna de ses cris l'air , & la terre & l'onde ,  
De son mal incurable entretint tout le mon-  
de ,

Et chaque jour encor fait redire cent fois  
La mort de sa Bergere aux échos de nos bois ,

+++++

CHANSO'N.

AH! donnez-moi, Climéne, ou la mort  
ou la vie,  
Et prononcez l'Arrêt de mon trépas,  
Ou pour contenter mon envie,  
Donnez à mon amour un aveu plein d'ap-  
pas.

Cette cruelle incertitude  
A quelque chose de si rude,  
Que vous ne vous fâchez pas,  
Si dans ce moment je m'écrie,  
Ah! donnez-moi, Climéne, ou la mort ou  
la vie.

*M. la C. de Suze.*



RUPTU-

+++++

## R U P T U R E.

S T A N C E S.

*irregulieres.*

E Nfin je suis en liberté  
J'ai brisé l'amoureuse chaîne  
Où je languissois arrêté ,  
Les charmes d'Uranie , & toute sa beauté  
Ne sont plus à mes yeux qu'une chimere vaine :

Sa douceur ni sa cruauté  
Ne sont plus désormais mon plaisir & ma peine.

Elle n'est plus ma souveraine  
Et dedans mon cœur revolté  
Je ne reconnois plus ni de Roi , ni de Reine ,  
Que moi seul , & ma volonté.

L'Amour n'eut jamais de supplice  
Pour ceux qui vivent sous ses loix ,  
Qu'il ne m'ait durant quelque mois  
Fait endurer à son service.  
La longue absence , & les Rivaux ,

La

La froide jalousie , & ses secrets bourreaux  
M'ont donné tous les jours mille tourmens  
nouveaux ,

Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux  
empire ,

Qu'on y pleure , qu'on y soupire ,  
Jamais au fort de mon martyr  
Amant ne souffrit tant de maux.

Cependant le plaisir d'aimer & d'être aimé ,

M'avoit si puissamment charmé ,  
Que souvent l'ardeur infinie ,  
Dont je brûle pour Uranie ,  
Me faisoit demander aux Dieux  
D'expirer un jour à ses yeux ,  
Après l'avoir long-tems servie.  
Dans cette sorte de trépas

Je m'imaginois tant d'appas ,  
Que mon ame en étoit ravie ,

Et si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie

J'eusse estimé mon sort si glorieux ,

Que je n'eusse pas crû devoir porter envie  
A celui des Rois , ni des Dieux.

Mais je suis revenu de cette extravagance ,

Et ce n'est plus dans la souffrance ,

Dans la soumission , & dans l'obéissance ,

Que je mets désormais ma gloire & mon  
bonheur.

Quand

Quand l'amour étoit mon vainqueur ,  
Quand il regnoit dedans mon cœur  
Avec toute sa violence ,  
Et qu'il y conservoit cette même puissance  
Qu'il eut en sa naissance ,  
Alors j'avois ces sentimens ,  
Et je me picquois de constance ,  
Comme les Heros des Romans.

Aujourd'hui j'ai plus de sagesse ,  
Je connois quelle est la foiblesse  
D'un homme dans l'engagement ,  
Qui pleure & soupire sans cesse ,  
Qui pour une Philis souffre éternellement  
Quelque nouveau tourment ;  
Qui tantôt craint son changement ,  
Et qu'un plus agréable Amant  
N'aille surprendre sa tendresse :  
Tantôt par un éloignement  
De cinq ou six jours seulement ,  
S'afflige aussi cruellement ,  
Que s'il devoit certainement  
Ne revoir jamais sa Maîtresse ,  
Et qui, soit que le jour ou finisse ou paroisse,  
N'a jamais de repos ni de soulagement.

J'ai languï plusieurs mois dans un état sem-  
blable.

On dit que du Ciel rigoureux

C'est

C'est un arrêt irrévocable ,

Que l'on soit une fois fortement amoureux ,

Et que ni le sot , ni le sage ,

Dans la Cour , ni dans le Village

Ne sçauroient éviter ce destin malheureux :

Mais j'ai fait mon apprentissage ,

Et si jamais mon cœur s'engage

A tenter un second naufrage ,

Puisse-t'il pour le port au milieu de l'orage ,

Ne former tous les jours que d'inutiles vœux :

Puisse-t'il soupirer long tems pour le rivage ,

Et ne l'obtenir point que l'âge

Ne m'ait fait blanchir les cheveux.

Si celle à qui j'ai fait serment

De l'aimer éternellement ,

Veut bien après cela me croire ,

Qu'elle change pareillement :

C'est l'avis le plus salutaire ,

Que puisse charitablement

Lui donner défunt son amant :

Sinon, qu'elle se plaigne ou d'elle seulement,

Ou du destin contraire ,

Et que jamais elle n'espere ,

Qu'après être sorti d'une méchante affaire ,

Je m'y rengage fortement.

Ce n'est pas que d'un sot caprice

Ecoutant l'aveugle fureur ,

Je

Je veuille la bannir tout-à-fait de mon cœur,  
 Ou que j'aye assez d'injustice  
 Pour vouloir que l'autel où j'ai fait sacrifice ,  
 Me soit désormais en horreur :  
 Au contraire , toute ma vie  
 Je veux que le nom d'Uranie  
 Me soit un nom doux & charmant :  
 Je veux , malgré son changement ,  
 Garder toujours pour elle une estime infinie :  
 Mais pour elle , ni pour Sylvie ,  
 Pour Philis , ni pour Idalie ,  
 Ni pour tant de beautés à qui l'on fait la  
 Cour ,  
 Il ne me prendra plus envie  
 De passer jusques à l'Amour.

++++++:++++++x++++++

## S T A N C E S.

**C** Harmante cause de mes peines ,  
 Dont le souvenir m'est si doux ,  
 Je ne puis éloigné de vous ,  
 Ni rompre , ni souffrir mes chaînes.  
 Iris , veuillez les soutenir ,  
 Aimez un peu votre victoire ,  
 Et n'abaissez pas votre gloire  
 Jusques à me vouloir punir.

Quel-



Quelquefois dans ma solitude  
 Consolez mes âpres douleurs,  
 Effuyez quelquefois mes pleurs,  
 Soulagez mon inquiétude,  
 Au moins approuvez mon desir :  
 Ainsi dans le mal qui me presse,  
 Si j'ai souvent de la tristesse,  
 J'aurai quelquefois du plaisir.

Depuis que vous êtes absente  
 Je ne vois rien que d'ennuyeux,  
 Tout m'est funeste dans ces lieux :  
 Ma vie est triste & languissante,  
 Seul je songe à m'entretenir  
 Avec votre agréable idée,  
 De moi si chèrement gardée,  
 Quoi qu'en coûte le souvenir.

Seul je rappelle en ma mémoire  
 Les momens, les lieux & les jours  
 Où vos agréables discours  
 Faisoient mon plaisir & ma gloire :  
 Iris, j'ai perdu ce bonheur,  
 Que ne perdois-je aussi la vie,  
 Pourquoi me fûtes-vous ravie,  
 Aimable objet de ma langueur ?

J'étois content de ma fortune,  
 Elle consistoit à vous voir,  
 J'aimois sans le faire sçavoir

D'une passion non commune ;  
 Vous m'entendiez bien soupirer ,  
 Ma bouche n'osoit vous le dire ,  
 Mais hélas ! quand le cœur soupire ,  
 N'est-ce pas bien se déclarer.

Si dans le malheur qui m'accable  
 Vous daignez approuver mon feu ,  
 Si vous le souffrez tant soit peu ,  
 Mon bonheur est incomparable.  
 Iris , je benirai mon fort ,  
 Si dans ma passion extrême  
 Je puis vous dire , je vous aime ,  
 Sans que vous me donniez la mort.

+++++:+++++

## R E P O N S E

*aux mêmes Stances retournées*

**S**I je suis cause de vos peines ,  
 Que mon souvenir vous soit doux ,  
 Encor que je sois loin de vous ,  
 Je veux que vous portiez vos chaînes ,  
 J'aurai soin de les soutenir ;  
 Je veux bien aimer ma victoire ,  
 Et n'abaisserai pas ma gloire  
 Jusques à vouloir vous punir.

Sou-

Souvent dans votre solitude  
 Je consolerais vos douleurs ,  
 J'essuierai quelquefois vos pleurs ,  
 Moderez votre inquiétude ;  
 J'approuve assez votre desir :  
 Ainsi dans le mal qui vous presse ,  
 Si vous avez de la tristesse ,  
 Ayez quelquefois du plaisir.

Si depuis que je suis absente ,  
 Tous objets vous sont ennuyeux ,  
 Votre vie en quelque autre lieu  
 Sera moins triste & languissante :  
 Tandis pour vous entretenir  
 Ne cherchez rien que mon idée ,  
 Et qu'elle soit de vous gardée ,  
 Par un éternel souvenir.

Rappelez en votre mémoire  
 Les momens , les lieux & les jours  
 Où je faisois par mes discours  
 Votre plaisir & votre gloire :  
 Mais ayant perdu ce bonheur ,  
 C'est trop de perdre aussi la vie :  
 Hélas ! quand je vous fus ravie  
 Je partageai votre douleur.

Quand vous borniez votre fortune  
 Au contentement de me voir ,

C'étoit me faire assez sçavoir  
 Votre passion non commune ;  
 Je vous entendois soupirer ,  
 Votre bouche n'osoit rien dire :  
 Mais alors que le cœur soupire ,  
 C'est assez bien se déclarer.

Qu'aucun malheur ne vous accable  
 Puisque j'approuve votre feu ,  
 Si pour le souffrir tant soit peu  
 Votre joye est incomparable ,  
 Tirsis, benissez votre sort ,  
 Aimez-moi d'un amour extrême ,  
 Dites-moi toujours , je vous aime ,  
 Sans en apprehender la mort.

+++++

## L E T T R E *de la Cour.*

**A**Lcandre, tes lettres m'ont pressé tant de fois , & de si bonne grace , de divertir ta solitude par le récit de ce que nous voyons à la Cour , que je ne sçau-rois plus m'en défendre. Je t'obéis enfin , & je t'en envoie un crayon , où tu ne laisseras pas de connoître la beauté de mon objet , bien que je n'en puisse pas marquer tous les traits.

Cette

Cette Cour n'a point de pareille ,  
 C'est un admirable séjour ,  
 Où Loüis le Grand chaque jour  
 Fait éclore quelque merveille ;  
 Ses vertus surpassent ses ans ,  
 Il donne aux plus fins Coutisans  
 Des leçons de sa politique ,  
 Et sçait regner si dignement ,  
 Que ce qu'il dit & qu'il pratique ,  
 Nous laisse dans l'étonnement.

Il n'est pas de la louange de notre Roi  
 comme de celles de beaucoup d'autres de  
 qui l'on augmente la réputation par de  
 belles paroles ; je n'en trouve point d'assez  
 fortes pour le louer & pour exprimer ses  
 rares qualitez : il possède lui seul toutes  
 celles qu'on a admirées en chacun de ses  
 Ancêtres.

Les Charles , François & Henris  
 Se font admirer dans l'Histoire ,  
 Les Philippes & les Loüis  
 Y paroissent brillans de gloire :  
 Mais le nôtre ira plus loin qu'eux ,  
 Et s'il poursuit de la maniere  
 Qu'il a commencé sa carrière ,  
 Il passera les Demi-Dieux.

La Reine Mere qui s'est toujours fait  
 I iij admirer

admirer comme la plus grande Reine de la terre , merite la même admiration ; comme la meilleure Mere , elle met toute sa joye à voir qu'elle a donné au monde un Monarque si accompli , qui conserve pour elle tant de veneration , & qui répond si agréablement à toutes ses tendresses. Ses intentions & les volontez du Roi ont un tel rapport, qu'il semble qu'un même esprit anime ces deux Royales personnes.

Que cette Reine sans seconde  
Goute une parfaite douceur !  
Elle regne dedans le cœur  
Du plus Auguste Roi du monde.  
L'affidu respect qu'il lui rend ,  
Est aussi tendre qu'il est grand ;  
Il sçait que pour lui cette Mere  
Eût tant de soins & de bontez ,  
Et découvre de tous côtez  
Les merveilles qu'elle a sçû faire.

Il n'y a rien de mieux que la maniere de vivre du Roi avec la Reine ; on y remarque de l'amour & de la civilité , & s'il la traite comme une Compagne qu'il chérit parfaitement , il la traite aussi comme une grande Princesse. Pour toutes ses bontez & ses tendresses , elle lui donne toutes ses pensées ; elle n'a des yeux que  
pour

pour lui ; en apprenant à l'aimer , elle a oublié toute autre chose , & je lui ai ouï dire plus d'une fois , qu'elle ne trouvoit que le Roi de bien fait dans son Royaume.

Ces deux cœurs , par le Ciel unis ,  
 Goûtent une joye infinie ,  
 Louïs est charmé de Marie ,  
 Marie n'aime que Louïs ;  
 Et dans cette correspondance ,  
 S'il a du plaisir à la voir ,  
 Elle ne sçauroit concevoir  
 Comme on peut souffrir son absence.

Tu m'as souvent écrit de te faire le Portrait de cette jeune Reine que j'ai l'honneur de servir , & que tu n'as point vûë ; & je me souviens que j'en ai tracé déjà quelques traits ; mais je te confesse que c'est un Ouvrage que je ne sçauois achever. Cette Princesse est un visage humain , où la Nature a mis ce qu'elle avoit de plus rare : ses beaux yeux , son teint & ses cheveux sont autant de merveilles , & sa pieté admirable , sa douceur & sa vivacité sont autant de Graces qu'elle a apportées du Ciel.

Les adorables actions  
 De cette jeune Souveraine

Découvrent de perfections,  
Qui sont au-dessus d'une Reine :  
Ces beaux sentimens plus qu'humains  
Dans le fonds de son ame empreins ,  
Et tant de vertus sans pareilles  
Qui conduisent ses volontez ,  
Font voir que ses rares beautez  
Sont les moindres de ses merveilles.

Cette belle union de Leurs Majestez fait qu'il ne se voit jamais de partage dans leurs cœurs ; il semble qu'elles ne fassent qu'une maison ; & ceux qui sont aux Reines , sont également au Roi. Je leur fais tous les jours ma Cour avec de pareils sentimens de veneration & d'obéissance ; & l'on ne sçauroit être plus satisfait que je le suis , de la grace que Sa Majesté m'a accordé d'entrer des premiers à son lever , & de pouvoir admirer à loisir un si grand Monarque. Mes yeux ne le peuvent assez regarder , & je cours par tout où il passe , comme si je ne l'avois jamais vû.

Ce Peuple qui n'a point de Dieux ,  
Que cette source de lumiere ,  
Qui tous les jours dans sa carrière  
Porte la vie en tant de lieux ,  
Courant éveillé par l'Aurore

Voir



Voir lever l'Astre qu'il adore,  
 Et marquer son zele & sa foi,  
 Quelque joye qu'il en ressent,  
 Son ame n'est pas si contente  
 Qu'est la mienne au lever du Roi.

Tous les Princes & les grands Seigneurs  
 font leur Cour au Roi avec autant de  
 soin que de respect, & ils reconnoissent  
 qu'ils sont comme les Astres qui ne bril-  
 lent qu'autant qu'ils reçoivent l'aspect du  
 Soleil. A la tête de nos Princes du Sang  
 paroît le Frere Unique de Sa Majesté, de  
 qui l'esprit est infiniment éclairé, l'ame  
 grande & bien-faisante, & qui possède  
 tous les avantages qu'il faut avoir pour  
 être parfait : le Ciel lui a choisi pour Com-  
 pagne une Princesse qu'on ne sçauroit  
 assez admirer, & qui donne à l'Angleterre  
 la gloire d'avoir produit un miracle.

O que c'est un couple parfait  
 Que Philippe & son Henriette !  
 On voit bien que le Ciel l'a fait.  
 Il est charmant, elle est divine,  
 Et tous deux nous font avouer  
 Que l'éloquence la plus fine  
 Ne les peut assez bien louer.

Monsieur le Prince pour un grand hom-  
 me de guerre, est un admirable Courtisan,

I v il

il fait aussi bien sa Cour qu'il tient dignement son rang, & tout le monde avouë que son courage & son esprit sont d'une pareille élévation.

Ce genereux Prince n'aspire  
Qu'aux moyens de plaire à son Roi,  
Heureux de recevoir la loi  
De ce Monarque qu'il admire.  
Il croit qu'un Heros si puissant  
Doit regner sur toute la terre,  
Et pour voir tomber le Croissant,  
Brûle de le suivre à la guerre.

Leurs Majestez & les deux Alteſſes Royales se rendent tous les jours chez la Reine leur Mere, y passent en particulier d'agréables heures, & goûtent ce que la tendresse a de plus doux : elles lui tiennent compagnie dans ses repas ; & certe belle union que tout le monde voit, fait naître l'admiration publique.

Que notre vûë est attachée  
A ce rare & charmant aspect !  
Que notre ame se sent touchée  
Et de plaisir & de respect,  
Quand cette famille adorable  
Se laisse voir à même table,  
Et par des regards & des ris

Qu'af-

Qu'assez souvent elle s'envoie ,  
 Montre qu'elle vit plus de joye ,  
 Que des mets qui lui sont servis !

Vous me mandez par votre dernière lettre , que je vous apprenne quelque chose de la chute de Monsieur Fouquet , & de sa prison : il fut arrêté avec tant d'adresse , & si secrettement , qu'il n'en eût pas le moindre avis , ni le moindre soupçon. Tout le monde crie contre son ambition ; sa mauvaise conduite dans les Finances , & ses déreglemens donnent des acclamations à la justice du Roi : il est gardé fort soigneusement par des Mousquetaires , & les plus habiles gens augurent mal de sa fin.

Comme un Icare audacieux ,  
 Qui pretendoit voler aux cieux ,  
 Ce Sur-Intendant plein d'audace  
 Ayant pris hardiment l'effor ,  
 Croyoit avec des aîles d'or  
 Voler à la plus haute place :  
 Mais Louïs ainsi qu'un Soleil  
 A dissipé son appareil ,  
 Et renversé ses entreprises ;  
 Et ses aîles qu'injustement  
 Pour s'élever il avoit prises ,  
 L'ont fait tomber plus lourdement.

Quantité de personnes de toutes qualitez ont part à sa disgrâce ; & même de belles Dames qui meritoient bien que leurs intrigues fussent cachées ; si ce n'est qu'elles soient punies d'avoir prodigué leurs bonnes grâces, qui ne doivent être gagnées que par le mérite , les assiduez & les respects, qu'on ne trouve jamais dans ces seducteurs , qui se servent de fausses clefs d'or pour entrer dans le Temple d'Amour, d'où ils ne sortent point sans scandale : il faut pourtant avoir pitié de ces malheureuses beautés que l'ambition a surprises.

L'ambition est dangereuse ,  
 C'est bien le plu subtil poison  
 Qui puisse troubler la raison ,  
 Et l'ame la plus vertueuse ,  
 Quand elle s'en laisse infecter ,  
 Puisqu'elle sçût précipiter  
 Les Anges remplis de lumiere ,  
 Et que notre premiere Mere  
 Sentit son mortel aiguillon :  
 Nous devons plaindre tout de bon  
 Les rigoureuses destinées  
 De ces Dames infortunées.

Si notre jeune Roi est redoutable à la guerre , il est admirable dans la paix , & dans le Gouvernement de son Etat. Il tient  
 deux

deux fois le jour un Conseil particulier, où assiste un petit nombre de personnes qu'il a choisies ; & après que les affaires ont été examinées , Sa Majesté les resout avec autant de sagesse & de justice que les Monarques les plus consommez dans la conduite de leurs Etats.

Il est jeune , mais il est sage ,  
 Et son jugement sans pareil ,  
 Lors qu'il preside à son Conseil ,  
 Lui sert d'épreuves & d'usage.  
 Son esprit brillant de clartez  
 Trouve peu de difficultez ,  
 Et peu de choses impossibles ;  
 Et quand il ouvre des avis ,  
 Ils sont admirez & suivis ,  
 Comme des regles infaillibles.

Il n'y a plus de Surintendant que le Roi , & il établit un si bel ordre dans ses Finances , que son Royaume en ressentira bien-ôt les effets. Quel bonheur de voir ses richesses servir à ses liberalitez , ou conservées dans son Epargne pour les besoins de son État , après en avoir vû faire tant d'injustes dissipations ! Que ses peuples sacrifieront de bon cœur & leurs vies & leurs biens pour son service , puisque c'est lui qui est le dispensateur  
 de

de ses tresors ! Que les bien-faits & les graces augmenteront de prix , & vont être satisfaisantes pour les honnêtes gens qui n'en demanderont plus qu'à leur véritable Maître , & qui n'en recevront que de lui !

Qu'il est juste de voir partir  
Les bien-faits de sa main Royale !  
Elle n'aura plus de rivale ,  
Si hardie à les départir :  
Pour recevoir ces recompenses ,  
Le merite decidera ,  
Et la seule vertu sera  
Le fondement des esperances.

Avec les grandes qualitez d'un Heros , notre Monarque possède toutes celles qu'il faut avoir pour la belle galanterie : elles lui sont si naturelles , qu'il n'y a point de conquêtes qui lui soient difficiles ; & quand il ne seroit pas Roi , il seroit toujours le mieux fait & le plus aimable de son Royaume : j'en laisse juger les Dames , qui confesseront. Que s'il entre dans une conversation generale , ou s'il en fait une particuliere ; que s'il paroît dans un Bal , ou dans un Tournoi , c'est avec tant d'adresse & tant de grace , qu'il emporte le prix aussi aisément que les cœurs.

Par

Par tout où l'on le voit paroître,  
 Il fait avoüer hautement,  
 Qu'avecque les marques de Maître  
 Il a les graces d'un Amant.  
 Chaque parole de sa bouche  
 Nous surprend, nous charme, nous  
 touche,  
 Et quand il paroît dans un Bal,  
 Si routes les ames atteintes  
 Osoient lui découvrir leur mal,  
 Ah ! que l'on entendroit de plaintes !

Vous aurez oüi parler de ce qui s'est pa-  
 sé à Londres entre les Officiers de notre  
 Ambassadeur, & de celui d'Espagne ; &  
 que ceux-ci soutenus d'une populace An-  
 gloise , à qui on avoit distribué quelques  
 doublons , ont fait dans la contestation  
 du rang une action aussi violente qu'elle  
 est contre les droits de cette Couronne,  
 & chacun en considere les suites avec des  
 sentimens bien differens. Sa Majesté a  
 pris cette affaire comme fit autrefois Hen-  
 ri le Grand, qui voulut rompre la Paix  
 qu'il avoit faite depuis peu avec l'Espa-  
 gne , parce que l'on avoit violé à Madrid  
 la sûreté du Palais de son Ambassadeur. Le  
 Pape adoucit ce Conquerant, & lui fit  
 faire la satisfaction qu'il desiroit. Je suis  
 assuré que l'on fera toutes choses pour la  
 donner

donner entière à notre Roi, & son alliance est trop avantageuse, & sa colere est trop à craindre, pour lui refuser rien de ce que la justice lui fera demander.

Il est clement quand on est doux,  
Et la moindre fierté s'expose  
A mettre soudain en courroux  
Ce jeune Mars qui se repose.  
Il s'est desarmé par amour :  
Mais que tous les Rois de la terre  
Craignent leur perte dès le jour  
Qu'il leur déclarera la guerre.

Il y a déjà du tems que cette lettre étoit presque achevée, & je vous l'aurois envoyée plutôt, si depuis quelques jours la naissance du Dauphin n'avoit occupé toutes nos pensées. Elle a commencé avec bien de la douleur & beaucoup de danger: mais elle s'est achevée très-heureusement & avec une extrême joye: elle a été la pierre de touche des bontez, des tendresses & de la vertu du Roi & des Reines, & j'y ai vu des merveilles que je ne sçauois exprimer. La Reine & le petit Prince ont une parfaite santé, & il n'y a jamais eu d'enfant ni plus beau ni mieux formé que lui. Vous n'êtes pas mal recompensé du retardement de ma lettre,



lettre, puisque je vous fais part de ces dernières nouvelles si chères & si avantageuses à la France, & que j'ajoute à ce que je vous avois destiné, un Sonnet que j'ai fait pour le Roi sur cette heureuse naissance, qui vous fera voir que la grande joye rend les gens bien hardis.

+++++

## S O N N E T.

**S** Age & vaillant LOUIS, Monarque incomparable,  
 Qui sçais te faire aimer & craindre en tant de lieux,  
 Qui charmes nos esprits aussi-bien que nos yeux,  
 Et tiens nos libertez sous un joug agreable:

Ce bel art de regner qui te rend admirable,  
 Nous fait voir dans la paix tes Etats glorieux,  
 Et tes sujets contens ne demandoient aux Dieux,  
 Qu'un fils qui fût un jour à son Pere semblable.

Il est né, ce Dauphin, l'objet de nos souhaits,  
 L'ornement de la France & le fruit de la Paix:  
 Ah! que sur ses beaux jours un haut espoir se fonde!  
 Un

Un bonheur fans égal le doit accompagner,  
Et ce fera trop peu de l'Empire du monde  
Pour ce Fils que tes soins apprendront à regner.

Adieu, mon cher Alcandre, ta longue  
absence me cause beaucoup de chagrin,  
& j'aimerois mieux que nous fussions en-  
core à la guerre, que d'être si long-tems  
separez. Je pensois finir cette plainte,  
mais tu auras encore quelques Vers qu'u-  
ne promenade solitaire vient de m'inspi-  
rer, qui te marqueront avec un peu d'a-  
grément, que c'est de Fontainebleau que  
je t'écris, le sixième jour de la naissance  
du Dauphin, & le même du mois de No-  
vembre.

Deffous ces beaux pins toûjours verts,  
Qui ne craignent point les hivers.  
A l'aspect de ces vieilles roches,  
Qui nâquirent avec le jour,  
Dont les solitaires approches  
Font voir des deserts à la Cour,  
J'ai rêvé trois ou quatre fois,  
Dans le seul dessein de te plaire,  
Et me suis hazardé de faire,  
Cher Alcandre, ce que tu vois.  
N'y cherche pas la politesse,  
En cette derniere justesse,  
Que tu sçais si bien discerner.

Il est sans art & sans étude,  
 La nature & la solitude  
 Ont pris tout le soin de l'orner.

+++++

## XI. ELEGIE.

AU dessous du Palais du plus grand Roi du monde,

Sur ces bords que la Seine arrose de son onde,  
 S'élève un triple rang de grands & droits ormeaux,

Dont jamais le soleil ne perça les rameaux.

C'est là qu'Amarillis, une jeune Bergere

Affise sur un lit de jonc & de fougere,

Les yeux negligemment attachez sur les flots,

Contre son cher Daphnis éclatoit en ces mots.

C'est-ici, disoit-elle, où jadis mon volage

Me donna de ses feux le premier témoignage;

Où si souvent depuis il m'engagea sa foi

D'aimer jusqu'au trépas, & de n'aimer que moi :

Tant que dura l'ardeur de sa premiere flâme,

Tandis qu'Amarillis regna seule en mon ame,

Chaque jour il venoit sous ces ombrages  
 verts

Y chanter nos amours en mille tendres vers ;

Et content de languir sous un si doux empire,

Atten-

Attendre que je vinssé écouter son martyre.  
Mais hélas ! maintenant par un triste retour,  
C'est ici que je vois naître & mourir le jour ,  
Sans que l'ingrat touché d'un reste de tendresse

Y revienne chercher sa première Maîtresse.  
En vain depuis deux mois je pleure incessamment ;

En vain mon triste cœur soupire à tout moment :

Les plus tendres soupirs , les plus touchantes larmes

Pour engager Daphnis sont d'inutiles armes.

Souvent même , souvent , au fort de mes douleurs

Je crois voir cet ingrat se rire de mes pleurs ,  
En faire un sacrifice à sa chère Climene ,  
Faire parler ma flâme en faveur de la sienne ,  
Et lui dire à ses pieds d'un air tendre & soumis ,

Je pourrois être heureux avec Amarillis.

Alors contre Daphnis ma raison s'intéresse,  
Elle veut dans mon cœur devenir la Maîtresse,  
Et ce cœur malheureux d'un doux espoir flatté,  
Durant quelques momens se croit en liberté ;  
Un généreux dépit s'emparant de mon ame  
Y suspend pour un tems les effets de ma flâme.

Mais de quelque dépit que l'on soit enflâmé ,  
On

On n'en revient jamais quand on a bien aimé.

En vain, pour essayer de soulager ma peine,  
Je songe que Daphnis est haï de Climene,  
Et que par elle amour punissant ce Berger,  
Semble prendre sur soi le soin de me venger.  
Car enfin que me sert qu'on le fuye, ou qu'on  
l'aime,

Si je ne puis cesser de l'adorer moi-même ?  
Et n'est-ce point un mal plus dur que le tré-  
pas,

D'aimer un inhumain qui ne nous aime pas ?

Puis parlant à Daphnis, perfide, ajoutez-  
t'elle,

Au moins si la beauté qui te rend infidèle,  
Avoit reçu du Ciel plus de charmes que moi,  
Je me consolerois de te voir sous sa loi ;  
Et sans plus éclater contre toi ni contre elle,  
Je me plaindrois aux Dieux de m'avoir fait  
moins belle ;

Maistu n'es pas aveugle , & pour en juger  
mieux ,

Malgré ton inconstance , il te reste des yeux :  
Il te reste sans doute assez de connoissance  
Pour mettre entre nous deux beaucoup de dif-  
ference.

Qu'est-ce donc qui t'engage en ses honteux  
liens ?

Ils ne sont ni si beaux ni si doux que les miens :  
Car enfin ne dis point, pour cacher ta foi-  
blesse,

Q'ua-

Qu'avecque moins d'appas elle a plus de tendresse.

Je sçai qu'il te hait , ingrat , & je t'aimois :  
Mille fois prevenant les vœux que tu formois ,  
Je me suis dérobée aux Bergers du village ,  
Pour aller te chercher de bocage en bocage :  
Tu t'en souviens sans doute , infidèle Daphnis ,

Tu n'a pas oublié qu'Amarante & Philis  
A la fête du Dieu qu'adore cette terre ,  
M'en ont fait devant tous une cruelle guerre.  
Mais peut-être ton cœur ennuyé d'être heureux ,

Aime mieux soupirer sous un joug rigoureux.  
Helas ! s'il est ainsi ; que mon sort est à plaindre ,

Et que lors que l'on aime on a lieu de tout craindre !

Qui m'eût dit autrefois que ma tendre bonté  
Serviroit de pretexte à ta legereté ?

L'ardeur dont tu brûlois devenant mutuelle ,  
Ne devoit-elle pas devenir éternelle ?

Et croira-t'on jamais qu'un cœur bien enflammé

Puisse cesser d'aimer parce qu'il est aimé ?

Ah ! volage Daphnis , rappelle en ta mémoire

Ces jours où notre amour faisoit toute ta gloire ,

Où

Où cent fois de nos Dieux meprisant le bonheur ;

Tu t'es crû plus heureux de regner sur mon cœur :

En ta faveur au moins prends pitié de toi-même ,

Fuis enfin qui te fuit , & viens aimer qui t'aime.

+++++

## S T A N C E S.

**I**Ris, je prens le Ciel & les Dieux à témoins  
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres  
soins ;

Que vos yeux éclatans m'ont fait sentir leur  
flâme ;

Que rien n'est comparable aux feux de mon  
amour ;

Et que vous ne perdrez l'empire de mon ame  
Que lors que je perdrai la lumiere du jour.

Mocquez-vous de mes feux, meprisez mes  
soupirs,

De mes seules douleurs faites tous vos plaisirs ;

D'un indigne Rival approuvez la souffrance :

Je ferai mon bonheur de ma captivité,

Et vos perfections soutiendront ma constance

Contre tous les efforts de votre cruauté.

Si

Si jamais le destin de mon bonheur jaloux,  
Pour exercer ma foi me sépare de vous,  
Et me livre aux tourmens d'une cruelle absence,

La violente amour dont je brûle en ces lieux,  
Conservera son feu loin de votre présence,  
Et je serai constant sans le secours des yeux.

Je veux que mon esprit, malgré l'éloignement,

S'applique à rapprocher l'amante de l'amant;  
Qu'il se forme un portrait de votre beau visage

Que les objets presens ne puissent effacer;  
Que l'original seul succède à son image,  
Et le bien de le voir au bonheur d'y penser.

Quand le tems flettrira vos roses & vos lys,  
Et que tous vos appas seront ensevelis  
Dans le triste débris de vos jeunes années,  
Mon amour bravera la force de ses traits,  
Je suivrai malgré lui mes douces destinées,  
Et sans perdre mon cœur, vous perdrez vos attraits.

La douceur de l'espoir ne m'animera pas  
A porter ma constance au delà du trépas,  
Ce n'est que le soutien d'une amour languissante,



La forte passion rejette son secours ,  
 Elle seule suffit à se rendre constante ,  
 Et par sa propre force elle entretient son cours.

Je ne brulerai point de cette aveugle ardeur ,  
 Qui pour servir les sens offense la pudeur :  
 De mon extrême amour je bannirai le crime ,  
 L'éclat de ma vertu brillera dans mes feux ,  
 Et vous offrant mon cœur , cette juste victime

N'aura rien qui vous porte à rejeter mes  
 vœux.

L'Amant qui de sa foi garde la pureté ,  
 Cedera l'avantage à ma fidélité ,  
 Pour toute autre que vous mon cœur sera  
 tranquille ,  
 Et je suis si content d'être sous votre loi ,  
 Que je ne trouve rien qui soit si difficile  
 Que vous avoir servie , & vous manquer de  
 foi.

Si je voulois entrer dans une autre prison ,  
 Ce volage dessein blesseroit ma raison ,  
 Elle veut que pour vous sans cesse je soupire ,  
 Rien n'égale l'éclat de vos divins attraits ,  
 Et si pour mieux choisir je sors de votre em-  
 pire ,  
 Ne croyez pas , Iris , que j'en sorte jamais.

Que Climene ou Philis, les Astres de la Cour,  
Tachent à vous ravir mes soins & mon amour,  
A ma legereté promettent leurs caresses,  
Et qu'en vous adorant j'éprouve vos ri-  
gueurs,

Je sçaurois mepriser leurs flateuses promesses,  
Et preferer toûjours ma peine à leurs faveurs.

Bien loin de vous quitter, & de leur obeïr,  
De les voir seulement je croirois vous tra-  
hir,

Et soudain ce regard seroit suivi de larmes.

Je ne veux regarder ni Déeses ni Dieux,  
Et l'Amant fortuné qui contemple vos char-  
mes,

Ne peut voir d'autre objet sans profaner ses  
yeux.

Je veux faire mes loix de vos moindres desirs,  
Et dans tous mes desseins rechercher vos plai-  
sirs.

Iris, rien ne m'est cher à l'égal de ma flâme;  
Mais si pour vous complaire il falloit l'étouf-  
fer,

Je l'irois attaquer jusqu'au fond de mon ame,  
Et ferois mes efforts afin d'en triompher.

Que si ma passion surmontoit mon pouvoir,  
Et que sa fermeté me fît perdre l'espoir

De la sacrifier au desir de vous plaire,  
 Si j'avois tant d'attache à ma douce prison,  
 Que toute ma raison ne m'en pût pas distraire,  
 Ma mort vous serviroit bien mieux que ma  
 raison.

Ne croyez pas, Iris, que pour être discret  
 Je doive dans mon cœur retenir mon secret,  
 Je puis le reveler, sans flétrir votre gloire,  
 L'amour que j'ai pour vous ne craint point  
 d'éclater,  
 Les mortels en devoient consacrer la memoï-  
 re,  
 Et les autres Amans le devoient imiter.

++++++:++++++

## S O N N E T.

L'Amour contre la mort prit une fois que-  
 relle,  
 Sur un lit où Climene étoit presque aux abois;  
 Elle s'en apperçoit, & d'une foible voix  
 Crie & défend l'Amour qui combattoit pour  
 elle.

Cleandre arrive alors, & regardant sa belle,  
 Quel est, dit-il, mon cœur, l'état où je te  
 vois?

Il se jette à travers, les écarte tous trois,  
Mais la mort qui s'en picque, en devient plus  
cruelle.

Elle dit à l'Amour, puisqu'ils font ici deux,  
Ou qu'ils nous laissent faire, ou nous battons  
contr'eux ;  
Toi contre cet amant, moi contre cette vai-  
ne.

Ils en vinrent aux mains, mais ô funeste sort !  
La mort d'un coup de faux se défait de Cli-  
mène,  
Et l'Amour de cent traits blesse Cleandre à  
mort.

++++++:+++++

## A U T R E

### *Sur un Bouquet de Fleurs.*

**B**Elles fleurs, si ma main vous arrache une  
vie,  
Que vous tenez ici de la faveur des Cieux,  
Quittez sans murmurer la beauté de ces lieux,  
Et ne vous plaignez pas si je vous l'ai ravie.

Vous

Vous mourez sur le sein de la belle Silvie ,  
 Si vous devez mourir , pouvez-vous mourir  
 mieux ?

L'Astre qui vous fait vivre est moins beau que  
 ses yeux ,

Et cette illustre mort est trop digne d'envie.

Et quoi ! charmantes fleurs , vous en tremblez  
 de peur ,

Vos feuilles ont perdu leur être & leur odeur :

Craignez-vous tant la mort ? Aimez-vous tant  
 à vivre ?

Helas ! que de tous ceux que la belle a blessé,  
 fez ,

Les moins passionnez brûleroient de vous suivre ,

S'ils croyoient en mourant être si bien placés.





+++++

# M A D R I G A L.

**L**E respect & l'amour pleins de glace &  
de flâme  
Se font la guerre dans mon ame ,  
Et ne se yeulent point ceder ;  
Mais ô beauté charmante & rare ,  
Si je ne puis les accorder ,  
Permettez que je les sépare.

+++++

# M A D R I G A L.

**A**Ccablé d'ennuis & de maux  
Sous qui ma constance succombe,  
Et n'esperant plus qu'au repos  
Qui se rencontre dans la tombe ,  
Je rêve incessamment pourquoi mon triste  
fort ,  
Par un long & barbare effort ,  
Depuis le jour fatal que le Ciel m'a fait naître ,  
A répandu sur moi tant de malheurs divers.  
A ! grand Dieu , ce pourroit bien être  
A cause que je fais des Vers.

+++++

## A U T R E.

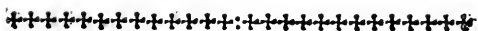
U Ne certaine Magistraté  
 Depuis le genoûil jusqu'au flanc  
 Couvrit sa cuisse delicate  
 D'un beau calçon de satin blanc ;  
 Mais satin d'une These en profonde science,  
 Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence,  
 Et que cette profane à son ventre appliqua :  
 Si bien qu'on y pût lire au moment de sa  
 chute  
 En l'endroit qui chez elle a fait tant de dis-  
 pute,

## QUÆSTIO PHYSICA.

Et si de ce grand Jule on y vit la figure,  
 Il ne le prendra pas , s'il lui plaît, en injure :  
 Aujourd'hui que la paix s'est faite par ses  
 mains ,  
 Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure  
 A Rome sur les grands chemins.

EPITA-





## EPI T A P H E.

**P**assant, sur ce Tombeau daigne arrêter  
tes pas,

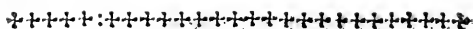
Tu sçauras la triste aventure  
D'une rare beauté qui devant son trépas  
Se faisoit admirer à toute la Nature :

Dès qu'elle parut à la Cour  
Elle sçût donner de l'amour,  
Comme son cœur en sçût prendre de même,  
Mais son cœur en prit tant, qu'à son amour  
extrême,

Elle sacrifia jusques à son honneur :

L'honneur aussi voulut un sacrifice,  
La belle Iris pour fuir le deshonneur,  
Immola le fruit de son vice,  
Mais pour le faire avec plus de splen-  
deur,

Ce n'étoit pas assez de l'avorton d'un crime,  
Elle-même en fut la victime.



LE TEMPLE  
DE LA GLOIRE,  
A Mr le Duc d'Anguien.

Sur le point que la nuit détend ses sombres  
voiles,  
Et que son Char d'ébène environné d'étoi-  
les,  
Roule dans le silence, & déjà tout penchant,  
Fait voir la pompe noire aux portes du cou-  
chant,  
J'étois dedans un bois dont les feüillages  
sombres  
Sembloient servir d'azile à ses mouvantes  
ombres,  
Et suivi seulement de cent autres guerriers,  
Je tâchois de cueillir quelques petits lauriers,  
Quand un subit éclat épandu sur la nuë  
Me surprit tout ensemble & l'esprit & la vûë;  
Mille sons éclatans, mille brillans éclairs  
Furent dans un moment élanchez dans les airs.  
Et je vis aussi-tôt cette clarté suivie  
D'une Divinité dont mon ame ravie

Ne

Ne pourroit se lasser d'admirer les beautez ,  
 Et par qui tous mes sens se virent enchantez.  
 Ses yeux étoient perçans , sa bouche étoit  
 charmante ,

L'air fremissoit au bruit de sa voix éclatante ;  
 Elle avoit d'un côté des palmes dans la main ,  
 Elle tenoit de l'autre un puissant Cor d'airain ,  
 Dont le son tout ensemble agréable & terri-  
 ble ,

Disoit je ne sçai quoi de pompeux & d'horri-  
 ble ;

Et ce grand Cor bruyant au défaut de sa voix ,  
 Réveilloit les échos endormis dans les bois.  
 Son corps étoit porté sur des aîles dorées ,  
 Et de mille couleurs peintes & bigarées ,  
 Elle voloit en rond , s'élançoit dans les Cieux ,  
 Et perçant dans la nuë , échapoit à mes yeux ,  
 Puis quittant tout d'un coup le séjour du  
 tonnerre ,

D'un vol prompt & léger elle rasoit la terre ,  
 Et laissant après elle un lumineux éclair ,  
 De mille cercles d'or elle enrichissoit l'air ;  
 De ces vives clartez la nuë épouvantée ,  
 Dans ces gouffres profonds s'étoit précipi-  
 tée ,

Et moi-même incertain de cet événement ,  
 Je me trouvai saisi d'un long étonnement.  
 D'abord à son éclat je la pris pour l'Aurore ,

Qui cherchoit dans les bois le chasseur qu'elle adore.

Mais je la connus mieux, quand arrêtant son cours ,

Elle vint m'aborder & me tint ce discours.

Mortel , écoute-moi , je suis la Renommée ,

Cette robe d'azur , de fleurs-de-lys semée ,

Que je porte , & qui flote au gré du vent sur moi ,

T'enseigne que je fers le parti de ton Roi :

Du valeureux Anguien j'annonce la victoire ,

Et vai par tout le monde en publier la gloire..

J'étois auprès de lui dans ces champs alarmez ,

D'où Norlingue a vû choir tant d'hommes renommés ;

Je soulageois son bras dans l'horrible journée ,

Où le Danube a vû sa valeur renommée ,

Par tant de hauts exploits , & tant de hauts trépas.

Je combattois pour lui , je devançois ses pas ,  
Semblable à ces éclairs qui precedent l'orage.

Ma voix faisoit tomber le plus ferme courage ,

Et ma bouche semant la terre de son nom ,

Y caufoit plus d'effroi que celle du canon :

Ce fut moi qui portant cette frayeur secrète ,  
Fus.

Fus causé que Mercy résolut sa retraite ,  
 Quand il scût que d'un pas fier & majestueux  
 Anguien passoit les bords du Nord impérieux ,  
 Depuis fuyant toujours il déroboit sa tête  
 Aux formidables coups de l'horrible tempête ,

Qui menaçoit ses jours de la fureur des Cieux ,  
 Et tels que les Tyrans armez contre les Dieux ,  
 Il couvroit son grand corps de quelque âpre  
 montagne ,

Et par tout à ce Prince il cedoit la campagne :  
 Mais le Ciel qui se rit de ses remparts si vains ,  
 Par sa prudence même aveugle ses desseins .  
 Prés de Norlingue enfin il prend son avantage ,

Et rangeant son armée à couvert d'un village ;  
 Choisit un double mont : mais dans un champ  
 si beau ,

Au lieu de son azile il trouve son tombeau .  
 Le Prince qui le suit d'une ardeur invincible ,  
 L'attaque dans le lieu qu'on croit inaccessible ,

Le provoque & le pousse à telle extrémité ,  
 Qu'enfin la crainte cède à la nécessité .  
 De la peur qui le trouble , il passe à son con-  
 traire ,

Et dans son desespoir il devient temeraire :  
 Tel qu'un Sanglier suivi par le vaillant Chas-  
 seur ,

S'ar-

S'arrête dans son fort , tourne en rage sa peur,  
Sa gueule contre un arbre écarte tout , s'é-  
lance ,  
Et déchire les chiens de sa double défense,  
Cet orgueilleux Mercy repousse ses efforts ,  
Et couvre en sa fureur la campagne de morts.  
Un horrible combat de tous côtez s'allume ;  
L'air devient enflâmé , la terre est teinte &  
fume  
D'un sang bouillant qui tombe & coule par  
torrens  
Dans des monts entassez de corps morts &  
mourans :  
Sur des aîles de feu la mort impityable ,  
Vole de toutes parts , & se rend effroyable ,  
Par le spectacle affreux qu'étale sa fureur ,  
Elle sème par tout le carnage & l'horreur.  
Des malheureux bleffez les plaintes lamenta-  
bles ,  
Un tonnerre mêlé de cris épouvantables ,  
Des chevaux échappez les fiers hannissements,  
Et des mourans soldats les longs gémisse-  
mens ,  
Font de leurs bruits confus retentir les cam-  
pagnes ,  
Et troublent les échos des prochaines mon-  
tagnes.  
La victoire balance & son sort est douteux ,  
Le Prince voit des siens le desordre honteux :  
Mais

Mais c'est dans le peril que sa vigueur redou-  
ble ,

Du soldat éperdu sa voix calme le trouble ,  
Tout ce qui se rencontre , il l'écarte ou l'abat  
Et sa seule vertu rétablit le combat.

Qui pourroit exprimer les soins , la vigilance ,  
La vehemente ardeur , l'incroyable vaillan-  
ce ,

Et les faits merveilleux dont il s'est signalé  
Dans les sanglans dangers où son cœur l'a  
mêlé ?

Moi qui par tout ailleurs souvent trop exage-  
re ,

Je ne t'en peux tracer qu'une image legere ,  
Je dis tout ce qu'ont fait tous les Heros pas-  
sez ,

Je dis ce qu'on peut dire , & n'en puis dire  
assez.

Combien de fois la mort aveugle & force-  
née

A-t'elle menacé sa belle destinée !

Jel'ai vû de deux coups dans le combat blessé ,  
Et j'ai vû de son son sang sur la terre versé  
Naître mille lauriers dont l'immortel om-  
brage

Sembloit mettre sa tête à l'abri de l'orage.

Dieu , que dans cet état il donna de terreur !

Ce grand Prince enflâmé d'une noble fureur ,  
Voyant

Voyant couler son sang , comme un foudre  
s'élance ,

Force des escadrons la ferme résistance ,  
Rompt les fiers Bavarrois au combat obsti-  
nez ,

Et rend tous les guerriers de ses faits éton-  
nez.

Ces hommes vagabons qui sont nez dans la  
guerre ,

Exemts du tendre amour de leur natale ter-  
re ;

Ces intrepides cœurs redoutant ses efforts ,  
Laiſſent Mercy leur Chef dans le nombre des  
morts :

Cleon demeure pris , & le reste en déroute ,  
Cherche pour se sauver quelque ſecrete rou-  
te.

Comme des Aquilons dans les airs élancez  
Font voir par leur fureur les arbres renver-  
ſez ,

Font des plus hauts rochers choir les masses  
cornuës

Et chassant devant eux une troupe de nuës ,  
Rendent le rond du Ciel net , tranquille & ſe-  
rain ,

Et font regner par tout leur pouvoir ſouve-  
rain ;

Ainsi le grand Anguien , & les Chefs qui l'as-  
ſiſtent ,

Font



Font tomber sous le fer tous ceux qui leur résistent ;

Chassent des Bavarrois les bataillons épars ,  
Et se rendent le camp libre de toutes parts.

La fureur & le bruit calment leur violence ,  
Les faux cris de victoire y troublent le silence ,  
Norlingue ouvre sa porte , & reçoit dans son cœur

Ce Prince glorieux , triomphant & vainqueur.  
Le Danube troublé du fruit de sa victoire ,  
En va porter l'effroi jusques dans la mer noire ,

Et moi qui vai semant son nom par l'Univers ,

J'ai déjà visité mille climats divers :

J'ai conté son triomphe aux peuples de  
l'Aurore ,

Je l'ai dit au Sarmate , & je l'ai dit au More ,

J'en ai fait le recit dans le fameux séjour

Qui voit choir dans la mer le brillant char du  
jour.

J'ai traversé les flots de la mer Atlantique :

J'ai vû de bout en bout la sauvage Amérique ,

Et je n'ai point laissé de climats sous les  
Cieux ,

Que ma voix n'ait remplis de son nom glorieux.

Il ne me reste plus qu'à porter cette Histoire

Dans.

Dans le séjour sacré du Temple de la Gloire ,  
Où cent Peintres sçavans , cent sublimes esprits ,  
D'une noble fureur divinement épris ,  
Travaillent nuit & jour à l'immortelle image  
De ce Prince , à qui même Alcide rend hommage :  
Toi qui dès ta naissance eûs du Ciel quelque ardeur ,  
Quelques rayons du feu d'immortelle splendeur ,  
Qui brillent dans l'esprit , & qui transportent l'ame ,  
Et dont l'art d'Apollon sçait conduire la flamme ,  
Si la gloire te plaît, suis mon vol, & t'en viens  
Travailler avec eux à l'image d'Anguien.  
Là finit le discours de l'illustre Courriere ,  
Et la voyant déjà reprendre sa carrière ,  
Je me sentis pressé de suivre sa beauté ,  
Et me vis aussi-tôt dans les airs transporté ;  
Je ne sçais si ce fut mon corps ou ma pensée ,  
Mais depuis le moment qu'elle fut élancée ,  
Et qu'elle m'emporta dans le vaste des airs ,  
Nous vîmes cent Citez , & cent vastes deserts ,  
Nous passâmes des mers bruyantes & sauvages ,

Cent fleuves renommez, cent étranges rivages,  
Des monts, des hauts rochers, des rapides  
torrens,

Cent païs divisez de climats differens,  
Et nous vîmes enfin l'agréable contrée,  
Où dans un lieu sacré la Gloire est adorée,  
Sur le faix élevé d'un mont audacieux,  
Qui porte son sommet jusques dedans les  
Cieux,

Et se fait voir bien haut au-dessus du tonnerre,  
Des quatre endroits divers qui partagent la  
terre,

Dans le milieu d'un bois de lauriers toujours  
vers,

Qui n'ont jamais senti la rigueur des hyvers,  
Dans le plus beau séjour de toute la Nature  
Est un Temple fameux d'admirable structure;  
Ses hauts murs transparans sont d'un brillant  
cristal,

Où l'or semble imiter le lustre Oriental,  
Dont l'Aurore en naissant peint les celestes  
plaines,

Où l'éclat qu'elle donne au cristal des fontai-  
nes,

Tout ce que la nature a de plus précieux,  
Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,  
Et ce qu'elle-même a de plus rares merveilles,  
Est compris dans l'enclos de routes sans pa-  
reilles,

Qui

Qui de ce lieu sacré font le riche ornement ,  
Et semblent égaler celle du Firmament.  
La beauté que la pompe & l'éclat environ-  
nent ,  
L'auguste qualité que les autres couronnent ,  
Cette Reine des cœurs qui triomphe du sort ,  
Ce seul bien des mortels qui reste après la  
mort ,  
Des plus vaillans Heros la passion première ,  
Et la possession qu'on garde la dernière ,  
La gloire des rayons d'immortelle splendeur  
Emplit de ce lieu saint l'ample & vaste gran-  
deur.  
Là des plus nobles cœurs reçoit les vœux su-  
blimes ,  
Couronne de ses mains les sanglantes victi-  
mes ,  
Que la valeur immole aux pieds de ses Au-  
tels ,  
Et se fait adorer même des immortels.  
Par cent portes de Cedre on entre dans ce  
Temple ,  
Le mérite les ouvre , & dans une cour ample  
L'honneur vient au - devant caresser ou flatter  
Ceux que la Renommée y daigne présenter :  
Des plus fameux mortels mille troupes errantes  
Vont cherchant par ce mont des routes dif-  
férentes :

Il a mille sentiers ; celui de la vertu  
 Sans doute est, le plus droit, mais c'est le moins  
 battu :

Il est âpre & pénible , & de noirs précipices  
 Montrent des deux côtes la demeure des vi-  
 ces ,

Qui rampant dans le fond ainsi que des ser-  
 pens ,

Et quelquefois masquez sur le sommet grim-  
 pans ,

Arrivent inconnus à la porte sacrée ,

Par force ou par adresse en penetrent l'entrée,  
 Se glissent dans le Temple , en profanant l'Au-  
 tel ,

En ternissant sa gloire & son lustre immortel.  
 Mais le Temps , ce vieux Juge, équitable & se-  
 vere ,

Souffre pour quelques jours qu'un peuple les  
 revere ;

Puis enfin les découvre & les chasse en fureur,  
 Dans les antres obscurs où preside l'horreur ,  
 Où la verité triste éclaire l'infamie ,

Et se montre en ces lieux sa plus fiere enne-  
 mie.

Là dans le plus profond de ces valons affreux,  
 Paroît l'enfoncement d'un antre tenebreux ,  
 Dont la vaste grandeur s'étend sur la mon-  
 tagne ,

Et

Et forme sous ce mont une obscure campagne ,

Où l'on entend siffler mille horribles serpens  
Sur la tête d'un monstre entassez & rampans.

Là ce monstre cruel qu'on appelle l'Envie ,  
Passe dans des cachots sa misérable vie ,  
Et voit par quelque trou de ces yeux de travers

La splendeur que la Gloire épand par l'Univers.

Là ce spectre vivant sous une forme humaine,  
Noircit tous les rochers de sa puante haleine,  
Vomit tant de venin, qu'on n'en peut approcher ,

Et se rongeat le cœur , ronge aussi le rocher ,  
Et croit en le rongeat de sa dent sale & noire ,

Saper les fondemens du Temple de la Gloire.  
C'est sur ce mont sacré si superbe en Autels,  
Où par des hauts sentiers inconnus aux mortels ,

Je fus enfin conduit par ma guide fidèle ,  
Et c'est dedans ce Temple où je fus avec elle.  
Que de pompe & d'éclat ! que de vives clartez !

Que de brillans tréfors ! que de rares beautez !

Que de chants de triomphe , & de hautes merveilles ,

Ra-

Ravirent en ces lieux mes yeux & mes oreilles !

Tous ceux qui dans quelque art ont eu l'heur d'exceller ,

Tous ceux dont les vertus ont fait leur nom voler ,

Par des faits inouïs , jusqu'au faite sublime

Où peut aller la vraye & raisonnable estime ,

Sont peints en ce lieu saint , dont les murs font ornez

D'un amas infini de portraits couronnez.

Ce beau sexe orgueilleux pour qui l'autre soupire ,

Qui regne sur nos cœurs avecque tant d'empire ,

Ces superbes beautez qui de tout l'Univers

Se sont fait adorer en des siècles divers ;

Celles à qui l'honneur & les vertus divines

Acquirent justement le titre d'héroïnes ,

Ont dessus des Autels leurs portraits élevez ,

Et sur des lames d'or leurs beaux noms sont gravez.

Au plus éminent lieu de ce Temple admirable,

J'ai vû dessus un Trône une image adorable

D'une Princesse en deuil , de qui la majesté ,

Les vertus sans exemple , & l'extrême bonté ,

Dans des champs que ses soins conservent toujours calmes ,

faisoit

Faisoit croître les lys à l'ombrage des palmes,  
Du genereux Anguien & la Mere & la Soeur  
Près de lui faisoient voir leur grace & leur  
douceur :

Leurs augustes attraits captivoient les plus  
braves,

Et les Rois enchaînez de leurs charmes esclaves,

Témoignoient en tremblant devant leur doux  
aspect ,

Tout ce que peut l'amour dans un profond  
respect.

Là mille autres beautez des mortels adorées,  
Ont d'immortelles fleurs leurs images pa-  
rées ,

Et dessus leurs Autels mille Amans dans les  
fers]

Y sont par l'Amour même en sacrifice of-  
ferts.

Parmi tant de beautez je reconnus Silvie ,

Je vis dans son tableau l'histoire de ma vie ;  
Son triomphe , mes fers , sa gloire , mes lan-  
gueurs ,

Ses charmes , mes transports , ma peine &  
ses rigueurs :

Enfin du grand Anguien je vis l'auguste ima-  
ge ,

Qui parmi les Heros avoit même avantage

Qu'à



Qu'à Rodés autrefois eut celle du Soleil,  
Dont l'immense grandeur n'a rien eu de pa-  
reil :

Son port, sa majesté, sa douceur & sa grace,  
Du beau fils de Cithère, & du Dieu de la  
Thrace

Confondoient en son corps le charme & la  
fierté,

Son air tenoit en tout de la Divinité.

Tel & moins brave encor parut le jeune Ar-  
chille,

Quand on le vit quitter les délices d'une Île  
Où sa beauté cachoit son sexe & sa valeur,  
Et marcher tout armé pour le fatal malheur  
Des enfans de Priame & des tours de Perga-  
me,

Que la fureur des Grecs desola par la flâme :  
Le feu de son esprit paroissoit dans ses yeux,  
Comme l'astre du jour brille au travers des  
Cieux :

La magnanimité, les vertus les plus saintes,  
Et sa haute valeur, sur son front étoient peintes ;  
Et dans un air pompeux de gloire & de gran-  
deur,

Débattoient tous les traits de sa guerrière ar-  
deur :

Il tenoit dans ses mains les flâmes du tonner-  
re :

L'on voyoit sous ses pieds tout le plan de la  
terre,

Les fleuves, les citez, les plaines & les bois,  
Qui servent de théâtre à ses fameux exploits,  
Là, proche de Rocroy, cette orgueilleuse  
Armée,

Sous qui la France en deuil devoit être oppri-  
mée

Étoit peinte en desordre, & l'Ibère abbatu  
Admiroit en montrant sa naissante vertu :  
Bellonne y faisoit voir les efforts de sa rage,  
Des Bataillons entiers l'effroyable carnage,  
La pâleur des blesez leurs mortelles douleurs,  
La honte des captifs, & leurs tristes mal-  
heurs,

La fière ambition sous un sanglant trophée,  
Et sous un tas de morts paroissoit étouffée,  
Et d'immortels rayons le Prince couronné  
Étoit peint sur un Char de gloire environ-  
né :

Thionville plus loin vaillamment défenduë,  
Étoit à sa valeur & soumise & renduë;

Ses mines, ses assauts, ses lignes & ses Forts  
Y faisoient voir le soin de ses nobles efforts,  
Et sa prise dont l'heur tous nos malheurs sur-  
monte,

Y sembloit par sa gloire effacer notre hon-  
te :

Le combat de Fribourg disputé tant de jours ,  
 Sur des monts dont la cime épouvante les  
 Ours ,

Et qui semblent armez de roches effroyables,  
 Montroit de son grand cœur des marques incroyables :

Il étoit peint à pied , forçant le Bavarrois  
 Dans l'effroi des deserts & dans l'horreur des  
 bois ,

Et d'un front éclatant des rayons de la gloire ,  
 Chassant l'Aigle & la nuit hors de la forêt  
 noire .

Ensuite Philisbourg paroïssoit assiégé ,  
 Et dessous son pouvoir par les armes rangé ;  
 Cet orgueilleux rampart qui couvroit l'Alle-  
 magne ,

Et devant qui tout autre eût passé la campa-  
 gne ,

Par l'effort du canon dans peu de jours ou-  
 vert ,

Montroit à nos Guerriers l'Empire à décou-  
 vert :

Cent fameuses Citez qui suivoient son exem-  
 ple ,

Ouvroient à son Triomphe & leur potre &  
 leur Temple ,

Et le Rhin couronné de joncs & de roseaux ,  
 Sembloit lui rendre hommage à moitié hors  
 des eaux :

Dans les éloignemens l'on voyoit des figures ,  
Qui du sombre avenir marquoient les avan-  
tures ,

Des Turbans abbatus, des Thrônes renversez  
Étoient par le crayon confusément tracez :

A mesure qu'Anguien produit cette merveil-  
le ,

Mille rares esprits lui consacre leur veille ,  
Et que ses traits que l'on voit seulement ébau-  
chez.

Sont dans ce grand tableau par leurs mains  
retouchez ,

Ce fut à ces puissans & merveilleux génies

Qui reçoivent du Ciel des graces infinies ,

A qui la Renommée adressa son discours ,

Raconta le combat où dans nos derniers jours ,

Anguien par des exploits en tout inimitables ,

Pour appaiser des Gots les ombres lamenta-  
bles ,

A fait près de Norlingue un sacrifice affreux

De leur fiérs ennemis immolez auprès d'eux ;

Ces Ministres sacrez du Temple de la Gloire ,

Chanterent aussi-tôt cent Hymnes de victoire ,

Et cherchant de leur Art ce qu'il a de plus  
beau ,

Peignirent ce combat dans ce divin Tableau :

La Gloire me pressa d'aider à cet ouvrage ,

Mais un si beau sujet étonna mon courage ;

Et

Et me sentant trop foible en un si grand dessein ,

De crainte , le pinceau me tomba de la main ;  
Alors dans le transport de mon ame étonnée ,  
Je m'écriai , Déesse , aux hommes destinée ,  
Je n'ose desirer ni l'emploi ni le prix

Que reçoivent ici ces sublimes esprits ,  
Mais pour mieux faire voir ma violente flamme ,

Dont les vertus d'Anguien ont embrasé mon ame ,

Je demande qu'un jour combattant en mon rang

Je puisse près de lui répandre tout mon sang ,  
Et tombant à ses pieds dans un jour de victoire ,

Y servir en mourant de victime à sa gloire.  
La Gloire sur le haut d'un Thrône éteincelant ,

Tournant sur moi l'éclat de son regard brillant ,

Et deux fois doucement sur moi baissant la tête ,

Montra qu'elle approuvoit mon ardente requête :

Mais ne pouvant souffrir les lumineux éclairs ,  
Que l'éclat de ses yeux élançoit dans les airs ,  
Mon esprit aveuglé perdit la connoissance ,

Et je ne ſçai comment , ni par quelle puiſſance ;

Quand je me reconnus , & que j'ouvris les yeux ,

Je me vis dans les bois ; & dans les mêmes lieux ,

Où je fais retentir la Scarpe & ſes rivages

Du lent & foible bruit de mes petits ravages ,

Comme un torrent d'Été qui dure peu de jours ,

Et dont le bruit ſe perd auffi-tôt que le cours.

Magnanime Gondy , dont l'ame genereuſe

Parmi les chagemens d'une Cour orageuſe ,

Plus fermée qu'un écuëil des tempêtes battu ,

A toujours conſervé ſon entiere vertu :

Toi de qui l'amitié conſtante & non commune ,

Conſole les ennuis de mon âpre fortune ,

Reçoit ce que mon zele a tracé dans ces airs

Pour le plus grand Heros qui ſoit dans l'Univers ,

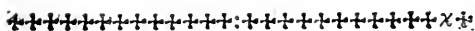
Je ſçai de quel reſpect ta paſſion l'honore ,

Vois-le donc en ce Temple où ma Muſe l'adore ;

Approuve ſon image , & flattant mon deſſein ,

Rends quelque honneur au Dieu qui m'échauffe le ſein.

LETTRE



## L E T T R E

A MADEMOISELLE

## DE LA MOTTE.

J'Ene doute point, Mademoiselle, qu'on ne sçache à présent par tous les coins de la terre, que j'ai l'honneur d'être votre Resident & votre Agent à Paris, puisque de tous côtez l'on m'adresse des lettres pour vous : en voici deux de fraîche datte que je vous envoie ; mais, Mademoiselle, souvenez-vous que si ces deux qualitez me sont honorables, celle de votre Amant me seroit bien plus douce : je n'attends pas moins que cela pour récompense de mes bons services ; peut-être me direz-vous, que j'attendrai long-tems ; mais je vous avertis, Mademoiselle, que pour votre gloire aussi-bien que pour la mienne, vous devez précipiter cette récompense, si vous songez qu'autant de jours que vous la retardez, autant en diminuez-vous le prix ; & pour peu que vous demeuriez sur cette reflexion, vous m'avoüerez, Mademoiselle, que lorsque vous & moi aurons les cheveux gris, le

présent de vos bonnes grâces fera au nombre de ces choses inutiles , & dont même la possession est plus incommode que plaisante :

Alors il ne fera plus tems  
D'écouter des douceurs , de parler de tendresses ,

De jeux , de plaisirs , de caresses ,  
Et de goûter d'Amour les plus doux passe-tems :

Alors les chagrins , la tristesse ,  
Tous vos desirs refroidiront ,  
Et vos soupirs se donneront  
Aux disgrâces de la vieillesse.

Prevenez ce malheur pendant que la jeunesse  
Vous offre en foule les plaisirs ,  
Et que l'ardeur de mes desirs  
Et vous sollicite & vous presse.

Pensez-vous que du Ciel la libéralité  
Vous ait donné tant de beauté  
Pour en faire un si pauvre usage ?  
Croyez-moi , c'est en faire un assez bon ménage ,

Et c'est être assez sage  
D'en borner à moi seul la prodigalité :  
Recompensez donc ma constance ,  
Et vous soumettez à l'Amour ,  
Ou bien craignez un jour  
Les traits de sa vengeance.

Faites



Faites votre profit de tout cela, Mademoiselle; songez-y bien, & croyez que cet avis ne vous peut être donné que par une personne autant à vous que je suis.

+++++

## L E T T R E

A M A D A M E

DE M . . . . .

Sur son Mariage.

**S**I je vous écris, Madame, ce n'est pas pour vous dire que j'ai bien de la joye de votre heureux Mariage; car je crois que vous en êtes très-perfuadée, ni pour vous feliciter sur le merite de Monsieur votre Epoux; car, ne lui en déplaise, le vôtre le vaut bien, & je n'ai pas douté qu'il n'en eût tout autant qu'on me l'a dit, du moment que j'ai sçu que vous aviez suivi assez agreablement pour lui le choix de Mr votre Pere. Si je vous écris donc, Madame, ce n'est que pour me réjouir avec vous, & pour vous dire, que je vous souhaite une vie aussi heureuse que

L. v. celle

celle que je mène avec mon aimable.....  
je ne vous dis pas presentement, car he-  
las! vous sçavez bien qu'il s'en faut plus  
de cinquante lieües, dont il m'ennuye fu-  
rieusement; mais je ne veux pas m'arrê-  
ter sur ce chapitre, car comme il me tou-  
che tout au moins autant que le vôtre,  
Madame, j'aurois peur d'y demeurer trop  
long-tems; de plus, vous n'en avez guères  
affaire, & je m'imagine quel'Hymen vous  
occupe presentement à quelque chose de  
plus agreable.

Il faut ici de peur de quelque offense  
Observer le silence,  
Et laisser seulement l'imagination  
Aller par tout comme une vagabonde,  
Jusqu'aux endroits où tout plaisir abon-  
de,  
Sans craindre la correction.

Voyez, Madame, n'ai-je pas bien de  
la retenuë, & n'épargnai-je pas bien vo-  
tre pudeur: mais il ne faut pas s'étonner  
si je suis si sage, car cinq années de Maria-  
ge mettent un homme à la raison, parti-  
culierement quand il est marié quasi à  
la raison même. Vous feriez la même  
chose à l'égard de Monsieur votre Mari  
s'il en avoit besoin; mais heureusement  
pour lui & pour vous, il est fait d'une sor-  
te

te à ne regarder votre raison que comme toutes les autres parties aimables que vous avez, & que le Ciel ne vous a données que pour la joye & pour la felicité: je vous la fouhaite à tous deux longue & parfaite, mais je vous conjure, Madame, qu'elle ne vous fasse point oublier celui de tous vos amis qui est assurément le plus sincere.

++++++x+++++

## STANCES

### *Faites dans une Retraite.*

**R**eine, dont la prudence en merveille féconde,

Sous de si justes loix veille au repos du monde,  
Adorable rayon de la divinité,

Qui seul dans l'Univers nous ranges

Presque à l'égal des Anges,

Quand serai-je éclairé de ta vive clarté?

Vivrai-je donc toujours dans le honteux servage,

Où l'erreur m'a jetté dans la fleur de mon âge,

Accablé de tous maux & privé de tous biens?

Faut-il que mon cœur persevere  
A cherir sa misere ,  
Qu'il suive ses avis, & meprise les tiens?

Raison , n'est-ce pas toi qui seule nous fait vi-  
vre

Dans l'agreable train que la Vertu doit suivre,  
Qui delivres nos sens de tout aveuglement ,  
Et qui de la bonté divine  
Nous montre l'origine

Que nous tenons du Dieu qui fit le Firma-  
ment?

Lassé des faux appas dont le vice m'enflâme,  
A tes sages conseils je resigne mon ame ,  
Je connois desormais tes nobles sentimens ,  
Un profond repentir me presse  
De forcer ma paresse

A serminer le cours de mes dereglemens.

Loin de moi, vains desirs de gloire immo-  
derée ,

Plaisirs pernicioeux & de peu de durée,  
Ma passion vous dit un éternel adieu ,

Mon esprit renonce à vós charmes ,  
Et ne songe qu'aux larmes

Qui peuvent appaiser le courroux de mon  
Dieu.

En postposant toujours à l'amour de moi-même

L'amour que je devois à sa bonté suprême,

N'ai-je pas excité sa haine contre moi ?

Quelle grace dois-je prétendre,

Si je ne vais me rendre

A l'éternel devoir où m'appelle sa loi !

L'insolente beauté si charmante & si vaine,

Qui formoit de mon sort tout le trouble & la  
peine,

Me faisoit après elle ardemment soupirer ;

Si jamais mon idolatrie

Ne l'avoit vû flétrie,

Elle n'auroit jamais cessé de l'adorer.

Par l'éclatant débris de ses superbes charmes,

Je reconnus enfin que nul n'avoit des armes

Propres à résister aux injures du sort,

Que l'Eternel étoit le Maître

De tout ce qu'il fait naître,

Et que rien ne se peut garentir de la mort.

Je vis flétrir en moi ces hautes espérances

Que l'amour nourrissoit de fausses apparences,

Sa pompe & sa grandeur parurent à mes  
yeux,

En tous les endroits de la terre,

Plus frêles que du verre,

Et

Et rien de permanent que la splendeur des  
Cieux.

Après m'être donné trop lâchement en proie  
A tout ce qu'en tous lieux peut souhaiter la  
joye,

Et m'être fait moi-même esclave de mes sens;  
Qu'ai-je tiré de mes delices,

Que d'éternels supplices,

De déplorables nuits, & des jours languis-  
sans?

La course de mes ans au deuil abandonnée  
Sous des maux si pressans traîne ma destinée,  
Que je cesse de vivre avant que de mourir,

Je ne vois plus rien dans 'a vie

Digne de mon envie,

Hors la faveur du Ciel qui me peut secourir.

Seigneur, dans les tourmens où ma vie est  
plongée,

Je ne demande pas qu'elle en soit soula-  
gée,

Je consens de me voir pour jamais oppressé,

Fais seulement par ta justice

Que mon plus grand supplice

Soit en l'horreur que j'ai de t'avoir offensé.

+++++

LA

## MONTRE.

C E fut dans une des plus grandes villes du monde , & durant la tranquillité de la paix , que Damon devint amoureux de l'aimable Iris. Ils étoient tous deux nobles , riches & jeunes ; de sorte que l'égalité de leur naissance , de leur fortune & de leur âge faisoit que leurs parens ne s'opposoient point à leurs amours , & que ces Amans pouvoient espérer d'être bien-tôt heureux ; cependant Iris fut obligée de faire un voyage à la campagne , où elle demeura quelques mois : Damon, qui étoit le plus amoureux de tous les hommes , souffroit impatiemment l'absence de sa Maîtresse ; & ne pouvant la visiter aussi souvent qu'il l'eût désiré , il lui écrivoit à toutes les occasions. Après lui avoir écrit cent jolies choses , il se souvint de lui demander par un billet une discretion qu'il lui avoit gagnée avant son départ. Iris différoir toujours , & Damon ne se lassoit point de demander ; mais comme je ne pretens  
pas

pas ici raconter leurs aventures, ni rapporter tous leurs billets, on n'y trouvera que la Montre que cette charmante fille lui envoya.

+++++

# I R I S

## A D A M O N.

**I**L faut avoüer, Damon, que vous êtes l'homme du monde le plus pressant; vous m'avez demandé cent fois dans vos billets la discretion que vous me gagnâtes, & vous ne voulez pas attendre mon retour pour être payé. Il ne fait pas bon devoir à un Créancier de cette sorte: vous voulez exiger vos dettes un peu trop promptement. Je m'imagine que vous craignez que je ne devienne insolvable, & c'est peut être la raison pour laquelle vous m'avez tant pressée. Je veux enfin sortir d'affaire, je suis fille de parole; & pour vous payer, je vous envoie une Montre de ma façon. Il pourroit être que vous n'en avez point vû comme celle-ci; ce n'est pas une de ces Montres, où il y a toujours quelque chose à racommoder: elle est bonne, elle est juste, & elle le sera  
tant.



tant que vous m'aimerez & tant que je serai absente : dès que vous cesserez de m'aimer la corde se rompra, elle n'ira plus ; & dès que je serai de retour, l'usage en sera presque inutile. Mais Damon, apprenez que bien que je ne l'aye montée que pour le printems, elle pourra vous servir durant toute l'année, n'étant nécessaire pour cela que de changer les heures des emplois qu'elle marque, selon la grandeur ou la petitesse des jours & des nuits : car ma Montre servira moins à vous montrer les heures, qu'à vous enseigner comment vous devez les employer. Vous y verrez tout ce que vous devez faire pendant mon absence : & je ne l'ai faite enfin que pour servir de regle à toutes vos actions. La considération de l'Ouvrier vous doit faire estimer l'ouvrage ; & bien que ce ne soit pas un chef-d'œuvre, vous me devez sçavoir quelque gré d'avoir travaillé pour vous. Il est vrai que je ne sçaurois me vanter d'avoir été seule à l'achever. Peut-être, Damon, vous dites déjà en vous-même :

Qu'Amour m'en fournit le dessein,  
Que du fonds de mon cœur il a conduit ma  
main.

Je vous laisse la liberté de dire ce qu'il  
vous

vous plaira ; & pour vous donner un témoignage de mon amitié ,

Je veux vous dire à mon tour ,  
Sans croire me faire un outrage ,  
Qu'il est certain que l'Amour  
A quelque part à mon ouvrage.

Ce n'est pas un méchant maître que l'Amour : il instruit fort agreablement , & il réussit toujours en toute chose.

Il ne manque jamais en rien ,  
Quand il fait un métier , il le fait toujours bien.

Mais je dois vous expliquer ma Montre. Elle marque les vingt-quatre heures qui composent le jour & la nuit. Au-dessus de chaque heure vous trouverez écrit ce que vous devez faire durant cette heure-là. Toutes les demi-heures sont marquées par des soupirs : parce que le propre d'un Amant est de soupirer jour & nuit ; outre que les soupirs sont des enfans qui naissent à toute heure. Toutefois afin que ma Montre soit juste , il faut que l'Amour la conduise , & que le mouvement soit enfermé dans votre cœur.

Et si votre cœur le seconde,

Ma Montre ira le mieux du monde.

+++++

# EXPLICATION des Heures.

Toutes les heures sont longues pour un Amant éloigné de sa Maîtresse. Je veux pourtant que ma Montre vous en fasse passer quelques-unes sans inquiétude, & que la force de votre imagination charme quelquefois les chagrins que mon absence vous fait ressentir.

Peut-être je me trompe ici,

Mais je souhaiterois que cela fût ainsi.

Pour commencer à vous instruire, jetez les yeux sur les huit heures du matin, qui est l'heure que vous commencez à vous éveiller, vous y trouverez écrit:  
*Agreeable rêverie.*

+++++

## VIII.

*Agreable Réverie.*

**N**E vous levez pas si-tôt, on peut rêver assez agreablement après qu'on est éveillé. C'est à cette heure-là que vous devez vous demander raison à vous-même des songes que vous avez faits durant la nuit. Si vous avez songé quelque chose à mon avantage, confirmez-vous dans cette pensée; si c'est quelque chose qui me fasse tort, desavoïez votre songe. C'est encore durant cette heure-là que je consens que vous rappelliez en votre memoire ce que j'ai fait pour vous de plus obligant.

Afin de vous entretenir  
De votre passion ainsi que de la mienne,  
Faites dans votre esprit que le passé revienne,  
Et rendez present l'avenir.

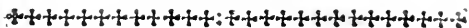
Je vous permets de vous flater vous-même, & de vous souvenir de toutes les marques d'amitié que je vous ai données; mais s'il se peut, ne soyez qu'à demi éveillé, afin que mes complaisances ne passent que pour des demi-songes.

Les

Les faveurs d'une Maîtresse  
 Touchent un cœur tendrement :  
 Toutefois de peur qu'un Amant  
 Ne l'accuse un jour de foiblesse ,  
 Elle en doit donner rarement.

Quoique toutes les complaisances qu'une honnête fille a eues pour un honnête homme aient été fort innocentes, elle sent pourtant dans son cœur toutes les fois qu'elle y fait reflexion, un petit dépit qui l'irrite contre elle-même, & qui lui reproche un peu de foiblesse; ce sont de ces choses qu'on n'est pas fâché d'avoir faites, & dont on ne voudroit plus se souvenir. Cela me persuade que notre sexe ne sauroit avoir trop de retenuë.

Les faveurs des filles bien nées  
 Ne sont pas fort à condamner ;  
 Il ne faut pourtant pas se hâter d'en  
 donner ;  
 Car on n'a plus de choix dès qu'on les a données.



## I X.

*Dessein de ne plaire à personne.*

**O**N pourroit vous accuser de paresse ,  
 si vous demeuriez davantage au lit ;  
 il est tems de vous en tirer , aussi-bien ma  
 Montre marque-t'elle neuf heures. Sou-  
 venez-vous que je suis absente , & ne pre-  
 nez pas beaucoup de soin à vous parer.

En vous parant que pretendez-vous faire ?

Ce soin est un grand embarras :

Tant que je suis absente il n'est pas necessaire ,

Ne vous parez donc pas pour plaire ,

Parez vous seulement pour ne deplaire pas.

Dites en vous-même : Ah ! plût au  
 Ciel qu'il me fût possible de voir Iris ;  
 mais hélas ! il est impossible : toutes les  
 choses que je puis voir aujourd'hui me  
 sont des objets indifferens ; c'est Iris que  
 je voudrois voir.

Quand je ne la vois pas ma peine est infi-  
 nie ,

Je neglige tout entretien ,

Et

Et je ne la compte en une Compagnie,  
Je compte le reste pour rien.

C'est de semblables pensées que votre esprit doit être occupé, & vous êtes trop sçavant en amour pour ignorer

Que par un effet du destin  
Qui rend l'absence un mal extrême,  
Dès qu'un Amant ne voit pas ce qu'il aime,  
Il voit tout avecque chagrin.

+++++

## X.

### *Lecture de Billets.*

**M**A Montre vous apprend que vous devez entrer dans votre cabinet, & que vous avez passé une heure à vous ajuster. Pour un Amant qui est assuré de ne paroître pas devant sa Maîtresse, vous y avez employé un peu trop de tems; mais je veux croire, que vous ne songiez à rien moins qu'à ce que vous faisiez. N'en perdez donc pas davantage, & ouvrez votre Cassette pour lire une partie des Billets que vous avez reçûs de moi.

Quel

Quel plaisir n'a-t'on pas en lisant ceux  
d'une Maîtresse !

L'on a des plaisirs incroyables,  
L'on ne peut trop les souhaiter,  
L'on en goûte peu de semblables,  
Mais qui n'est point Amant ne sçauroit les  
goûter.

La lecture de mes billets peut vous occuper une heure; j'ai eu la bonté de vous en écrire assez pour cela : je me la reproche quelquefois cette bonté ; mais malgré tous mes scrupules je me vois toujours disposée à vous donner des marques de tendresse. Si la vôtre est aussi forte que vous dites, vous devez baiser mille fois mes billets, vous devez les lire avec attention, en peser même tous les mots. Sçachez qu'il est plus aisé d'entendre cent paroles flatteuses d'une Maîtresse, que d'en obtenir un billet. Une Dame dit bien des choses à un Amant, qu'elle auroit bien de la peine à lui écrire ; & quand elle a cette complaisance, il faut être fortement persuadé que son affection est au-dessus des mediocres.

Le moindre vent peut emporter  
Mille paroles dans une heure,

Rien



Rien ne sçauroit les arrêter,  
Mais tout ce qu'on écrit demeure.

Je ne doute pas que vous ne soyez satisfait d'une lecture qui vous doit être si agreable. Que de plaisirs que vous goûterez ! A peine le souvenir de mon absence pourra-t'il les diminuer.

Les billets d'un objet aimé  
Font oublier aux Amans leurs miseres :  
Et le mal de l'absence est bien souvent charmé

Par ces aimables caractères.

+++++

## XI.

### *Heure à écrire.*

**Q**Uand ma Montre ne vous avertiroit pas de m'écrire, je crois que votre cœur vous le diroit. Je serai bien aise que vous y employez une heure, & que vous ne perdiez jamais l'occasion de m'envoyer de vos billets.

Tous les billets d'un Amant

Ont je ne sçai quoi de charmant,

Tome II.

M

Quand

Quand l'Amant plaît à la Maîtresse :  
 Ces doux plaisirs me sont assez connus ;  
 Et vous ne doutez pas connoissant ma  
 tendresse,

Que vos billets ne soient les bien venus.

Celui qui a trouvé le moyen de se com-  
 muniquer les pensées hors de la portée de  
 la voix, étoit quelque chose au-dessus de  
 l'humain.

Pour moi, quoiqu'on en veuille dire ,  
 Je crois que l'amour seul a trouvé l'art  
 d'écrire.

C'est un art trop ingénieux pour avoir  
 été trouvé par les hommes, & trop utile  
 aux Amans pour n'avoir pas été inventé par  
 l'Amour. Mais je ne prétens pas exiger de  
 vous de ces billets galans qui ne sont rem-  
 plis que de belles pensées : je veux seule-  
 ment que les vôtres soient tendres, amou-  
 reux & passionnez, & j'aime bien mieux  
 y voir beaucoup d'amour que beaucoup  
 d'esprit. Toutefois ne pensez pas m'écrire  
 de ces billets qu'on a lûs dans un moment :  
 en amour les longs billets sont les longs  
 plaisirs.

Et l'on peut assurer, cher Damon, qu'en tous  
 lieux

Tout ce qui plaît au cœur est agréable aux yeux.

Au

Au reste , un billet est un merveilleux Agent auprès d'une Maîtresse ; il la persuade presque toujours , & il retouche dans son cœur des impressions que l'absence pourroit bien effacer. Graces à l'Amour , il vous est permis de m'écrire : peut-être que je ne serai pas toujours d'humeur à le vouloir , & il pourroit arriver que vous seriez privé en même-tems & de ma présence & des moyens de m'envoyer de vos billets. Je veux croire que ce seroit un grand malheur pour vous , car j'ai toujours oui dire , que

Pour faire souffrir le martyr  
A l'Amant le plus heureux ,  
Il ne faut qu'un jour ou deux  
Lui défendre de voir , de parler & d'écrire.

Servez -vous du tems , vous ne sçauriez me donner trop de marques de votre passion. Ecrivez donc durant toute cette heure , & n'apprehendez point que je vous reproche de ne sortir pas assez-tôt de votre cabinet.

Quand vous y passerez du matin jusqu'au soir,  
Vous n'en recevrez point de honte ,  
Le tems que vous mettez à ce petit devoir,  
Est un tems dont je vous tiens compte.

Vous devez pourtant en sortir , puisqu'il est déjà midi , & que ma Montre vous avertit d'aller au Temple.

+++++

## XII.

### *Devoir indispensable.*

**I**L est certains devoirs qu'on ne doit jamais oublier : celui d'adorer les Dieux est de cette nature. Nous devons le faire du fonds du cœur , & c'est en ce tems-là seulement que je vous dispense de penser à moi. Mais je ne voudrois pas que vous allassiez à ces Temples où les Galans de profession ne vont que pour voir , ou pour être vûs ; & où la plupart des Dames se trouvent , plutôt pour faire parade de leur beauté , que pour honorer les Dieux.

Les Dieux penetrent dans nos ames ,  
Ils savent quel motif nous mène dans ces lieux :

Ce n'est pas-là qu'on doit chercher les Dames ,

On n'y doit chercher que les Dieux.

Si

Si vous me croyez , vous n'irez qu'aux  
moins frequentez , & vous n'y paroîtrez  
que comme un homme qui a de la veneration  
pour toutes les choses sacrées.

Les Dieux veulent que les mortels  
Portent leurs cœurs aux pieds de leurs Autels,  
Sans qu'à ce saint devoir aucun autre s'oppose:  
Vous pouvez bien sans enfreindre leur loi,  
Me preferer à toute autre chose,  
Mais preferez les Dieux à moi.

+++++

# I.

## *Entretiens forcez.*

**J**E vois bien qu'il est difficile qu'en sortant du Temple vous ne soyez environné de ces gens qui s'affligent ou se réjouissent de cent choses où ils n'ont nul intérêt.

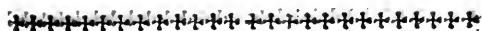
De ces Politiques credules  
Qui font amas de nouveautez ,  
Pour débiter de tous côtez  
Mille nouvelles ridicules.

Ou bien de ces conteurs d'avantures,  
qui s'informent toujours de toutes les intrigues , & qui disent en secret à cent diverses personnes les bagatelles qu'ils ont apprises.

De ces gens curieux , dont le sot entretien  
Excite de justes coleres,  
Qui font de tout de grands mysteres ,  
Qui s'empressent toujours de rien  
Et qui disent au monde en secret cent affaires  
Que déjà le monde sçait bien.

Ecoutez-les sans empressement , autant  
que la civilité vous le permettra : répondez-leur sans approuver leurs sottises, mais sans vous ériger en Censeur.

Toutes ces petites nouvelles  
Ne sont que pures bagatelles,  
Qu'on écoute impatiemment :  
Elles choquent souvent ceux qui les disent même ,  
Et le parfait Amant  
N'en demande jamais que de l'objet qu'il aime.



## .I I. I

*Heures du Repas.*

**Q**UITTEZ tous ces entretiens. forcez ;  
vous pourriez vous faire attendre à  
dîner , & ma Montre vous dit que c'en est  
l'heure. Je ne prétends pas que l'Amour  
vous oblige à vous en passer ; mais je ne  
regle point vos repas ; cela n'est pas de ma  
jurisdiction.

Mangez si l'appetit vous presse ,  
Soyez , si vous voulez , tous les jours en festin ,  
Je ne vous regle point , je suis votre Maî-  
tresse ,

Et non pas votre Medecin.

Si vous dînez en compagnie , faites  
comme les autres , ce n'est point-là l'heu-  
re des chagrins & des inquiétudes : il faut  
parler.

Il faut répondre à ce qu'on vous propose ,

Je ne vous prescris point de loi :  
Mais s'il vous faut songer à quelque chose ,

Il vaut autant songer à moi.

M iij

III.



## I I I.

*Visites d'Amis.*

**M**A Montre est plus juste que vous ne croyez : elle ne veut pas que vous viviez en solitaire, & vous permet d'aller faire des visites. L'amour & l'amitié peuvent trouver place dans un même cœur, & un honnête homme seroit bien malheureux, si dès qu'il a une Maîtresse, il devoit renoncer à la société de ses amis. Je ne voudrois pourtant pas que vous eussiez autant d'empressement pour eux que pour moi ; car j'ai ouï dire qu'on ne sçauroit être ardent Amant, sans être un peu tiède ami. Vous n'ignorez pas que lorsque l'Amour établit son empire dans un cœur, il y regne en tyran, & qu'il n'y souffriroit point l'amitié, si elle prétendoit partager sa puissance.

Il est jaloux de son autorité,  
 Il hait toujours l'égalité,  
 Et d'abord qu'il commence à naître,  
 Il prétend commander en maître.

Je



Je serois fâchée surtout , que vous eussiez de ces amies qui ont toutes le qualitez que l'on pourroit souhaiter à une Maîtresse. Il arrive souvent qu'on a pour ces aimables personnes des sentimens un peu trop tendres , & alors ceux de l'amitié & ceux de l'amour sont tellement confondus , qu'on ne sçauroit les discerner.

Si vous avez une semblable attache,  
Je serois pour vous sans pitié ;  
Car je sçai que l'Amour se cache  
Sous le voile de l'amitié.

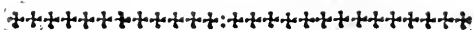
Ce n'est pas qu'un Amant ne puisse avoir de ces illustres amies qu'on est bien-aise de voir une fois le jour.

Il peut bien en avoir d'aimables & de belles ,  
Mais l'Amour ne doit pas l'attacher auprès  
d'elles.

Je vous estimerois moins , si vous agissiez autrement , & je serois peut-être en état de vous chasser de mon cœur , ou du moins d'y donner place à bien d'autres personnes.

Vous devez demander par grace  
De n'en être jamais chassé :

Le cœur d'une Maîtresse est une belle place ,  
Mais il faut s'y voir seul pour être bien placé.



## I V.

*Conversations generales.*

**C**omme vous n'êtes pas chez vos amis pour garder le silence, vous devez entrer en conversation avec eux. Elle doit pourtant être generale, & vous ne devez pas faire de vos amis les confidens de vos amours. Il me déplairoit fort d'apprendre que vous leur revelez toutes mes confidences ; bien qu'elles ne soient que de bagatelles, elles ne laissent pas parmi les Amans d'avoir toutes les douceurs du secret.

Tous ces petits secrets que dit à tout moment  
 Une Maîtresse à son Amant ,  
 Sont beaucoup plus doux qu'on ne  
 pense :  
 Ils font naître en nos cœurs mille innocens  
 desirs ,  
 Mais ils ne donnent des plaisirs  
 Que tant qu'ils sont sous la loi du silence.

J'ai toujours crû que le secret étoit un  
 des plaisirs de l'amour ; on doit le garder  
 in-

inviolablement : & puis tout le monde ne juge pas sainement des choses.

Ne faites point de confidence ,  
 Et foyez sûr que le silence  
 A pour moi des charmes puissans :  
 Le monde a d'étranges maximes ,  
 Les plaisirs les plus innocens  
 Passent quelquefois pour des crimes.

C'est en de semblables conversations où se mêlent souvent ces indiscrets, qui s'imaginent obliger un honnête homme , en lui faisant connoître qu'ils sçavent qu'il est aimé. Ne faites pas en ces occasions comme beaucoup de gens font , qui ne s'opposent à ces railleries que foiblement ;

Et qui par leurs souris , leur geste , leur silence , Approuvent ce qu'on dit , & disent ce qu'on pense.

Je ne condamnerois pas un honnête homme qui répondroit un peu brusquement à ces indiscrets. Je sçai bien qu'il est difficile qu'on ne connoisse pas que vous êtes Amant.

Mais s'il est inévitable  
 Qu'on devine l'objet dont vous êtes charmé ,

Paroissez Amant aimable,

Et non pas Amant aimé.

+++++

# V.

## *Visites un peu dangereuses.*

J'Avois bien prévû que vos amis vous obligeroient à visiter quelques Dames de leur connoissance ou de la vôtre : ma Montre ne vous le défend pas : toutefois ces visites sont un peu dangereuses, & il me semble que vous devez prendre garde à vous, & ne me pas donner lieu de vous soupçonner.

Ne foyez guère auprès des Belles ,  
Car il est de certains momens ,  
Où les plus fidèles Amans  
Peuvent devenir infidèles.

Je sçai que la civilité vous oblige à les voir, & ce seroit porter la prudence amoureuse trop loin de vous le défendre : tenez-vous seulement sur vos gardes : la plûpart des Belles ne vont qu'à la conquête des cœurs : leurs civilitez sont presque toutes

in-

intéressées, & on en trouve qui ont un je ne sçai quoi qui est à craindre, sur tout lorsqu'il est accompagné de la jeunesse & de l'enjouement. Il n'est pas aisé de se gouverner juste en ces rencontres; le moyen le plus sûr est que vous vous imaginiez que je lis toutes vos pensées, que j'observe tous vos regards, & que j'écoute toutes vos paroles.

Un Amant dont l'ame est constante,  
Voudroit qu'une Maîtresse examinât ses pas,  
Et bien qu'elle n'y soit pas,  
Il doit croire qu'elle est présente.

J'approuve pourtant le remède dont vous vous servez, pour vous défendre des attaques que les Belles donnent à votre cœur, & il me souviendra toujours que vous m'avez dit dans un de vos billets :

Pour vous être toujours fidèle,  
Et me garentir de leurs coups,  
Mon cœur songe d'abord à vous,  
Et tout me dit alors, que vous êtes plus belle.

Mais je sçai que tous les Amans sont flatteurs; aussi n'ajoutai-je pas beaucoup de foi à ces paroles: & à parler sérieusement,

Je passerois pour ridicule ,  
 Si je prenois cela pour une verité ;  
 Mais qu'il soit faux ou vrai , l'on doit être  
 credule ,  
 Quand le plaisir se joint à la credulité.

+++++

## V I.

### *Promenade sans dessein.*

**V**ous avez encore le tems de faire  
 une promenade , & ma Montre a  
 prévu que vous ne sçauriez refuser vos  
 amis. Vous trouverez dans le Jardin du  
 Roi des personnes bien faites , & les Belles  
 aiment trop un si beau lieu pour ne s'y  
 rendre pas.

Prenez garde qu'Amour n'y soit en embus-  
 cade ;

C'est pourquoi, cher Damon, examinez-vous  
 bien ,

Et conduisez vos yeux durant la promenade ,  
 en Amant qui ne cherche rien.

Ne faites point l'admirateur perpetuel  
 de toutes celles que vous y verrez : ne les  
 louiez

loüez point avec exageration , on ne loüe jamais ainsi qu'une Maîtresse. Je vous conseille de songer à ce que vous direz , & de ne vous arrêter pas long-tems dans ces lieux.

Parmi tant de beautez , il faut apprehender  
D'admirer trop long-tems ou la blonde ou la  
brune :

On les peut toutes regarder ,  
Mais on ne doit s'attacher à pas une.

Vous ne ferez pas à blâmer de paroître  
un peu rêveur durant cette promenade ,  
on vous en fera la guerre , & je ne doute  
point que vos amis ne vous demandent  
plus d'une fois, pourquoi vous êtes si mé-  
lancolique ;

Mais quand on vous dira , pourquoi ?  
Faites que votre bouche aussi-tôt leur repli-  
que ,

Ha ! l'absence d'Iris me rend mélancolique ;  
Et quand vous aimerez vous ferez comme  
moi.



## V I I.

*Retraite volontaire.*

**P**renez congé de vos amis , il est nuit , & vous devez vous retirer chez vous. C'est durant cette retraite que votre esprit doit songer à toutes les choses dont vous avez à me rendre compte dans vos billets. Vous ne sçauriez m'en cacher la moindre partie , sans être criminel de leze-Amour. Nous sommes tombez d'accord , que la confiance est une des plus grandes preuves de cette passion , & qu'un Amant qui en manque pour la personne qu'il aime , doit être soupçonné de n'aimer que médiocrement, c'est-à-dire, de n'aimer point. Songez-donc à tout ce que vous avez fait durant cette journée , afin qu'au premier billet je sois instruite de tout. Mais agissez de bonne foi , sans grossir ni diminuer les objets : quand vous auriez manqué à quelque chose , j'aimerois mieux l'apprendre de vous que par autrui ; car c'est une marque de repentir de s'accuser soi-même , & je suis assez indulgente pour vous pardonner. La qualité la plus essentielle de l'honnête.

nête.



nête-homme , c'est la probité , & on en doit avoir en amour , aussi-bien qu'en toute autre chose : cependant la plupart des hommes n'en font pas beaucoup d'état.

Et vont chantant chaque jour  
Par tous les coins de la terre ,  
Qu'il est de ruses d'amour ,  
Comme des ruses de guerre.

+++++

## V I I I.

### *Demandes pressées.*

**D'**Abord que vous serez chez vous , faites venir dans votre cabinet celui à qui vous avez confié le dernier billet que vous m'avez écrit , & qui me doit avoir été rendu. Dès qu'il entrera , demandez-lui de mes nouvelles ; ayez même de l'inquiétude de ce qu'il ne satisfait pas assez-tôt votre curiosité.

Car il est certain , ou je meure ,  
Que l'orsqu'on aime tendrement ,  
On veut sçavoir dans un moment

Tout

Tout ce qu'on ne sçauroit raconter dans une heure.

Demandez-lui comment je me porte ; de quelle façon j'ai reçu votre billet ; s'il a examiné l'air de mon visage ; si je l'ai lu attentivement ; si ç'a été avec joye : enfin , demandez-lui ce que je lui ai dit , & s'il a ma réponse. Vous devez vous faire rendre compte de tout ce qui s'est passé en sa présence , & vous devez ensuite lire ce que je vous écris , pour vous instruire de ce qui se passe dans mon cœur.

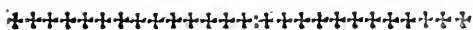
C'est par-là seulement que vous pourrez apprendre

Ce que ma bouche tait , & ce que mon cœur dit ,

Dans ces billets où l'amour est si tendre ,

Le cœur dicte ce qu'on écrit.





## I X.

*Fâcheux souvenir.*

**V**ous n'aurez pas bien de la peine à expliquer ce que ma Montre vous marque, & il n'est point de plus fâcheux souvenir, que celui de l'absence d'une Maîtresse.

Car l'absence en amour est un cruel martyre,  
Et vous le ressentez, si votre cœur soupire.

Prenez-donc cette heure-là pour songer à votre malheur ; il n'est pas médiocre pour une ame qui connoît toute l'étendue de la tendresse ; & chacun sçait qu'un Amant privé de la vûë de la personne qu'il aime, est privé de tous les plaisirs du monde.

Qu'on souhaite un Amant sans cesse,  
Que l'on en parle à tout moment,  
Que l'on réponde à sa tendresse,  
Cela lui plaît infiniment :  
Mais à parler sincèrement,

Et

Et c'est ce que l'amour confesse,  
La félicité d'un Amant.  
Est d'être auprès de sa Maîtresse.

En effet, Damon, l'absence d'une Maîtresse est une éclipse funeste au repos d'un Amant, & rien ne peut la dissiper que le seul retour de l'objet aimé. Dans cet état il voit tous les autres objets avec dégoût : il se fait de grands malheurs des moindres maux : tout ce qui ne lui parle pas de ce qu'il aime, lui déplaît, & tout ce qui lui en parle, en le faisant ressouvenir qu'il ne le sçauroit voir, augmente sa douleur. Je veux croire que ce sont vos sentimens. Vous êtes assuré de ne me voir pas de quelques jours; & si votre cœur ne dément toutes vos paroles, ces jours doivent être fort longs pour vous.

Eloigné d'un objet aimé,  
L'on n'est jamais accoutumé  
Aux ennuis, aux chagrins de ces longues  
journées :  
Et c'est alors que les Amans  
Prennent les jours pour des années,  
Et pour des jours tous les momens.

Je ne veux pas toutefois que votre mélancolie soit extrême : vous pouvez être persuadé

persuadé que je la partage avec vous, & cette pensée doit la diminuer.

Comme la plus belle des fleurs  
N'est jamais sans épine,  
Ainsi les soupirs & les pleurs,  
Selon que je me l'imagine,  
Accompagnent l'amour & troublent ses douceurs :

Mais quoique l'on en puisse dire,  
L'amour n'est pas un grand martyre,  
Quand on est deux à souffrir ses douleurs.

+++++

## X.

### *Réflexions.*

**M**Ais après le fâcheux souvenir de mon absence, faites quelques réflexions sur votre bonheur, supposé que vous soyez persuadé que c'en est un que d'être souffert de moi. La première chose que vous devez considérer, est que j'ai à la fin reçu vos soins assez agréablement, & que le présent que vous me fites de votre cœur, m'est fort cher.

Le présent du cœur d'un Amant

Donne un plaisir indicible.

Et bien que ce présent soit toujours invisible,

Il touche sensiblement.

Il est vrai que je ne l'acceptai pas d'abord que vous me l'offrîtes , & que vous m'avez dit plus d'une fois :

Quoi ! puis-je éviter d'expirer,  
Si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je sou-  
pire ?

Ou vous devez m'entendre soupirer ,  
Ou vous devez consentir que j'expire.

Mais toutes les rigueurs que ma severité vous fit souffrir , doivent passer presentement dans votre esprit pour des sujets de plaisirs , & vous devez juger du prix de mon affection par les difficultez que vous eûtes à toucher mon cœur.

Lors qu'après mille soins & mille inquiétudes ,

Ce que nous souhaitons succede à nos desirs,  
Le souvenir des maux qui nous sembloient si  
rudes ,

Nous donnent de nouveaux plaisirs.

Souvenez - vous encore que je vous ai  
pre-

préféré à tous ceux qui m'ont servie, bien qu'ils fussent dignes de mon estime, & que j'ai fermé les yeux à leur mérite pour ne regarder que vous.

Tous ces Amans avoient beau faire,  
 - Je répondois à peine à leurs civilités,  
 Ils avoient mille qualitez.  
 Sans avoir celle de me plaire :  
 Et j'avoué enfin à mon tour,  
 Sans qu'on m'en sollicité,  
 Que vous les passiez en amour,  
 Aussi bien qu'en mérite.

Considérez ensuite que non seulement vous avez eu le bonheur de me plaire, mais que vous avez eu encore celui de le deviner.

Lorsque je connus votre feu,  
 Vous connûtes celui que vous aviez fait naître ;

Mais ce fut sans mon aveu

Que je vous le fis connoître.

J'en cachois le secret dans le fonds de mon cœur,

Il est vrai que mes yeux en disoient quelque chose ;

Mais sur la foi des yeux un pauvre Amant  
s'expose

A tomber souvent dans l'erreur.

J'eus pourtant la bonté de vous l'ap-  
prendre par ma bouche , malgré toutes  
les délicatesses de mon ame, & tous les scrup-  
ules où vous sçavez que mon humeur  
panche.

Il n'est obstacle enfin , que l'amour ne sur-  
monte ,

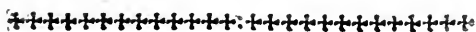
J'avoüai ma foiblesse en poussant un soupir ,

Il m'en souvient avec plaisir ,

Mais il m'en souvient avec honte.

Je portai ma tendresse plus loin , & je  
voulus vous en donner des marques inno-  
centes en toutes les occasions qui se pré-  
senterent. Car après que mes yeux & ma  
bouche vous eurent cent fois assuré des  
sentimens de mon cœur, je vous confir-  
mai cette verité par mes billets. Avouez ,  
Damon , que si vous faites toutes ces ré-  
flexions , vous passerez une heure bien  
agréablement.





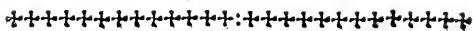
## X I.

*Repas du soir.*

**E**N effet, vous y trouvez tant de douceurs, que si on ne vous avertissoit qu'on a servi, vous passeriez en cet état bien des momens. Mais il faut aller où vous êtes attendu : n'abandonnez pourtant pas tout votre cœur à la joye, quoique vous ayez lieu d'être content.

Où l'ame d'un Amant doit être satisfaite,  
Quand d'une noble ardeur il se trouve enflammé.

Mais la plus grande joye est toujours imparfaite,  
S'il on ne la partage avec l'objet aimé.



## X I I.

*Complaisance.*

**L**A civilité exige un peu de complaisance après le repas, & je suis assurée que vous n'en manquez jamais. Je sçai que l'on vous a accusé que la vôtre est trop generale, & que vous en aviez quelquefois pour des personnes qui vous devoient être indifferentes.

L'on n'en est pas moins aimable,  
En ayant plus qu'il ne faut :  
Cet excès est un défaut,  
Mais un défaut excusable.

Ayez-en donc pour ceux avec qui vous ferez : vous pouvez vous entretenir de cent choses indifferentes, & en même tems penser à moi. Si vous entendez louer quelque aimable personne, ou de sa beauté ou de son merite, faites-m'en l'application, & si vous n'osez répondre tout haut,

Fai-

Faites que votre cœur réponde en son langage :

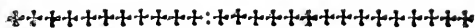
Celle que vous loüiez a mille qualitez ,  
Son esprit & son corps sont riches en beautez ,  
Mais Iris en a davantage.

L'on n'a jamais parlé devant moi d'un  
Amant fidèle que je n'aye songé à vous ,  
& toutes les fois que quelqu'un en parle ,

C'est avec plaisir que j'écoute ,  
Et que je lui répons de la bouche ou des  
yeux ,  
Cet Amant sçait aimer sans doute ,  
Mais Damon aime encore mieux.

Et bien que je n'aye pas toutes les qualitez  
qui se rencontrent aux belles personnes ,  
je suis pourtant bien-aïse que l'amour  
vous préoccupe à mon avantage.

Il n'est pas besoin de vous dire ,  
Qu'un veritable Amant doit se persuader ,  
Que tout autre objet doit ceder  
Au seul objet pour qui son cœur soupire.



I.

*Impossibilité de dormir.*

**V**ous avez assez veillé, songez à vous aller mettre au lit. Peut-être ne dormirez-vous pas d'abord que vous y serez, & vous pourrez bien y passer une heure avant que le sommeil ferme vos yeux. Dans cette impossibilité de dormir je trouve à propos que vous vous imaginiez tout ce que je puis faire tous les jours aux lieux où je suis. Faites faire un petit voyage à votre esprit pour venir m'observer quelque tems en cachette : il prendra garde que je m'ennuye souvent, & que j'ai du dégoût pour bien des choses, où ceux qui sont avec moi, trouvent des plaisirs.

Enfin dans les lieux où je suis  
Je partage tous vos ennuis,  
Et je vois presque tout avec indifférence:  
Je trouve pourtant assez doux  
De penser quelquefois que durant mon  
absence,

Vo-

Votre cœur songe à moi , quand le mien  
songe à vous.

Mais peut-être que je me trompe , &  
que dans le même tems que vous occupez  
tout mon souvenir , je ne suis plus dans  
le vôtre , & que vous songez à quelque  
ouvrage qui vous puisse donner cette im-  
mortalité que les Muses promettent , ou  
bien que vous projetiez quelque voyage  
dans les pais étrangers, pour aller cher-  
cher cette gloire qu'on acquiert dans les  
Armées. Si cela est, vous n'êtes pas sans  
inquiétude: car

Les Poëtes & les Guerriers

Sont quelquefois chagrins à l'orabre des lau-  
riers ,

Quoi qu'en veüillent chanter les filles de Mé-  
moire:

Sous les mirthes fleuris on passe mieux le jour ,

Et les couronnes de la Gloire

Valent souvent bien moins que celles de l'A-  
mour.

Cette gloire que donne un peu de renommée

N'est rien qu'un amas de fumée ,

Que le hazard produit & dissipe à son tour :

L'amour plus noblement occupe une belle  
ame ,

Et lorsqu'un digne objet répond à notre flamme,

La gloire accompagne l'amour.

Mais endormez-vous, l'heure est passée,  
& c'est presentement au songe à vous entretenir.

+++++

## I I.

### *Conversation en songe.*

**J**E ne doute pas que vous ne trouviez ma Montre un peu hardie, de prétendre regler jusques aux songes, qui ne sont que des pensées déreglées : en effet la raison ne les conduit point, & ils ne passent que pour des chimeres de l'imagination. Toutefois j'ai bien voulu qu'elle vous en marquât quelques-uns, & je suis assurée qu'après avoir tant songé à moi durant le jour, vous y songerez durant la nuit. Le premier songe que ma Montre vous permet de faire, est que vous croyez être en conversation avec moi.

Croyez

Croyez dans ce songe flatteur ,  
Qu'après m'avoir montré l'ardeur de votre  
flâme ,

Je vous montre à mon tour jusqu'au fond de  
mon ame :

Et que je donne cœur pour cœur ,  
Parole pour parole , & douceur pour dou-  
ceur.

Imaginez-vous que vous me parlez de  
votre passion avec transport , que je vous  
écoute paisiblement , & que je vous don-  
ne mille innocens témoignages de ma  
tendresse. Peut-être que si vous vous éveillez  
en ce tems-la ,

Vous paroîtrez sensible à ce bien menfon-  
ger ,

Et vous direz dans cette joye extrême,  
Ah ! qu'il seroit doux de songer  
Si l'on songeoit toujours de même !



## I I I.

*Caprices à souffrir en songes.*

**I**L est juste de mêler un peu d'amertume à ces douceurs, & je veux que votre imagination me représente à vous comme la plus capricieuse fille du monde. Je vois bien que vous me direz d'abord :

Ne contentez pas votre envie,  
N'accablez pas en songe un misérable Amant:  
Hélas ! j'aimerois mieux veiller toute ma vie,  
Que de tant souffrir en dormant.

Mais vous ne sçauriez éviter les songes que ma Montre vous marque ; c'est une nécessité. Vous croirez dans celui-ci que la coquetterie occupe presque toute mon ame : vous croirez , dis-je ,

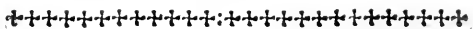
Que mon cœur jamais ne s'arrête,  
Et qu'il court d'Amant en Amant ;  
Que loin de se donner lors même qu'il se prête,  
Il ne se prête qu'un moment.

Je



Je vous permets de m'offenser , mais c'est en dormant que je vous le permets ; car je ne vous pardonnerois pas le mal que vous auriez pensé de moi , si ç'avoit été autrement qu'en songe. Ce n'est pas tout de me croire coquette , vous croyez encore que vous avez à essuyer cent caprices de mon humeur ; que je veux exiger de vous cent choses injustes ; que je prétends que vous rompiez avec vos amis , & que vous n'ayez point d'amies ; que je veux faire les choses que je condamne en vous : que je veux avoir pour d'autre que pour vous de cette amitié tendre qui ressemble à de l'amour , ou plutôt de cet amour à qui on donne le nom d'amitié ; & que je ne veux pas que vous osiez vous en plaindre. Enfin , soyez ingénieux à vous tourmenter , & croyez que je suis devenue injuste , ingrate & insensible. Tout de bon votre amour seroit-elle à l'épreuve de ces malheurs , si ces malheurs n'étoient pas des songes ?

Mais sçachez qu'il faut presumer  
Que je n'ai jamais de foiblesse ;  
Et qu'un cœur qui sçait bien aimer ,  
Doit tout souffrir d'une Maîtresse.



## I V.

*Jalousie en songe.*

**N**E pensez pas encore à vous éveiller ,  
il faut que vous souffriez un peu davan-  
tage : il faut que la jalousie vous préoc-  
cupe, qu'elle séduise votre raison , & que  
dans un troisième songe vous croyez en  
dormant ce que vous ne pourriez croire  
en veillant. Il est tems que vous expliquiez  
toutes mes actions au desavantage de vo-  
tre amour , & que la jalousie vous accable  
de chagrins.

Le propre de la jalousie  
Est de causer des maux pires que le trépas ,  
Elle trouble les sens , & cette frenesie  
Fait qu'on croit voir souvent ce que l'on ne  
voit pas.

Vous croirez donc qu'un de vos Rivaux  
est auprès de moi , & que je n'aurai point  
d'attention pour tout ce que vous me direz  
tout haut , afin d'écouter ce qu'il me dira  
tout bas. Vous croirez qu'il me suit par  
tout , & que vous l'avez toujours sur vos  
pas,

pas , que je suis de l'humeur de ces Belles  
qui croient que c'est la mode de donner  
toujours des Rivaux à son Amant.

C'est une fort méchante mode ,  
D'avoir toujours un Rival sur ses pas ;  
Car soit qu'on soit aimé , soit qu'on ne le soit  
pas,

Un Rival est un incommode.

Je veux encore que vous vous imagi-  
niez que mes yeux approuvent toutes ses  
pensées , qu'ils le flattent de quelque es-  
poir , & que je vous ai arraché mon cœur  
pour lui en faire un présent. Vous souffri-  
rez en ce tems-là tout ce qu'une cruelle  
jalousie peut faire souffrir à une ame a-  
moureuse.

La jalousie est redoutable ,  
Ses traits percent un cœur de leurs terribles  
coups :

Et nous pouvons dire entre nous ,  
Comme une chose véritable ,  
Que pour rendre un Amant tout-à-fait mise-  
rable ,

Il faut le rendre Amant jaloux.

Vous le ferez . Damon , & dans ce son-  
ge vous n'aurez que des sentimens tumultueux ;

trieux : vous roulerez dans votre esprit cent desseins qui se confondront l'un l'autre. Enfin, la colere, la haine & la vengeance s'empareront de votre cœur.

Elles y regneront malgré tout votre amour ,  
Tantôt toutes ensemble , & tantôt tour à tour.

+++++

## V.

### *Rupture en songe.*

**J**E vois bien que vous ne sçauriez souffrir toutes ces injustices, & cependant vous en faites une vous-même : vous croyez dans ce songe que je me plains de vous , & que je suis tout-à-fait irritée ; sur cette croyance vous m'accusez de foiblesse , vous cessez de me voir , vous vous emportez contre l'amour , & selon toutes les apparences vous croyez que je suis toujours coquette , & vous ne m'aimez plus.

Une coquette assurément  
Ne paroît jamais aimable ,  
Son esprit peut être agréable ,  
Quoiqu'elle soit sans jugement.

Mais

Mais à mille défauts elle est toujours sujette,  
 Venant de sa légèreté;  
 Et quand elle seroit un miracle en beauté,  
 Ce n'est jamais qu'une coquette.

Enfin, Damon, durant ce songe nous  
 sommes en état de nous brouiller pour  
 toujours, & il semble que tout y contri-  
 bué.

Chacun de son côté tâche à briser sa chaî-  
 ne,  
 Chacun de son côté croit le faire sans peine,  
 Mais c'est fort inutilement,  
 On ne peut rien sur soi dès que l'on est Amant.

Vous avez donc beau faire, vous n'en-  
 venez pas à bout, & vous êtes forcé de di-  
 re, en parlant de votre Maîtresse,

Ah ! qu'il seroit nécessaire  
 D'abandonner ses appas !  
 La raison voudroit le faire,  
 Mais l'amour ne le veut pas.

Ne soyez plus irrité, cette heure in-  
 commode va finir, & vous ne devez pas  
 désespérer de rentrer en grace avec moi.

Il ne faut pas que votre cœur murmure ,  
 Soyez toujours Amant soumis :  
 Un songe fait notre rupture ,  
 Un songe nous doit faire amis.

+++++X+++++

## V I.

### *Raccommodement en songe.*

**E**N effet lorsque nous faisons tous nos efforts pour chasser la tendresse de notre cœur , & dans le plus fort de notre broüillerie ,

Amour voit toute la querelle ;  
 Et comme nous en sommes-là ,  
 Pour renoüer une amitié si belle  
 Amour vient faire le hola.

D'abord vous revenez de tous vos emportemens, vous me demandez cent fois pardon , vous me dites que vous êtes prêt à tout souffrir ; votre imagination vous fait voir que je suis devenu sensible , juste & reconnoissant , que ma colere s'est évanouie , & que nous jurons entre nous une paix inviolable.

Après

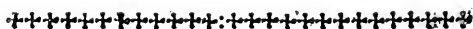
Après tous ces petits débats  
 Une paix fait goûter mille douceurs nouvel-  
 les ,  
 Et quoique bien souvent elle ne dure pas ,  
 On la croit pourtant éternelle.

Jouïſſez donc de tous les plaisirs dont un  
 cœur fortement amoureux peut jouir. Ne  
 vous souvenez point de toutes les inquié-  
 tudes que vous avez souffertes : benissez  
 l'amour de ses faveurs , remerciez-moi de  
 mes graces , & résolvez - vous d'endurer  
 toutes choses avant que d'en revenir à de  
 nouvelles broüilleries.

Après ces raccommodemens ,  
 Où quoique nous fassions notre penchant nous  
 porte ,  
 Notre amour en devient plus forte ,  
 Et tous ses plaisirs plus charmans.

Ce n'est pas qu'il arrive souvent bien  
 des maux de ces broüilleries , & je crois  
 que le meilleur conseil qu'on puisse sui-  
 vre , est de les éviter ; & quand on ne le  
 peut , on doit se souvenir ,

Si l'on prétend que l'amour dure  
 Entre la Maîtresse & l'Amant ,  
 Il faut à la moindre rupture  
 Courir à l'accommodement.



## V I I.

### *Songes divers*

**V**Oici la dernière heure de votre sommeil, & la dernière de ma Montre; elle vous laisse en liberté, & vous pouvez presque choisir vos songes : laissez aller votre imagination sur sa foi, pourvû que l'Amour respectueux la conduise : car quoique je vienne de dire, je prétends donner des bornes à vos imaginations.

Gardez-vous bien en sommeillant  
D'écouter un flateur mensonge;  
Vous êtes si sage en veillant,  
Ne le seriez-vous pas en songe ?

Eveillez-vous, Damon, le tour de ma Montre est achevé. Après cela vous ne pouvez ignorer de ce que vous devez faire pendant mon absence. J'ai crû qu'il n'étoit pas à propos de vous parler de Bal & de Comédie; vous sçavez qu'un Amant privé de la présence de sa Maîtresse ne s'y trouve guère : toutefois si vous ne pouvez éviter



éviter ces divertissemens ou d'autres semblables, je ne suis pas assez injuste pour vous en sçavoir mauvais gré. Défendez-vous-en, mais allez-y, si la civilité ou quelqu'autre devoir vous y oblige. Je veux seulement qu'à ma considération vous ne vous laissiez toucher que médiocrement à tous ces plaisirs. Que l'on connoisse que vous ne les cherchez point, & que c'est par complaisance & non pas par inclination que vous vous y rencontrez. Enfin dans tous ces lieux,

Paroissez négligé, rêveur, plein de souci,  
Et que tout dise en vous, Iris n'est point ici.

Je ne vous parle point 'aussi de faire la Cour à notre Prince, parce qu'il doit passer tout le Printems à la campagne, & que vous ne pourrez pas être auprès de sa personne. Lorsque vous serez en pouvoir de le faire, je vous conseille de ne pas vous en dispenser. Vous devez avoir soin de votre fortune, & je ne suis pas du sentiment de ceux qui disent,

Qu'il est bien mal-aisé de suivre en même jour  
La fortune & l'amour,  
D'aimer une Maîtresse, & de servir un Maître,

Que

Que l'on ne doit jamais se partager ainsi ,  
Et que c'est le moyen , quelque adroit qu'on  
puisse être ,  
De perdre sa fortune & sa Maîtresse aussi.

Ce sont des erreurs que je condamne ,  
je sçai que l'amour & l'ambition ne sont  
pas incompatibles , & que l'on peut être  
attaché auprès de son Souverain , & n'en  
aimer pas moins sa Maîtresse.

Pour servir votre Maître avec votre Maîtresse ,  
Joignez l'ambition à beaucoup de tendresse ;  
Ce conseil doit être suivi ;  
De ce partage égal l'ame n'est point blâmée ,  
Car le Maître en tout tems peut être bien servi ,  
Et la maîtresse bien aimée.

Le Monarque que vous servez , Da-  
mon , est si aimable , que je suis assurée  
que lorsque vous vous trouvez auprès  
de lui , l'inclination que vous avez pour sa  
personne , vous y porte autant que votre  
devoir.

Ce Monarque est aimé de Mars & de l'Amour ,  
Les Muses , les Vertus sont toujours à sa Cour ,  
On ne voit rien d'égal dans le siècle où nous  
sommes :

Ah ! que l'on est heureux d'obéir à ses loix !

C'est

C'est le plus grand de tous les Rois,  
Et le mieux fait de tous les hommes.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire ; maintenant je ne vous dois plus rien , & je vous ai payé votre discrétion. Si vous ne la trouvez pas assez belle , je n'y sçau-rois que faire. Soyez-en donc satisfait , & souvenez-vous , si vous m'aimez encore , qu'elle merite que vous preniez la peine de la conserver.

En effet , elle est digne , & la belle Iris n'a pas fait un laid présent à Damon en la lui donnant. L'invention en est ingénieuse & galante : & la Germanie , qui s'est renduë celebre en Horloges , n'en a peut-être point fait qui l'égale , sans en excepter celle d'une de ses Villes , dont on parle par tout le monde.

Oùï , cette Montre est des meilleures,  
Damon ne doit point la changer :  
L'on y trouve toutes les heures ,  
Excepté l'heure du Berger.

*Fin du Tome second.*

TABLE

# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES  
dans ce Tome second.

<b>E</b> <i>Rgasie &amp; Edone, ou le Travail, &amp; la Volupté.</i>	Page 1
<i>Genealogie du Travail &amp; de la Volupté.</i>	14
<i>I. Elegie.</i>	21
<i>Ode I. Pour la Reine de Suede.</i>	24
<i>Metamorphose des yeux de Philis en As-</i> <i>tre.</i>	30
<i>II. Elegie.</i>	63
<i>III. Elegie.</i>	69
<i>Stances.</i>	75
<i>Sonnet.</i>	77
<i>Les Fleurs de Fontainebleau.</i>	78
<i>IV. Elegie à Monsieur le Duc de Saint</i> <i>Aignan.</i>	ibid.
<i>V. Elegie.</i>	84
<i>VI. Elegie.</i>	88
<i>VII. Elegie.</i>	92
<i>VIII. Elegie.</i>	97
<i>IX. Elegie.</i>	104
<i>Stances.</i>	105
<i>Madrigal.</i>	107
<i>Madrigal.</i>	108
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Madrigal.</i>	109
<i>Sonnet.</i>	ibid.
<i>Sonnet par M. des Yveteaux.</i>	111
	<i>Ode.</i>

# T A B L E

<i>Ode. Portrait de S. A. R. Mademoiselle.</i>	112
<i>Portrait de M. le Prince.</i>	116
<i>Portrait de Madame la Duchesse de Châtillon.</i>	117
<i>Aux Nymphes de Villiers-Coterets.</i>	120
<i>Vers irreguiers , pour un Pot dans lequel étoit un petit Péché.</i>	121
<i>Reponse de Sapho.</i>	123
<i>Placet du Marquis d'Angeau.</i>	125
<i>Réponse au Placet.</i>	126
<i>Le Pigeon de Madame la Marquise d'Esche.</i>	ibid.
<i>Réponse d'Acante.</i>	128
<i>Ode. Le Triomphe d'Amarillis.</i>	129
<i>Les Nymphes de Luxembourg aux Nymphes de S. Fargeau.</i>	136
<i>Bouts-Rimez du Sonnet envoyé par le Duc de Savoye.</i>	141
<i>Jugement definitif sur un Plaidoyer d'Amour.</i>	144
<i>Le départ des Nymphes de Luxembourg.</i>	146
<i>Le retour des Nymphes de Luxembourg.</i>	156
<i>Madrigal pour Mademoiselle de Normanville.</i>	162
<i>Madrigal pour la même.</i>	163
<i>Madrigal.</i>	164
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Chanson.</i>	165
<i>Chanson.</i>	166
<i>Chan-</i>	

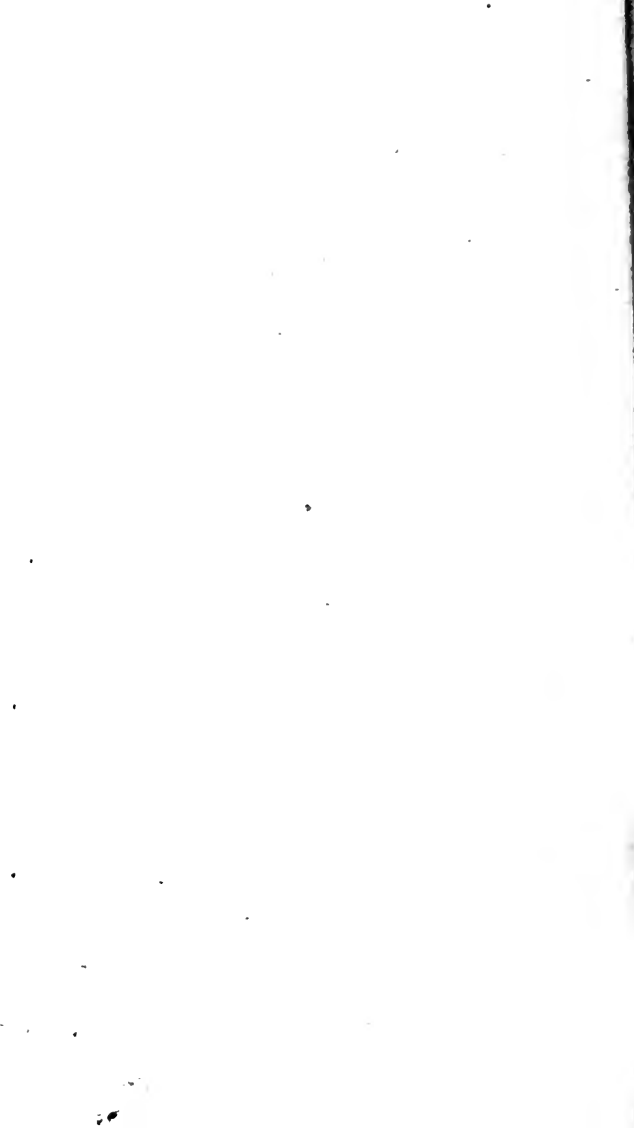
# T A B L E

Chanson.	ibid.
Chanson.	ibid.
X. <i>Elegie, le Temple de la Mort.</i>	167
<i>Elegie, suite du Temple de la Mort.</i>	181
Chanson.	187
<i>Rupture, Stances.</i>	188
<i>Stances.</i>	192
<i>Réponse aux mêmes Stances.</i>	194
<i>Lettre de la Cour.</i>	196
<i>Sonnet.</i>	209
XI. <i>Elegie.</i>	211
<i>Stances.</i>	215
<i>Sonnet.</i>	219
<i>Autre Sonnet sur un bouquet de fleurs.</i>	220
<i>Sonnet pour un Officier allant à l'Armée.</i>	222
<i>Madrigal.</i>	223
<i>Madrigal.</i>	ibid.
<i>Autre Madrigal.</i>	224
<i>Epitaphe.</i>	225
<i>Le Temple de la Gloire à Monsieur le Duc d'Anguien.</i>	226
<i>Lettre à Mademoiselle de la Motte.</i>	247
<i>Lettre à Madame de M... sur son Mariage.</i>	249
<i>Stances faites dans une Retraite.</i>	251
<i>La Montre.</i>	255
<i>Iris à Damon.</i>	256
<i>Explication des Heures.</i>	259.
VIII. <i>Agréable rêverie.</i>	260
IX. <i>Dessein de ne plaire à personne.</i>	262
X. <i>Lec-</i>	

# T A B L E

X. <i>Lecture de billets.</i>	263
XI. <i>Heure à écrire.</i>	265
XII. <i>Devoir indispensable.</i>	268
I. <i>Entretiens forcez.</i>	269
II. <i>Heures du repas.</i>	271
III. <i>Visites d'Amis.</i>	272
IV. <i>Conversations generales.</i>	274
V. <i>Visites un peu dangereuses.</i>	276
VI. <i>Promenade sans dessein.</i>	278
VII. <i>Retraite volontaire.</i>	280
VIII. <i>Demandes pressées.</i>	281
IX. <i>Fâcheux souvenir.</i>	283
X. <i>Reflexions.</i>	285
XI. <i>Repas du soir.</i>	289
XII. <i>Complaisance.</i>	290.
I. <i>Impossibilité de dormir.</i>	292
II. <i>Conversation en songe.</i>	294
III. <i>Caprices à souffrir en songe.</i>	296
IV. <i>Jalousie en songe.</i>	298
V. <i>Rupture en songe.</i>	300
VI. <i>Raccommodement en songe.</i>	302
VII. <i>Songes divers.</i>	304

Fin de la Table du Tome second.













PQ  
1817  
T.3  
1725  
t.2

La Bruze, Henriette (de Colig  
ny) de Charnagne  
Recueil de piéces galante

**PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY**

---

